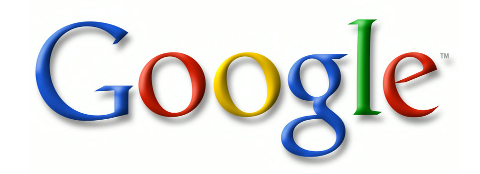
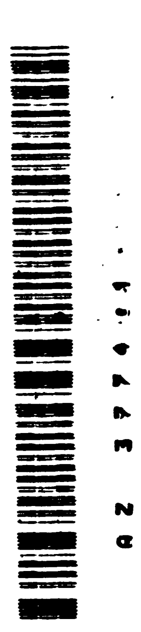






CANTONAL
BIBLIOTHÈQUE
EX
DONO
JEAN
LARGUI
DES BANCI
1876
1961
DE LAUSA
1961



CONTES
D'ANTOINE HAMILTON.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRERES.

CONTES

D'ANTOINE HAMILTON,

AVEC LA SUITE

DES FACARDINS ET DE ZENEYDE,

PAR M. DE LÉVIS.
[Gaston]

TOME PREMIER.



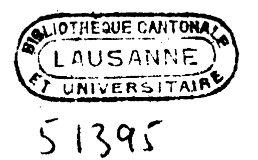
PARIS,

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

rue Saint-André-des-Arcs, n°. 55.

M. DCCC. XIII.







PRÉFACE
PAR M. DE LEVIS.

Lorsque, cédant aux instances réitérées du nouvel éditeur des Œuvres d'Hamilton, je me décidai à achever les Quatre Facardins, il ne m'en restoit qu'un souvenir agréable, mais confus : il me fallut donc, avant d'entreprendre ce petit ouvrage, relire avec attention, non-seulement ce conte, mais même toutes les œuvres de l'auteur, dont je devois chercher à imiter le style. Cet examen approfondi m'a fourni quelques réflexions que je crois devoir publier, parce qu'il me semble que ceux qui en ont parlé jusqu'ici ne lui ont pas rendu justice. Ainsi Voltaire, qui, dans le Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV, ne consacre que quelques lignes à l'ingénieux Hamilton, dit, en parlant des Mémoires du comte de Grammont : « De tous les livres, c'est celui dont le « sujet est le plus mince. »

Il me paroît que c'est traiter un peu légèrement un ouvrage où l'on trouve une peinture aussi exacte qu'amusante des deux cours les plus brillantes du dix-septième siècle. Le héros des Mémoires n'absorbe pas tellement l'attention de son historien, que l'on n'y rencontre des détails intéressants sur un grand nombre d'hommes importants de cette mémorable époque : il suffit de nommer Cromwell, Louis XIV, le grand Condé, Turenne, le cardinal Mazarin, les rois Charles II et Jacques II, le duc de Monmouth, lord Rochester, le chancelier Clarendon, etc. Lorsque ces détails sont donnés par un homme d'esprit et de sens, que son rang a mis à portée de voir sur le pied de la familiarité ces illustres personnages, le

livre qui les renferme doit être considéré comme un monument précieux de littérature, tandis qu'ils ne sont dignes que de notre mépris, ces Mémoires historiques, ou même ces prétendues Histoires, compilations maussades rédigées sur des ouï-dire, ou des libelles, par des subalternes qui n'ont jamais pu voir les grands dont ils parlent que de bas en haut, mauvaise manière, au physique comme au moral, de faire un portrait ressemblant.

Je sais bien que les Mémoires de Grammont, surtout la seconde partie, ont, pour le lecteur sérieux, le défaut d'être remplis d'intrigues d'amour et d'anecdotes scandaleuses, qui ne sont supportables que par la grâce du récit; mais les Mémoires si justement estimés du cardinal de Retz n'ont-ils pas aussi leurs longueurs? Tous ces détails d'intrigues parlementaires ne se ressemblent-ils pas? Et, sans la légèreté du style et la solidité des réflexions, ne finiroient-ils point par paroître insipides? Au reste, parmi les anecdotes qu'ils contiennent, je ne crois pas qu'il y en ait de plus piquante que celle où Hamilton nous apprend que le cardinal Mazarin, premier ministre, ou plutôt souverain de la France, possesseur d'un trésor qui vaudroit aujourd'hui près de cent millions, aimoit à faire de bonnes parties; que se laisser gagner par lui étoit une manière souvent employée de lui faire sa cour, et même qu'il étoit véhémentement soupçonné de tricher au jeu. Quant au chevalier de Grammont, il n'avoit que trop exactement suivi la marche indiquée par le proverbe relatif aux joueurs, qui, dit-on, de dupes deviennent presque toujours fripons; mais ses aventures en ce genre sont intéressantes sous le rapport des moeurs. N'est-il pas, en effet, très remarquable que, dans une cour où l'on se piquoit de grandeur, de noblesse et de générosité, et où les alliances avec les Espagnols, et le goût personnel du

monarque, avoient ranimé l'esprit de chevalerie, qui n'étoit pas éteint en France, mais qui y sommeilloit depuis la mort de François Ier, un vice aussi bas que celui-là pût être toléré. Nous avons la preuve qu'il y étoit assez répandu, puisque, si M. de Grammont eût été le seul coupable, ses grâces, sa légèreté et son esprit ne l'eussent pas sauvé du déshonneur attaché dans le siècle suivant à de pareilles actions; et d'ailleurs Hamilton, son beau-frère et son ami, se fût bien gardé d'en parler. Mais ce qui ajoute à la singularité de cette inconséquence, c'est que ce soit précisément pendant la régence, c'est-à-dire, à l'époque où l'on a vu régner en France le plus d'immoralité et de corruption, que ce vice ait presque entièrement disparu, et que le très petit nombre de ceux qui en étoient entachés aient été regardés avec un juste mépris. Ceci porte à croire que le progrès des lumières et de la civilisation a bien plus influé sur cette réforme que les idées de morale et de vertu; et à ce propos, je raconterai ce que j'ai vu en Russie, sous le règne de Catherine II : le prince Potemkin, favori en titre, et plus riche que la plupart des princes d'Allemagne, en y comprenant les électeurs, avoit, au jeu, une aussi mauvaise réputation que le cardinal Mazarin; il passoit même pour constant que le coup qui l'avoit rendu borgne lui avoit été donné par un joueur qui l'avoit surpris en flagrant délit.

Si Voltaire, copié par tous les Dictionnaires historiques, n'a pas été parfaitement juste envers Hamilton pour le fonds des Mémoires de Grammont, il n'en est pas de même sous le rapport du style; il le trouve vif, léger, agréable, et tous les gens de goût sont de son avis. Pour moi, ce qui me paroît le plus admirable dans ses ouvrages, c'est le naturel et la grâce qui me l'ont fait souvent comparer à madame de Sévigné. Ces qualités,

qui se retrouvent dans tout ce qu'il a écrit, lui font d'autant plus d'honneur, que la recherche et l'affectation étoient encore en vogue de son temps. Pascal et Racine avoient publié, il est vrai, leurs immortels ouvrages, et la langue françoise étoit fixée; mais Pradon avoit aussi de nombreux admirateurs; et l'auteur des Mémoires de Grammont auroit pu assister au sermon de ce prédicateur bel esprit qui termina son exorde par cette singulière invocation : « Seigneur, pour que je puisse annon- « cer dignement ta parole, daigne m'essuyer le bec avec « la serviette de ton amour. « Voiture, Benserade, et tout l'hôtel de Rambouillet, étoient souvent presque aussi ridicules. Mais pourquoi se moquer ainsi des travers du temps passé? n'avons-nous pas les nôtres? ils sont d'une autre espèce, et voilà tout. Si l'on ne court plus après ces métaphores bizarres et ces rapprochemens forcés, on ne voit que trop d'exemples d'une fausse chaleur, d'une sensibilité outrée, et d'une exagération d'expressions qui cache un cœur vuide et un esprit stérile. Oui, il est maintenant encore vrai de dire que le naturel ajoute à son charme réel le mérite de la rareté.

De tous les ouvrages d'Hamilton, il n'en est point où il ait montré plus de simplicité et de grâce que dans ses Contes; et il n'est peut-être pas inutile de remarquer que ces qualités, que l'on aime à rencontrer partout, sont indispensables dans les compositions où il entre du merveilleux.

Lorsque le lecteur est obligé de se prêter à des fictions contraires aux lois de la nature, il exige, en retour d'une telle concession, que tous les tableaux qu'on lui présente soient frappants de vérité; que leurs couleurs brillent d'un éclat particulier; enfin que les scènes qui se passent dans ce monde idéal soient assez animées pour faire une

illusion complète. Aussi l'admirable naïveté de La Fontaine ne fait pas seulement l'ornement de ses Fables, elle en est l'âme; et, sans elle, cette supposition monstrueuse d'animaux qui parlent paroîtroit absurde et révoltante. On peut étendre cette observation au théâtre, et généralement à tous les ouvrages d'imagination, même à ceux du genre relevé, sans en excepter le poëme épique; et que l'on ne s'étonne point de me voir établir des règles communes à des écrits frivoles et à ceux qui tiennent le premier rang dans la littérature; tout ce que l'on appelle *machine* dans l'épopée, les dieux d'Homère et de Virgile, les enchantements de Médée et d'Armide, les inventions de Milton et du Dante, tout cela est-il plus raisonnable que les contes des génies et des fées? Si jamais l'on fait la poétique du merveilleux, il faudra donc poser, pour premier principe, que les détails doivent être d'autant plus vrais et naturels, que les fictions s'écartent davantage de l'ordre de la nature.

Il est singulier que La Harpe, le plus judicieux de nos critiques, ait autant rabaissé le genre de compositions qui nous occupe : c'est sans doute faute d'avoir réfléchi à toutes les qualités de l'esprit nécessaires pour y réussir. Qu'il faille une imagination vive, brillante et féconde, c'est ce qui saute aux yeux; mais cela est bien loin de suffire. De tous les empires, celui du possible est le plus étendu; cependant ses limites, pour être reculées, n'en existent pas moins, et la licence n'y est pas aussi grande qu'on le croit communément. Si tous les objets inanimés sont à la disposition de celui qui tient la baguette enchantée, si les éléments sont soumis à son pouvoir, il n'en est pas de même à l'égard de l'homme et des animaux; leurs caractères, leurs penchants, leurs passions, sont immuables; et l'on doit se borner à les peindre, sans se permettre

de les modifier. Essayez de mettre sur la scène des jeunes gens qui ne soient pas étourdis, des femmes qui ne soient pas légères, capricieuses et coquettes, des courtisans qui ne soient pas flatteurs, le livre me tombera des mains. Il faut donc joindre à la richesse de l'imagination une grande finesse d'observation pour découvrir, dans toutes les situations de la vie, les travers et les défauts de l'espèce humaine ; il faut surtout un jugement sain et un esprit juste, qui ne perde jamais de vue les suppositions précédemment établies, qui sache en déduire les conséquences les plus piquantes et les plus inattendues ; ajoutez-y un fonds inépuisable de gaieté et de bonne plaisanterie, un goût sûr pour repousser les saillies que la délicatesse réprouve, l'art des transitions, le talent d'exciter la curiosité, de soutenir l'attention, de démêler tout à coup, et cependant d'une manière naturelle, ce qui paroissoit inextricable. Est-ce tout ? non ; il faut encore de la grâce dans l'expression, un style clair, léger et rapide, familier sans être bas, négligé sans être incorrect ; et pour le fonds, des fictions heureuses et nouvelles, qui charment l'enfance, divertissent la jeunesse, et qui ne paroissent pas à l'âge mûr indignes d'amuser ses loisirs.

Si la réunion de talents très divers n'étoit pas nécessaire pour avoir de grands succès dans un genre en apparence si aisé, nous aurions assurément un bon nombre d'excellents contes, au lieu qu'il n'en existe que bien peu, et ils sont presque tous l'ouvrage d'hommes supérieurs. On connoît ceux de Voltaire ; la Reine fantasque fut écrite par l'auteur du Contrat social. Nous devons au profond antiquaire Caylus, Cadichon, une des plus jolies productions de cette espèce ; en Angleterre, le docteur Swift, un des beaux esprits de son siècle, a composé le fameux Gulliver ; le succès de son livre, traduit dans toutes les

langues, tient beaucoup plus à ses ingénieuses inventions, et à la fidélité, poussée jusqu'à la minutie, avec laquelle il est entré dans tous les détails, qu'aux pensées philosophiques dont son ouvrage est semé. Tous ces écrivains se sont fait un grand nom dans les lettres, et leurs productions sérieuses sont généralement estimées. Dira-t-on que Hamilton, à l'occasion duquel j'avance cette assertion, est lui-même la preuve de sa fausseté; que c'étoit un homme frivole, incapable d'un ouvrage sérieux? Je répondrai par le passage des Mémoires de Grammont où il parle de Cromwell [1].

C'est là, si je ne me trompe, le style de l'histoire; et celui qui s'exprimoit avec cette justesse et cette élégance étoit en état d'écrire quelque ouvrage que ce fût. Aussi La Harpe dit-il expressément qu'il se montre à tout moment supérieur aux bagatelles dont il s'amuse.

Disons quelque chose de sa manière, et du caractère particulier de son style. Personne n'a eu une gaieté aussi franche, si ce n'est peut-être Scarron et l'auteur d'Hudibras; mais ce sont les grotesques de Teniers à côté des peintures gracieuses de l'Albane. Hamilton se moque légèrement de tout le monde, de ses personnages, du lecteur, de lui-même : ce n'est point par un amas de circonstances bizarres et forcées qu'il amène des situations comiques; chez lui, le plaisant naît, pour ainsi dire, naturellement du sujet; il a l'art de le relever par un mot, une épithète expressive, qui souvent vaut à elle seule une épigramme. Il rit de si bon cœur, qu'il vous force à l'imi-

[1] Mém. de Grammont, page 105 de l'édition in-8°; et page 106, tome premier de l'in-18. « La curiosité de « voir un homme également fameux, etc. »

ter. Il marche, ou plutôt il se promène avec aisance, sans tendre péniblement vers un but caché, comme tous les faiseurs d'allégories : on diroit une jeune fille qui parcourt en se jouant la prairie; elle ne suit point de sentier battu; son pas est inégal, elle s'arrêtera pour cueillir une fleur pour courir après un papillon, et elle ne revient au point d'où elle est partie que quand la fatigue l'y ramène. C'est à cette liberté, à cette indépendance, qu'Hamilton doit l'avantage qu'il a, dans son genre, sur Voltaire, dont les plus légères productions sont des allégories, où il reproduit sans cesse ses idées favorites, car il ne consent à vous amuser que pour tâcher de vous inspirer ses opinions. Ainsi, dans la Princesse de Babylone, celui de ses contes qui ressemble le plus à ceux d'Hamilton, on reconnoît bien sa touche légère et spirituelle, et la richesse de son imagination, mais on est choqué de tous ces raisonnements sur la métaphysique qui affoiblissent l'intérêt, et de ces nombreux sarcasmes, aussi déplacés que cyniques, contre la religion et les autorités établies.

Les vers d'Hamilton ont quelquefois la légèreté et le brillant de sa prose. Cependant il n'avoit pas la force de fournir dans ce genre une longue carrière; la verve et l'haleine lui manquoient assez vite. Voilà ce qui explique comment celui qui excelle dans les Épîtres mêlées de prose et de vers, où les repos sont fréquents, ne peut soutenir l'attention du lecteur dans les longs récits. Le conte de la Pyramide et du Cheval d'or n'est pas lisible; il ne fut jamais achevé, et son auteur auroit bien fait de le supprimer. Son chef-d'œuvre est le commencement du Belier, modèle de grâce et de naiveté, au jugement de Voltaire, qui l'a surpassé. Il y a dans l'introduction des Quatre Facardins des morceaux très agréables; mais cette pièce est inférieure à la première. Ses nombreuses chan-

sions, n'ayant en général que le mérite de l'à-propos, sont, comme bien d'autres, une surcharge pour la littérature. L'Extrait de sa traduction de l'Essai sur la Critique, par Pope, que l'on donne pour la première fois dans cette édition, prouve qu'il n'avoit point le talent des grands vers. Au reste, son style n'a nullement vieilli; et peut-être la seule expression qui ne soit plus en usage dans le sens qu'il lui donne, est le mot *susceptible*, qu'il applique souvent aux femmes dont le cœur s'enflamme aisément.

On a prétendu que les Contes d'Hamilton ont été composés dans le dessein de tourner en ridicule les Mille et une Nuits qui venoient d'être publiées, et dont toute la cour raffoloit : c'est ce que je ne saurois croire. L'ouvrage arabe a sans doute été l'occasion de Fleur d'Epine et des Facardins; mais que leur auteur ait voulu se moquer d'un livre qui fait depuis plusieurs siècles les délices d'un peuple plus spirituel que civilisé, et dont la traduction assez incorrecte tient une place honorable dans les bibliothèques de toutes les nations européennes, c'est ce qui n'est nullement vraisemblable. Hamilton avoit trop de goût pour ne pas apprécier le mérite d'un ouvrage où l'on trouve à la fois toutes les richesses de l'imagination orientale, bien plus exaltée que la nôtre, avec l'admirable simplicité des premiers âges. Je ne connois personne qui n'ait lu et relu avec plaisir l'histoire de la Lampe merveilleuse et celle des trois Bossus de Bagdad.

Cela n'empêche pas qu'Hamilton n'ait pu se moquer de l'engouement des dames de la cour, qui, avec leur exagération ordinaire, préféroient sans doute alors les Mille et une Nuits à tous les livres présents et à venir; mais loin qu'il les méprisât, il s'est plu à les imiter; et la lecture attentive de ses Contes prouve que l'objet de ses

plaisanteries n'étoit point les fictions de l'Asie, mais nos inventions occidentales, nos romans monstrueux de chevalerie, et les *grands romans* qui leur ont succédé. Je pourrois citer vingt endroits où les propres expressions de Tiran le Blanc et d'Amadis de Gaule sont répétées avec un sérieux qui rend l'ironie plus piquante. Enfin Hamilton a voulu faire chez nous ce que Cervantes a fait chez les Espagnols, avec cette différence, que dans Don Quichotte on se moque principalement des prouesses chimériques des chevaliers et des géants, et que notre auteur s'est plutôt attaché à faire ressortir le ridicule des grands sentiments que nos romanciers prêtoient à leurs illustres personnages, et du pouvoir prodigieux qu'ils attribuoient aux charmes de leurs dames. Cette intention n'étoit cependant pour lui qu'un objet secondaire; son véritable but a été d'amuser en s'amusant, et j'avoue qu'en achevant ses Contes, tel a été également le mien.

Je n'ai point été détourné de cette petite entreprise par le jugement que les Dictionnaires historiques ont porté des Quatre Facardins; il est trop curieux pour ne pas le rapporter : « Ce conte, disent-ils, est un enchaînement *insipide* d'histoires qui se croisent les unes les « autres sans qu'on voie la fin d'aucune. » Comment est-il possible de reprocher à Hamilton de n'avoir pas donné la fin de ces histoires qui se croisent, lorsqu'il termine son fragment par ces mots? « Mais je crois qu'il est « bon de remettre le reste du récit que faisoit le prince « de Trébizonde à la seconde partie de ces Mémoires. »

A l'égard de l'accusation d'*insipidité*, il suffit de dire que La Harpe et tous les gens de goût s'accordent à trouver ce badinage un des plus piquants que l'on connoisse. Admirez pourtant avec quelle assurance ces juges sans mission débitent de pareilles inepties; le plus grand mal,

n'est qu'elles se perpétuent d'âge en âge dans ces compilations, qui, semblables aux torrents fangeux, grossissent sans s'épurer. On retrouve, en effet, dans le nouveau Dictionnaire en vingt volumes, le passage de celui que L'Avocat publia d'abord en deux, et qui s'est successivement accru; et le passage est copié avec la fidélité la plus niaise. Il est bien temps, pour l'honneur des lettres, qu'il paroisse enfin un grand répertoire où règnent l'impartialité et le jugement, et d'où l'on fasse disparoître ces fautes contre la raison et le goût, qui fourmillent dans les recueils antérieurs, fautes bien plus fâcheuses qu'une erreur de date ou de nom. Les talents et la vie d'un seul homme sont au-dessous d'une aussi vaste entreprise. Il falloit une association. Celle qui travaille aujourd'hui à la Biographie universelle dont M. Michaud est l'éditeur, présente les plus flatteuses espérances; et remarquez que ce grand ouvrage est d'autant plus nécessaire, que les études sont moins fortes qu'autrefois, la paresse plus grande, et que, plus que jamais, au lieu de recourir aux sources, on se contente de jugements tout faits.

Revenons aux Facardins : c'est une jolie énigme à plusieurs mots; j'ai pris celui qui s'est présenté le premier à mon esprit, sans prétendre que ce fût précisément celui qu'Hamilton avoit en vue, et regrettant, comme les nombreux amateurs de ce genre de littérature, qu'il n'ait pas fini ce qu'il avoit commencé d'une manière si amusante.

Après avoir achevé ce conte, encouragé par le suffrage de personnes en qui j'ai confiance, je me suis occupé de Zeneyde, qui présentoit moins de difficultés, et dont la fin sembloit nécessaire pour compléter la nouvelle édition. Quand Hamilton composa ce petit ouvrage, sa brillante imagination n'étoit point éteinte, mais elle étoit obscurcie

par la vie triste et ennuyeuse qu'il menoit alors à Saint-Germain, où il avoit suivi le roi Jacques. La peinture qu'il nous fait de ce château, dont les Jésuites s'étoient rendus maîtres, et des tracasseries d'une cour sans pouvoir, n'est pas sans intérêt. J'ai cherché à conserver la teinte rembrunie du style d'Hamilton, qui forme un contraste piquant avec la gaieté de son caractère, et j'ai terminé l'histoire par des vers qui expriment la situation où il étoit alors.

Dans l'édition in-8° des Œuvres d'Hamilton cette préface de M. de Lévis précède immédiatement la continuation des Facardins et de Zeneyde, laquelle forme une brochure à part, et en quelque sorte un livre complet en soi, bien que de peu de pages. Mais, dans cette édition d'un moindre format, les continuations pouvant être chacune intercalée à la suite des deux contes qu'elles terminent, il en résulte que la place naturelle de la préface est à la tête du prémier des deux volumes, bien mieux qu'entre un des contes et sa continuation.

On fait cependant remarquer, et ceci est plus pour les libraires que pour les lecteurs, que ces continuations sont chiffrées à part, et qu'elles se vendront séparément à quiconque voudra les acheter sans les deux volumes auxquels elles servent de complément, précaution qu'on a crue nécessaire pour la conservation de la propriété littéraire de ces suites. A. A. R.

LE BELIER,

CONTE.

A MADEMOISELLE ***.

Moi, qui n'appris rien de ma vie,
Ni des neuf Sœurs ni d'Apollon,
Qui ne suis point de l'Hélicon,
Ni de la docte académie,
Pourrois-je vous rendre raison
Du nouveau nom de Pont-Alie,
Et satisfaire votre envie
Sur le sort de son autre nom?
De l'antique étymologie
Je ne connois point le jargon;
Cependant vous serez servie;
Et voici ce que Mabillon
En a recueilli d'un mémoire,
Que Scaliger et Casaubon
Auroient traité de fausse histoire.
Mais qu'importe de ces savants
Qui, sans choix et sans indulgence,
Jugent les morts et les vivants,
Et qui, critiquant l'ignorance
Par d'ennuyeux raisonnements,
Donnent aux lecteurs de bon sens
Un grand mépris pour leur science?
Après tout, pour ne point mentir,

Si ce mémoire est véritable,
Il porte tout l'air d'une fable,
Que j'aurois, pour vous divertir,
Essayé de rendre agréable.
Le tour n'en est point emprunté
Des récits de Schéhérazade;
Et s'il ne paroît pas conté
Avec cette vivacité
Dont la sultane fait parade,
Au moins, dans sa naïveté,
La respectable vérité
N'y sera point en mascarade
Sous l'arabesque antiquité.
Avant cette histoire finie,
Vous verrez de l'enchantement;
D'une maîtresse et d'un amant
Vous verrez la peine infinie.
Une sirène, un renard blanc,
Parents d'un roi de Lombardie,
Y paroîtront par accident;
Vous y verrez même un géant:
Mais voilà tout; car sûrement
Vous n'y verrez aucun génie.

Déesses qui des tourbillons,
Quand leur secours est nécessaire,
Savez faire vos postillons;
Qui régnez sur les Cupidons,
Et qui brillez plus que leur mère;
Vous qui, d'une course légère,
Plus prompte que les aquilons,
Voyez en un instant l'un et l'autre hémisphère;

Qui dansez la nuit aux chansons,
Sans fouler la tendre fougère,
Dans la retraite solitaire
De vos bois et de vos vallons,
Pour célébrer quelque mystère;
Qui, pour tirer de leurs prisons
Un pauvre amant et sa bergère,
Ou pour dissiper les soupçons
Nés d'une jalouse colère,
Dépêchez quelque messagère
Sur les ailes des papillons;
Vous qui présidez aux trophées
Que, dans les terres enchantées,
La chimère érige aux Amours;
Vous que le beau sexe a chantées,
Douces et gracieuses fées,
Accordez-nous votre secours,
Et favorisez un discours
Où vous êtes intéressées.

Au temps jadis certain héros,
Tout des plus fiers et des plus hauts,
Géant plus craint que le tonnerre
Parmi ses malheureux vassaux,
Dans ces lieux avoit une terre,
Quelques moulins, quelques ruisseaux,
Dont avoient pris le nom de guerre
Ses devanciers les Moulineaux.
Il vouloit de cet héritage,
Vieux patrimoine de géants,
Faire part à ses descendants;
Se flattant, par un mariage

Qu'il méditoit, en peu de temps
De laisser la vivante image
De sa taille et de son visage
Dans un nombreux recueil d'enfants.
De ce projet épouvantable
On vit pâlir mainte beauté.
Le parti n'étoit pas sortable;
Et comment l'auroit-il été?
Son visage étoit effroyable;
Il aimoit à coucher botté,
Soit en hiver, soit en été;
Et sa grandeur insoutenable
Cédoit à sa brutalité.
La voix des taureaux en furie
Étoit plus tendre que sa voix,
Avoit plus d'agrément cent fois,
Et cent fois plus de mélodie.
Il avoit pris dans ses haras
Une machine faite en rosse,
Ou, pour mieux dire, un vrai colosse,
Qui le servoit en tout état,
Pour la charrette ou par le bât,
Pour la selle ou pour le carrosse.
Il avoit de plus un Belier,
Dont l'esprit étoit si capable,
Que cet animal singulier
Étoit son premier conseiller,
Régloit ses moulins et sa table,
Lui servoit souvent d'écuyer,
Et lui contoit toujours quelque petite fable,
Dont il savoit un millier.

Dans leur voisinage, un druïde
Avoit un palais de roman,
Et des jardins où l'œil avide,
Sans rechercher l'éloignement,
Trouvoit partout contentement,
Soit à voir le cristal liquide
S'élever jusqu'au firmament,
Soit à le voir, comme un torrent,
Précipiter son cours rapide,
Ou bien se perdre en murmurant.

Deux Cerbères à poils d'argent,
Chacun aux pieds d'une Euménide,
Sembloient écumer en grondant.
On voyoit là du grand Alcide
La figure en jaspe luisant;
Et Cléopâtre, en expirant,
Dans la superbe pyramide
Qui lui servit de monument,
Regarder d'un œil intrépide
La morsure de son serpent.

La source enfin du Nil, qu'on voyoit au Levant,
Formoit dans une grotte humide
Les ondes du fleuve naissant.
Mais de ces lieux tout l'ornement
Étoit certaine jeune Armide,
Faite par tel enchantement,
Que ses regards portoient, sans guide,
Au fond des cœurs l'embrasement.
L'aimer pourtant étoit folie;
Car l'insensible nymphe Alie,

Bien loin de vouloir secourir,
Ne cherchoit qu'à faire mourir.
Tout l'art du druïde, son père,
Et ses enchantements divers
S'étoient épuisés pour en faire
La merveille de l'univers.
Depuis ce temps-là, chaque belle
A suivi ce brillant modèle :
Mais nos modernes déités,
Héritières de ses beautés
Et de sa fraîcheur immortelle,
Par malheur, ont emprunté d'elle
Les rigueurs et les cruautés.

Mille amants (ciel! quelle foiblesse!)
Sûrs de mourir, vouloient la voir;
La sage et prudente vieillesse
Y venoit languir sans espoir;
Et la florissante jeunesse
N'en avoit pas pour jusqu'au soir.
Rien n'échappoit à la tigresse :
Tous les lieux d'alentour étoient tendus de noir,
Et l'on voyoit périr sans cesse
Quelque amant sec, que la tendresse
Avoit réduit au désespoir.

Le Moulineau, fier de sa taille,
Traitoit de chétive canaille
Ceux qui par cette illustre fin
Avoient terminé leur destin;
Et, mettant sa cotte de maille,
Offroit à cet objet divin

Son cœur, ses moulins, et sa main,
Et son grand cheval de bataille,
Pour prendre l'air soir et matin :
En cas de refus, l'inhumain
Montroit un grand amas de paille,
Dont, brûlant palais et jardin,
Il juroit de faire ripaille
Des lis, des roses, du jasmin
Qui formoient l'éclat de son teint,
Malgré ses remparts de rocaille,
Et son château de parchemin.
Mais la belle, d'un air serein,
S'appuyant dessus sa muraille,
Pour l'irriter, l'appela nain.

Les flots d'une mer émue;
La foudre pendant la nuit,
Qui d'une chute imprévue
Fracasse, abat et détruit
Quelque tour mal soutenue;
L'ours au désespoir réduit;
Cent chiens fessés dans la rue,
Et cent cochons que l'on tue,
Ne sont rien auprès du bruit
Dont sa voix frappa la nue.

Vous l'entendîtes tout à plein,
Meudon, Ruel et Saint-Germain,
Ce cri qui troubla l'air et l'onde;
Quand le dieu du fleuve prochain
Se retrancha dans sa grotte profonde:
Et vous, magnanime Pepin,

Qui de la France alors gouverniez le destin,
Cette alarme fut la seconde
Qui d'angoisse brouilla le teint
De votre nièce à tresse blonde;
Vous en sonnâtes le tocsin;
Le sceptre, de frayeur, vous tomba de la main;
Et mille devins à la ronde
Soutinrent que ce bruit soudain
Pronostiquoit la fin du monde.
Pour vous, séjour affreux du ténébreux Marli,
Que le Seigneur de la nature,
Malgré votre gloire future,
Tenoit encore enseveli
Dans l'horreur d'une nuit obscure,
Frappé du terrible hurlement,
Vous crûtes que le changement,
Dont le fameux Merlin vous tenoit dans l'attente,
S'alloit faire dans ce moment,
Et que cette main triomphante,
Qui par vos agréments aujourd'hui nous enchante,
Alloit dès-lors chez vous loger superbement
Une cour auguste et brillante,
Dont sa présence est l'ornement.
Mais combien fûtes-vous surprise,
Nymphe, qui l'écoutiez de près,
Plus pâle que votre chemise!
Que devinrent vos fiers attraits?
Oui, malgré son premier courage,
Malgré son extrême fierté,
La belle en changea de visage,
Quand, de colère transporté,
Le géant lui tint ce langage:

Serpent formé par le dépit,
De qui la langue envenimée
Va de son aiguillon maudit
Obscurcissant ma renommée,
Je vous parois donc trop petit
Pour avoir part à votre lit?
Mais c'est trop épargner l'ingrate;
C'est trop, au mépris de mes vœux,
Encenser l'orgueil qui la flatte:
Que mon ressentiment éclate,
Et me venge par d'autres feux!
Il dit, et la paille allumée
Couvroit le château de fumée.
D'un côté, fagots et cotrets,
Ramassés des lieux les plus proches,
Faisoient devers le toit un funeste progrès,
Tandis que du glacis on faisoit les approches
A la faveur des mantelets.
Les assiégés, dessus leurs parapets,
Armés de fourches et de broches,
Bravoient les flammes et les traits;
Et de frayeur tous les petits valets
Se mirent à sonner les cloches.
Le palais, attaqué de front,
Étoit investi par derrière,
Et la nymphe, à genoux, s'étoit mise en prière:
Mais son père, en charmes fécond,
Entoura le château d'une vaste rivière,
Gouffre impétueux et profond,
Plus large que du Négrepont
Jusques aux confins de Bavière.
Le géant, d'un saut en arrière,

Se sauva sur le haut d'un mont,
Jurant d'une horrible manière
Contre les flots de cette onde sorcière:
Mais son Belier fit un grand pont
Qui la traversoit tout entière.
Dès qu'il l'eut fait, il y sauta;
Son maître se mit à le suivre;
Et le druide ouvrit un livre
Que vainement il feuilleta.
Il en feuilleta plus de mille,
Qu'il parcourut du haut en bas
Le livre seul pour lors utile,
Par malheur, ne se trouvoit pas.
Son étonnement fut extrême,
Il en parut tout éperdu;
Et d'effroi le visage blême,
Il s'écria : Tout est perdu!
L'ennemi cependant, triomphant par avance,
Marchoit en toute diligence.
Le géant allongeoit le cou;
Et, menaçant déjà de corde et de potence,
Crioit au druïde : Vieux fou,
Qui vous mêlez de nécromance,
Nous vous prendrons dans votre trou;
Et cette fille d'importance,
Dont le cœur est si loup-garou,
Sera bientôt en ma puissance.
Bientôt, ou je me trompe fort,
Nous verrons sa beauté divine,
Qui, par un orgueilleux transport,
Méprisoit ma taille et ma mine,
Avec plaisir soumise au sort

Qu'un reste d'amour lui destine.
Pour toi, disoit-il au Belier,
Je te donnerai son collier;
Et, pour la choquer davantage,
(Car il faut bien l'humilier)
Le druïde sera ton page.

Mais laissons là pour un moment
Les vains projets que le géant
Se mettoit dans la fantaisie
Au profit de son confident.
Nous ferions même sagement,
Si nous quittions la poésie;
Mais le moyen d'abandonner Alie
Au fort de son accablement?
De noirs chagrins environnée,
Tantôt du temps passé l'aimable souvenir,
Et tantôt l'affreux avenir
Qui menaçoit sa destinée,
Pour l'accabler sembloient s'unir.
De tous les maux la plus cruelle espèce
Est celle que ressent un cœur
Éloigné par quelque malheur
Du seul objet de sa tendresse,
Pour se voir obsédé sans cesse
Du seul objet de son horreur.
La nymphe étoit dans cette peine;
Car son cœur, qui de jour en jour
Sembloit ne respirer que haine,
En secret soupiroit d'amour.
De là ses fiertés implacables;
De là tant de cris pitoyables

Des victimes de sa rigueur,
Tandis que l'unique vainqueur
Qui faisoit tant de misérables
Triomphoit au fond de son cœur.
Mais cette ardeur jadis si chère
Causoit alors tout son tourment;
Car, tandis que l'art de son père
Sembloit vaincu par le géant,
Le sort lui cachoit un amant
Qui, dans un temps si nécessaire,
Loin de marquer l'empressement
D'une flamme vive et sincère,
Ne se montroit pas seulement;
Et ce lâche abandonnement
Mettoit le comble à sa misère.
Elle n'avoit aucun repos :
Du triste récit de ses peines
Elle entretenoit les échos,
Elle fatiguoit les fontaines,
Désespéroit tous les ruisseaux
Dont les rives étoient prochaines,
Et demandoit sans cesse aux plaines
Des nouvelles de son héros.
Lasse de parcourir les salles,
Et chaque salon du palais,
Elle fut, sous un vieux cyprès,
Dans le cabinet des Vestales,
S'abandonner à ses regrets.
Comme on savoit, au temps antique,
Soupirer au bruit des tambours
Et se tourmenter en musique,
Comme on fait encor de nos jours,

Quand on a besoin de secours ;
La belle ne put s'en défendre,
Et du fond du cœur soupira
Ce tendre rondeau d'opéra,
Sans croire qu'on la dût entendre :

Aimable prince de Noisy,
Vous que mon cœur avoit choisi,
Tandis qu'à tout autre rebelle,
Ce cœur pour vous étoit fidèle :
Volage prince de Noisy ;
Vous que mon cœur a mal choisi
Pour une constance éternelle,
Est-ce le temps d'être infidèle,
Quand un géant affreux, de sang tout cramoisi,
Me fait une guerre cruelle ?
Volage prince de Noisy,
Ingrat que vainement j'appelle,
Que mon cœur vous a mal choisi !

A ces mots, d'un torrent de larmes,
Ressource des cœurs opprimés,
La douleur inonda ses charmes,
Et ses yeux furent abîmés.
Trois fois l'éclat de son visage
En parut réduit aux abois,
Et son pouls s'arrêta trois fois :
Quand du fond d'un autre bocage
Tout à coup sortit une voix.
Son âme entière, revenue
De ses premiers saisissements,
Fut attentive aux chers accents

De cette voix jadis connue
Par mille transports innocents.

Cette voix disoit : Belle Alie,
Dont mon cœur asservi porte en tous lieux les traits,
Cessez, par d'injustes regrets,
De m'accuser de perfidie.
Pouvez-vous croire que j'oublie
Tant de tendresse et tant d'attraits ?
Adorable et constante Alie,
Que mon cœur a si bien choisie,
Faites pour moi d'autres regrets ;
Du destin malgré les arrêts,
Ce cœur partout vous a suivie.
Je vous aime plus que ma vie,
Et mille fois plus que jamais.

A ces mots, surprise, alarmée,
Mais d'un nouvel espoir charmée,
Elle parcourut à grands pas
Le lieu d'où cette voix aimée
Venoit de lui marquer, d'une ardeur animée,
Des mouvements si pleins d'appas.
Que fais-tu ? montre-toi, cher objet de ma flamme,
Dit-elle ; montre-toi, viens consoler mon âme.
Quoi ! d'un amant si cher et si tendre autrefois
Ne resteroit-il que la voix ?
Pourquoi d'une recherche vaine
Me fatiguer dans ce bosquet ?
Pourquoi te refuser au penchant qui m'entraine ?
Pourquoi me fuir ? pourquoi redoubles-tu ma peine ?
N'es-tu donc plus qu'un perroquet ?

Alors d'une inutile quête
Le désespoir et le chagrin
Menèrent sa raison bon train,
Et l'amour lui tourna la tête.
Pleine de vapeurs et d'ennuis,
Elle se crut, avec son aventure,
Au beau milieu des Mille Nuits;
Car c'étoit alors sa lecture.
Elle se crut soumise aux cruautés
D'un époux bizarre et sauvage
Qui, par un détestable usage,
Épousoit chaque jour de nouvelles beautés
Pour les immoler à sa rage;
Et, se couchant sous un épais feuillage,
Elle se crut à ses côtés.
Comme elle avoit dans la mémoire
Tout le récit de ces fatras,
Elle crut, malgré ses appas,
Qu'il falloit conter quelque histoire
Pour se garantir du trépas.
Elle prit donc en fantaisie
De faire un détail des malheurs
Qui lui faisoient verser des pleurs,
En commençant ainsi l'histoire de sa vie:

Je suis fille de Pharabert,
Issu d'un petit-fils de France,
De qui le père, Dagobert,
En art magique très expert,
Et politique à toute outrance,
Ordonna que, dès mon enfance,
On me mit dans un berceau vert:

Car il prévit que dans ce beau désert,
Heureux séjour de l'innocence,
Un certain comte Philibert
Feroit un jour sa résidence;
D'un enchanteur digne héros,
De qui l'âme en projets féconde
Viendroit, après de longs travaux,
Fixer dans ces heureux hameaux
Sa course errante et vagabonde,
Et là, sans renoncer au monde,
Renonceroit à tous ses maux;
Qu'une machine, moins profonde
Que n'étoient les anciens tombeaux,
Mettroit son esprit en repos,
Par sa figure sans seconde,
Sur tous les dangers des cachots;
Et que, l'été, lorsque sur l'onde
Chacun prend le frais en bateaux,
De ses jardins, de ses canaux
Il feroit doucement la ronde
Dans un petit char sans chevaux,
Qui fut jadis à Rosemonde.
Ce fut pour lui que Dagobert,
Monsieur mon honoré grand-père,
D'un impénétrable mystère,
Dans ces beaux lieux mit à couvert
Un charme heureux et salutaire,
Et qui doit par lui seul être un jour découvert.
De mon enfance enfin le temps fuit et s'écoule,
Et le bruit de quelques appas,
Que je n'avois peut-être pas,
M'attira des amants en foule,
Et mille chagrins sur leurs pas.

A tous leurs vœux inaccessible,
Mon cœur, dans un repos paisible,
Méprisoit tous ces vains efforts,
Tandis qu'ils m'appeloient, dans leurs mourants transports,
Ingrate, inhumaine, inflexible.
Mais ce cœur, si farouche alors,
N'est devenu que trop sensible!
Sur mes attraits et sur mes cruautés
On ne pouvoit alors se taire;
On offroit à mes yeux partout des libertés
Dont mes yeux ne savoient que faire.
Mais, hélas! le cruel Amour,
Choqué de tant d'indifférence,
Voulut signaler sa puissance,
Et de ma liberté triompher à son tour.
Dans un endroit obscur de la forêt prochaine
Coule un agréable ruisseau,
Qui dans un beau vallon va former de son eau
Cette merveilleuse fontaine
Où mon père, flatté d'une espérance vaine,
Avoit enfoncé mon berceau.
Jamais dans ce lieu solitaire,
A notre sexe consacré,
Aucun mortel n'étoit entré,
Et je m'y baignois d'ordinaire.
Or dans cette fontaine un jour
Comme j'entrois à demi-nue,
Un homme s'offrit à ma vue,
Mille fois plus beau que le jour.....

Mais je vois ouvrir la barrière
D'où le soleil vers l'orient

Sort pour commencer sa carrière;
Et sa brillante avant-courrière
Annonce son éclat naissant.
Adieu, ma chère Dinarzade;
Bientôt le sultan, mon seigneur,
Va sauter du lit sur l'estrade,
Pour commencer sa promenade.
Dès qu'il est jour, je lui fais peur;
Ce qui me reste est pourtant le meilleur
D'une histoire qui n'est pas fade;
Mais, victime de sa rigueur,
Demain, sur un lit de parade,
Pour la dernière fois vous verrez votre sœur.
A cette dernière parole,
Un doux sommeil, par ses pavots
Interrompant les vains propos
D'une illusion si frivole,
La mit dans les bras du repos,
Quand son père, accablé de maux,
Cherchant en tous lieux son idole,
Arriva là tout à propos
Pour entendre ses derniers mots,
Et pour juger qu'elle étoit folle.

Esprit qui des lyriques sons,
Par une habitude facile,
Exercez les accords féconds;
Vous pour qui la rime docile
Se marie avec tous les tons
Du plus bizarre vaudeville;
Qui sur l'air le plus difficile,
Sans gêner vos expressions.

D'une veine heureuse et fertile,
Célébrez la cour et la ville,
Et savez tout mettre en chansons;
Venez sauver la belle Alie,
Venez décrire sa folie,
Venez, au défaut de Phébus,
Soutenir mon foible génie;
Car il languit et n'en peut plus.
Entrez tout frais dans la carrière
Qui me reste encore à fournir,
Et disposez de la matière
Que je vous offre pour finir.
Elle a besoin de votre lime;
Vous m'imposez la dure loi
D'un trop long conte que je rime :
N'aurez-vous point pitié de moi?
Non : je connois votre injustice;
Votre cœur est un vrai rocher
Qui ne se laisse point toucher
Ni du plus assidu service,
Ni du plus violent supplice :
Il ne faut rien pour vous fâcher,
Et vous voulez que je finisse.

Mais changeons de style : il est temps
Que votre oreille se repose,
Et que les vulgaires accents
Qui chantoient ces événements,
Fassent place à la simple prose.
Le cheval ailé court les champs,
Se cabre, et prend le frein aux dents,
Lorsque d'une main incertaine

Un auteur, par de vains élans,
Au milieu des airs le promène;
Mais, quand, sous quelque espèce vaine,
Réduit au trot, il bat des flancs,
Et bronche au milieu de la plaine,
Il est tout des plus fatigants.
Un lecteur, qui le souffre à peine,
S'endort sur ses pas chancelants;
Et, quels que soient leurs ornements,
Dans un récit de longue haleine,
Les vers sont toujours ennuyants.
Chez l'importune Poésie,
D'un conte on ne voit point la fin;
Car, quoiqu'elle marche à grand train,
A chaque moment elle oublie
Ou ses lecteurs ou son dessein;
Et, sans se douter qu'elle ennuie,
Elle va, l'hyperbole en main,
Orner un palais, un jardin,
Ou relever en broderie
Tout ce qu'elle trouve en chemin.

Cela étant, comme j'ai l'honneur de vous le dire, je vais, mademoiselle, en langage de véritable conte, tâcher de vous endormir par la fin de celui-ci. Vous vous souviendrez donc, s'il vous plait, de l'étonnement du druide, lorsqu'il vit le pont extraordinaire qu'on avoit bâti sur sa rivière: mais, avant que de passer outre, il est bon de vous avertir qu'à l'égard de la largeur de cette rivière et de la longueur du pont, l'on vous a menti de sept ou huit cents lieues, tant pour la rareté du

fait que pour la commodité des rimes, et que le seigneur Moulineau, loin d'être aussi géant que vous pourriez vous l'imaginer, n'étoit tout au plus qu'une fois aussi grand et une fois aussi sot que notre ami B.....

Le druide, qui, pour mettre son château et sa fille hors d'insulte, les avoit en badinant environnés d'un large fossé plein d'eau, ne fut que surpris quand il vit l'effet d'un enchantement contraire au sien; car il croyoit avoir de quoi se moquer de tous les ponts et de tous les géants du monde : il étoit seulement embarrassé à deviner qui pouvoit être l'auteur de ce pont, car il savoit bien que son voisin Moulineau n'étoit point sorcier. Il vint donc feuilleter ses livres pour s'éclaircir de tout cela, et pour renverser le pont en moins de temps qu'il n'avoit été élevé. Mais, lorsque tous les livres qu'il ouvrit ne lui apprirent rien, il fut dans un grand embarras; et, lorsqu'il ne trouva pas celui qui contenoit tous les secrets de son art, il pensa perdre l'esprit. Il en avoit défendu la lecture à sa fille, à qui il n'avoit jamais rien défendu que cela; et, quelque soumise qu'elle eût toujours été à la moindre de ses volontés, il eut peur que la curiosité pour une chose expressément défendue ne l'eût emporté sur son obéissance.

Ce fut dans ces alarmes qu'il la trouva en l'état où nous l'avons laissée; et, dès qu'il s'aperçut qu'elle avoit la tête tournée, il ne douta point qu'elle n'eût trouvé son livre. Il l'éveilla pour en

savoir des nouvelles; mais ce fut pour lui en apprendre bien d'autres qu'Alie prit la parole. De la manière dont elle venoit de s'endormir, j'aurois juré qu'à son réveil elle alloit s'adresser au druide, en lui disant: Grand commandeur des croyants..... Mais son égarement changea d'objet; et, se jetant à ses pieds: Mon père, dit-elle, je l'ai perdu, et, si vous ne me le rendez, vous me verrez mourir de désespoir; car il n'est plus temps de cacher ma foiblesse, ni de dissimuler mon crime. Oui, je l'ai perdu.... Quoi! s'écria le druide, non-seulement, Alie, vous m'avez désobéi, mais vous avez perdu ce qui m'étoit le plus cher au monde après vous? De quelle manière, ajouta-t-il, avez-vous perdu ce livre, dont dépend le bonheur ou le malheur de nos destinées? Alie surprise, après avoir gardé un moment le silence: Mon cher père, lui dit-elle, puisque vous savez cette perte, vous savez aussi de quelle manière elle est arrivée. Hélas! il est vrai, s'écria-t-elle, en perdant ce livre fatal, j'ai perdu un autre trésor qui me devoit être mille fois plus précieux que la vie! En disant ces mots, elle quitta son père, et courut s'enfermer dans son appartement.

Le druide n'étoit pas en état de suivre sa fille: il étoit si surpris et si confondu des deux aveux qu'elle venoit de lui faire, qu'il ne savoit où il en étoit. Tout lui faisoit croire que sa fille avoit eu plus d'une curiosité. Pour s'éclaircir de ce qu'il craignoit, il résolut de consulter son favori Poinçon. Or ce Poinçon étoit un petit gnome, fils d'une

fée, ou, si vous voulez, d'une sylphide; car le druide étoit le plus grand, le plus habile, ou plutôt le maître de tous les cabalistes. Il fut donc droit à la statue de Cleopâtre; et, l'ayant touchée d'un talisman qu'il portoit en bague, elle s'entr'ouvrit, et le favori Poinçon en sortit. C'étoit la plus charmante petite créature du monde : il étoit habillé de plumes de perroquet de différentes couleurs; il portoit un chapeau pointu, retroussé d'un gros diamant, et un esclavage de perles et de rubis au lieu de carcan. Quoiqu'il n'eût qu'une coudée de haut, jamais il n'y eut de taille si fine ni si noble, et son visage étoit du moins aussi beau et aussi aimable que celui de la belle Alie : mais tous ces avantages cédoient encore à la bonté de son cœur. Il fut effrayé de voir pour la première fois l'air sévère dont le reçut le druide. Il se douta pourtant bien de ce qui pouvoit en être la cause. Il l'aborda en tremblant et versant des larmes : Viens, lui dit le druide, viens me rendre compte de ta conduite. T'avois-je chargé du soin de veiller à la conservation de ma fille pour l'abandonner aux caprices qui l'ont perdue et qui me déshonorent ?

Le pauvre Poinçon fut si pénétré de ce reproche, qu'il n'y a point de cœur qui ne se fendît à voir l'excès de son affliction. Il se prosterna la face contre terre; et de ses petites mains embrassant, autant qu'il le put, les jambes de son maître vers la cheville du pied, il fut long-temps à les arroser de ses larmes avant que de pouvoir parler. Il se

releva enfin par ordre du druide; et, ayant tiré de sa poche un petit mouchoir brodé que sa mère lui avoit fait, il en essuya ses yeux, et se mit à dire : Mon seigneur et mon maître, je vais vous faire un aveu sincère de ma faute, dont j'ai un repentir aussi sensible que le méritent vos bontés. Après cet aveu, si vous ne me trouvez pas digne de grâce, tuez-moi tout d'un coup plutôt que de me donner mille morts, comme vous faites par ces marques de votre indignation. Je n'ai rien oublié des obligations que je vous ai. Vous m'avez dispensé de la nécessité de vivre sous la terre : vous m'avez revêtu d'une figure qui plaît; et, me laissant toutes les connoissances qui sont données aux esprits de mon espèce, vous y en avez ajouté d'autres qui me mettent de beaucoup au-dessus de mes camarades : vous avez établi ma demeure dans les lieux agréables qui s'étendent bien loin sous la statue dont je viens de sortir. Mais vous savez, mon souverain seigneur, que tous ces bienfaits ne sont point exemp de leurs mortifications : car je ne suis visible q e quand vous le voulez; l'usage de la parole m'est interdit sans votre permission; et, dans ces beaux appartements que j'habite, je suis condamné à veiller jour et nuit pour la garde d'un trésor qu'il ne m'est pas permis de voir : de plus, je ne puis sortir de la statue que lorsqu'il vous plaît d'ouvrir cette demeure, charmante, il est vrai, mais qui m'est insupportable, puisqu'elle me sert de prison. Vous m'avez ordonné de suivre

partout la belle Alie dans les temps de ma liberté, pour en éloigner tous les dangers, et pour la garantir de tous les accidents imprévus qui pourroient troubler son repos. Vous savez avec quelle attention je l'ai fait dans les commencements; j'ai obéi ponctuellement à un ordre qui m'a bien coûté des larmes. Ce fut lorsque, suivant ce ruisseau, qui, sortant des cataractes du Nil, après avoir coulé bien long-temps dans des prairies couvertes de fleurs, forme la fontaine du berceau, j'y jetai avec empressement cette petite boule d'ivoire que vous m'aviez donnée, parce que je crus que la belle Alie s'y baigneroit : c'étoit pour augmenter ses attraits, quoique cela me parût impossible; mais je vis bientôt que vous aviez eu tout un autre dessein.

La fête du gui sacré, où tous les habitants de la campagne ont accoutumé d'assister, ne fut pas plus tôt arrivée, que votre fille y parut en habit de bergère; et, dès qu'elle y parut, tous les bergers distingués en devinrent amoureux, la suivirent ici, la virent souvent; et, après avoir déclaré leur passion, et éprouvé ses rigueurs par mille marques de ses mépris et de son aversion, ils lui firent leurs adieux par les plus tendres chansons, se mirent au lit, et moururent.

Peu de temps après, il se fit un tournoi magnifique aux barrières de Saint-Denis, où la fleur des chevaliers de notre bon roi Pepin devoit soutenir, contre tous venants, que la princesse Hermene-

gésilde, sa nièce, étoit la plus belle princesse de l'univers. Vous y envoyâtes la divine Alie, accompagnée de quatre sylphides qui l'avoient parée, et qui lui servoient de dames d'honneur. Quand le roi vit Alie, il fut ébloui de sa beauté; mais la princesse sa nièce, qui étoit assise à ses pieds, rougit de dépit et de honte en voyant Alie. Ce n'étoit pas sans raison, car il n'y eut qu'un petit nombre d'anciens courtisans qui soutinrent pour sa beauté : les héros se déclarèrent pour Alie; le baron d'Argenteuil, le vidame de Gonesse, le châtelain de Vaugirard, et le sénéchal de Poissy, se mirent sur les rangs en sa faveur; et, ayant remporté l'honneur du tournoi, l'accompagnèrent jusqu'ici. Vous les traitâtes aussi bien qu'elle les traita mal. Pour moi, qui les aimois à cause qu'ils étoient jeunes, vaillants et bien faits, je ne doutai point qu'Alie ne se déclarât en faveur d'un d'entre eux, et que nous ne vissions bientôt un de ces seigneurs possesseur de tant de charmes. Mais que je me trompois! Tandis que, pleins d'amour, ils éprouvoient la haine d'Alie, et qu'ils se consumoient en regrets, le roi les avoit fait crier à son de trompe pour comparoître devant lui, et rendre raison de l'insulte qu'ils avoient faite à la première princesse du sang; et, comme ils n'avoient point paru, il les avoit tous quatre condamnés à être pendus : mais la cruelle Alie leur en épargna la honte, et les fit mourir de désespoir. J'en pleurai de douleur,

surtout pour le vicomte de Gonesse, qui étoit un seigneur de grande espérance, et auquel il m'a paru que vous aviez quelque regret. Ce fut alors que je me repentis d'avoir jeté cette boule dans la fontaine du berceau, ne doutant point que ce ne fût ce qui causoit cette haine universelle qu'Alie avoit pour tous ses amants. Cependant je m'aperçus que vous n'étiez pas content de ses effets, quoiqu'elle eût produit tant de morts si tragiques, et qu'il vous manquoit encore quelque autre victime qui ne se présentoit point. Je n'en doutai plus quand vous m'ordonnâtes un jour de prendre la forme d'un chevreuil, et de rôder autour de la forêt du magnifique palais de Noisy. J'obéis à regret, craignant que ce ne fût pour attirer quelque malheureux dans le piége fatal des beautés d'Alie. D'abord que je fus au milieu de la forêt, j'entendis un grand bruit de cors et de chiens : c'étoit un loup qu'on couroit. Il me parut fort gros et fort insolent; car, quoiqu'on le pressât de près, dès qu'il me vit, il voulut me saisir en chemin faisant; mais je fis un petit saut en l'air, et il passa par-dessous moi. Dès que les premiers chiens m'aperçurent, ils quittèrent la piste du loup pour suivre la mienne. Je m'étois fait fort joli pour un chevreuil, et j'allois comme le vent : je laissai approcher les chiens comme j'avois fait le loup; et, lorsqu'ils me croyoient tenir, je fis trois bonds, et les perdis de vue. Ils me suivirent à grand bruit; je les attendis encore : le maître étoit à leur queue, qui les fit rompre d'abord qu'il

me vit arrêté. Je le laissai approcher, car je vis bien qu'il ne me vouloit point de mal; je marchois seulement à petits pas pour l'éloigner de sa troupe : je crois qu'il connut mon dessein, car il renvoya tout son équipage. Quand je le vis seul, je me couchai sur l'herbe; alors il se mit à me considérer avec une grande attention, et, à ce qu'il me parut, avec quelque sorte de plaisir : pour moi, charmé de sa beauté, de sa taille et de son air plein de grâce, j'aurois passé toute ma vie à l'admirer. Après m'avoir long-temps regardé, il s'écria : Le joli petit animal! Que ne donnerois-je point pour l'avoir dans ma ménagerie! Mon pauvre petit chevreuil, continua t-il en me regardant, tu y serois en repos et hors de tous les dangers qui te menacent dans les bois : si je n'avois peur de t'effaroucher, je mettrois pied à terre pour.....

Il n'avoit pas achevé que nous entendîmes les cris d'une autre meute. A mesure qu'elle approchoit, on eût dit que c'étoit quelque taureau qui l'animoit : il ne s'en falloit guère, puisque c'étoit le géant Moulineau, qui, monté sur son grand cheval, faisoit trembler la terre sous lui, et remplissoit l'air de ses mugissements. Dès qu'il m'eut aperçu, il anima tous ses vilains chiens contre moi; il me lança même un dard qui pensa fendre un arbre en deux derrière moi. Le beau chasseur en fut indigné; et, lui ayant fait des reproches d'une action qu'il trouvoit barbare, le cruel Moulineau en fut si transporté de colère, qu'après

l'avoir regardé avec fureur, il lui jeta un autre javelot gros comme une lance, mais qui lui passa par-dessus la tête; car, par bonheur, le géant est aussi maladroit qu'il est fort et brutal.. Le beau chasseur mit l'épée à la main; et, s'élançant vers lui, pendant qu'il étoit penché sur le cou de son énorme cheval par l'effort qu'il venoit de faire, il lui donna un si furieux revers sur le haut de la tête, qu'on entendit résonner le coup comme s'il fût tombé sur une enclume. Ce coup le renversa par terre et sans connoissance, quoiqu'il ne fût pas blessé, et mit fin à un combat qui m'avoit saisi de frayeur pour mon généreux défenseur.

Touché d'amitié et de reconnoissance, j'avoue que je ne pus me résoudre à le conduire à une mort certaine, en le menant à la fontaine du berceau. Ainsi, voyant qu'il me suivoit je me mis à courir; mais ce fut pour m'éloigner de cette fatale fontaine. Cependant, après avoir bien couru, je m'aperçus tout d'un coup que nous étions déjà sous les premiers de ces grands arbres dont l'épais feuillage la défend des rayons du soleil. La belle Alie se baignoit dans ce moment: ce fut alors que, me souvenant de la mort de tant d'amants qui n'avoient vu que son visage, je crus que mon cher défenseur n'en avoit que pour un moment et je me mis à pleurer.

D'abord que votre fille vit un homme si près de la fontaine, elle fit un grand cri. Les sylphides, qui venoient de la déshabiller, se sauvèrent dans

l'épaisseur du bois. Pour moi, désespéré de ma triste aventure, j'allai me cacher derrière un buisson, pour voir la tragique fin où je venois d'amener le plus aimable et le plus honnête homme du monde. Mais je ne fus pas long-temps dans cette cruelle peine. Après avoir regardé Alie quelque temps, je le vis s'approcher de la fontaine. Alie avoit toujours eu les yeux attachés sur lui depuis qu'elle étoit revenue de sa première surprise; mais ce n'étoit plus de ces regards mêlés d'aversion et de mépris dont elle avoit tué tous ses amants. Cependant il étoit aisé de juger que le beau chasseur la trouvoit du moins aussi charmante, et je ne me sentois pas de joie de voir qu'il ne s'en portoit pas plus mal. Il est vrai que j'avois un autre exemple dans le géant Moulineau, qui en étoit aussi amoureux qu'un brutal peut l'être; mais je m'étois toujours bien douté qu'il n'avoit pas l'esprit de mourir d'amour. Enfin le beau chasseur parla respectueusement à Alie, et lui dit des choses très passionnées pour une première fois. Les réponses qu'elle lui fit n'avoient rien de sauvage; et jamais je n'ai été si aise que de voir deux personnes si charmantes faire sitôt connoissance. Si vous n'êtes pas la reine des dieux ou la mère des Amours, lui dit-il, apprenez-moi, je vous prie, quelle est la mortelle qui a leur éclat et leur majesté, pour n'adorer plus qu'elle sur la terre? Et vous, lui répondit Alie, si vous n'êtes pas un de ces Amours dont vous venez de parler, qui pou-

vez-vous être ? Mais qui que vous soyez, non seulement je reçois vos hommages, mais je vous promets de n'en recevoir jamais d'autres, pourvu que vous ne soyez pas le prince de Noisy.

Malheureux ! s'écria le druide en interrompant Poinçon, quel nom viens-tu de me faire entendre ? Le prince de Noisy ! cet homme que je déteste à l'égal du Belier ! Mais poursuis, et m'apprends tout ce qui a suivi cette fatale conversation.

Elle fut suivie, reprit le fidèle Poinçon, de l'aveu que fit mon beau chasseur à Alie qu'il étoit le prince de Noisy. Cet aveu embarrassa Alie, et la fit rêver quelques moments ; mais il ne la fit point changer de volonté. Et le moyen qu'elle en eût changé, quand le prince de Noisy lui juroit qu'il l'adoroit et qu'il ne pouvoit plus vivre sans la voir ? Elle lui dit qu'il vint la troisième nuit d'après ce jour au bord de cette fontaine ; qu'il cueillît une de ces fleurs jaunes qu'il voyoit ; et que, suivant le bord du ruisseau, il se rendît aux eaux du Nil, où elle l'attendroit, et lui ordonna ensuite de se retirer. Il obéit, après lui avoir juré de l'adorer jusqu'au tombeau.

Et toi, que faisois-tu, lui dit le druide, pendant que tout cela se passoit ? Je m'applaudissois, répliqua Poinçon, d'avoir si heureusement exécuté vos volontés en attirant auprès de votre fille celui que vous sembliez souhaiter. Non mon bon maître, je n'étois point coupable alors ; mais je vous ai offensé depuis : je vais vous dire comment.

Après avoir quitté ma figure de chevreuil, je venois avec empressement vous rendre compte de ce qui étoit arrivé. Lorsque je fus auprès de vous, je fus prévenu par les reproches que vous me fîtes de ma négligence, et de n'avoir pas livré votre mortel ennemi à toute votre colère en l'exposant à la vue et à la haine d'Alie. Il n'en fallut pas davantage pour me faire comprendre que, si vous saviez comment les choses s'étoient passées, vous nous tueriez tous trois; et ce fut cette crainte mortelle qui m'obligea à vous dire que je n'avois trouvé que le géant Moulineau qui m'avoit voulu tuer. Je vous promis que je ferois mieux une autre fois, et vous assurai que je n'aurois point de repos que je ne vous eusse amené celui que vous vouliez si mal traiter. Vous pouvez vous souvenir avec quel empressement vous me l'ordonnâtes tout de nouveau. Comme je savois bien qu'il viendroit assez sans que je l'allasse chercher, deux jours après, je me fis cerf. Mais, au lieu d'aller agacer le prince de Noisy, qui ne songeoit à rien moins qu'à la chasse, je fus me présenter au géant, qui s'étoit mis en campagne avec son équipage. Je lui parus le cerf le plus grand et le plus superbe de toute la forêt; il me poursuivit à toute outrance; je résolus de le mener bon train : ma première station fut à Montmartre, au haut duquel je l'attendis; et, dès qu'il eut gagné l'endroit où j'étois, au grand regret de son éléphant de cheval, il prit haleine. J'étois arrêté, ses chiens me crurent

aux abois ; il les poussa contre moi, et je lui en tuai quatre en un moment. Je me lançai ensuite au bas de la montagne, il me suivit avec ardeur : je sautai par-dessus une carrière à moitié couverte de ronces, il s'y précipita avec sa bête, et pensa se rompre le cou. Il en fut tiré à grand'peine ; et, voyant que je ne faisois que trotter devant lui, il voulut avoir sa revanche. Je le ramenai à Poissy, où je passai la rivière ; il s'y jeta du bord le plus escarpé que j'avois exprès choisi ; de sorte que, s'il y avoit une rivière au monde capable de noyer un animal de cette taille, il n'en fût jamais revenu.

Enfin, après l'avoir mis au désespoir, je me perdis dans la forêt, et revins vous dire que je m'étois fait chasser par un jeune homme, le plus beau qui fût dans la nature ; mais que, toutes les fois que je l'avois voulu conduire vers la fontaine du berceau, il s'étoit arrêté pour prendre une autre route. Vous n'eûtes pas de peine à me croire ; et, s'il vous en souvient, vous me dîtes qu'il ne falloit plus y songer, et que vous voyiez que l'enchanteur Merlin le protégeoit. Vous ne me renfermâtes pas ce jour-là, parce que vous me commîtes la garde des jardins et du château pendant la nuit, ayant quelque autre commission à donner aux gardes ordinaires.

Je fus charmé de cette commission, par la curiosité que j'avois d'être témoin d'une entrevue qui devoit être bien agréable et bien tendre. Aussitôt que la nuit fut entièrement fermée, la belle

Alie traversa le parterre, trouva le prince où elle croyoit l'attendre encore long-temps, et le ramena dans le jardin. Je les suivis pas à pas dans tous les lieux où ils se promenèrent, et, mon invisibilité leur ôtant la contrainte que leur auroit donnée ma présence, j'entendis dire au prince de Noisy tout ce que l'amour le plus respectueux et le plus tendre inspire dans ces occasions; et à la belle Alie tout ce que l'innocence dans un cœur extrêmement attendri permet de répondre. Après avoir donné les premiers moments à s'exprimer mutuellement sur la tendresse, Alie soupira. Le prince se sentit troublé à ce soupir : il en demanda le sujet. Alie lui dit qu'elle craignoit de ne pouvoir vaincre en sa faveur les obstacles et les difficultés qui traverseroient infailliblement ses desseins. Elle lui parla des poursuites du géant et de ses menaces; mais elle lui dit qu'elle n'en faisoit aucun compte; que c'étoit un monstre pour qui elle n'avoit que de l'horreur et du mépris, sans lui faire seulement l'honneur de le haïr. Elle ajouta que, quoique vous l'aimassiez plus que votre vie, vous ne consentiriez jamais à son mariage, parce que vous aviez découvert, par son horoscope, qu'il lui seroit funeste tant que le prince de Noisy resteroit parmi les hommes; que c'étoit pour cette raison que vous aviez armé son cœur d'une aversion qui avoit été fatale à tous ceux qui l'avoient aimée, pour servir d'exemple aux autres, et pour se délivrer de l'importunité des prétendants; qu'il étoit

donc le seul objet de vos craintes et de vos persécutions, et qu'elle savoit que vous mettriez tout en usage pour le faire périr.

En achevant ces mots, les beaux yeux d'Alie furent baignés de larmes : le prince de Noisy se jeta à ses pieds, et lui dit qu'il n'étoit pas digne de la moindre de ses larmes; qu'il se tiendroit plus heureux de mourir en l'adorant que de vivre pour toute autre. Ces tendres propos ne firent que redoubler ses pleurs et son affliction. Ils se séparèrent enfin, après s'être juré de s'aimer toujours. Quoiqu'ils se soient souvent revus depuis, je vous proteste, par votre tête sacrée, que tous leurs rendez-vous se sont passés avec autant d'innocence que si vous y aviez été présent vous-même. Pour moi, qui sais qu'il n'y a rien de caché pour vous, quand il vous plaît, je vous croyois informé de tout ce qui se passoit, et je pensois que vous le souffriez pour quelque raison secrète.

Enfin, le dernier jour qu'ils se virent, Alie parut mille fois plus belle qu'à son ordinaire, parce qu'elle avoit la joie dans le cœur. Ce fut dans les transports de cette joie qu'elle dit au prince de Noisy qu'elle avoit trouvé ce qui les devoit rendre heureux; mais qu'il falloit, quelque danger qu'il y eût pour l'un et pour l'autre, qu'il la suivît dans le château, pour être instruit de ce qu'il avoit à faire. Elle y entra, et lui ordonna de n'y venir qu'une demi-heure après elle : mais cette demi-heure fut tellement raccourcie par l'impa-

tience du prince de Noisy, qu'au bout de quelques minutes il courut avec empressement vers la porte qui paroissoit ouverte. Cependant il ne put jamais entrer; tantôt elle se haussoit, tantôt elle se baissoit; tantôt elle se mettoit à sa droite, et tantôt à sa gauche; si bien qu'une demi-heure de plus que celle qu'on lui avoit prescrite s'étoit passée dans cette vaine poursuite. Alie, impatiente, parut à une fenêtre; et, voyant le prince, lui demanda d'un air chagrin pourquoi il n'entroit point. Quand elle eut appris l'obstacle qu'il trouvoit, elle voulut aller lui aider à le vaincre; mais la même chose lui arriva en dedans de la porte. Elle revint à la fenêtre; et, après lui avoir dit qu'il s'étoit trop pressé, elle lui ordonna de se tenir exactement sous la fenêtre jusqu'à son retour. Elle revint un moment après avec un livre. Elle dit à la hâte au prince de Noisy de ne l'ouvrir qu'à l'endroit où le feuillet étoit replié, et surtout de prendre garde qu'il ne touchât rien avant que de tomber entre ses mains. Alors elle le laissa doucement tomber, tandis qu'il haussoit les mains pour le recevoir: mais une bouffée de vent s'éleva soudainement, qui l'emporta à côté, et le fit tomber sur la tête d'un des chiens d'argent. Dès qu'il l'eut touché, on entendit un long mugissement, et la terre trembla: le prince ne laissa pas de ramasser son livre et de se sauver: mais depuis ce jour il n'a paru ni à mes yeux, ni à ceux d'Alie. Elle a pensé s'en désespérer; et vous auriez été touché vous-

même comme je l'ai été toutes les fois qu'elle s'est promenée seule dans les endroits où ils s'étoient vus; car, après l'avoir cent fois demandé à ces lieux, elle l'accusoit de perfidie, d'inconstance et de trahison, ou se mettoit à pleurer sa mort d'une manière à percer l'âme de douleur à tous ceux qui auroient pu l'entendre. Ce fut environ ce temps-là que vous conçûtes tant de haine pour le Belier du géant, dont on vous a appris des choses si extraordinaires, et dont le ministère vous a donné tant de peines, et vous met dans l'embarras où vous êtes aujourd'hui.

Je vous ai déjà dit, continua le petit Poinçon, que, quelques formes que j'aie prises, et quelque industrie que j'y aie employée, jamais je n'ai pu pénétrer jusqu'à la demeure du géant pour exécuter vos ordres, ni pour vous informer de ce que ce peut être que ce Belier si singulier : une puissance secrète me rendoit immobile dès que j'en étois à une certaine distance, et il ne m'étoit plus permis que de revenir sur mes pas. Voilà, mon cher maître et souverain seigneur, l'aveu sincère des fautes que j'ai commises contre vous : je me soumets à toutes les peines qu'il vous plaira de me faire souffrir pour les expier, pourvu que ce ne soit pas celle de votre disgrâce. Cependant, comme je vous ai offensé en vous cachant des choses que j'aurois dû vous dire, je vais vous en apprendre une qui vous sera peut-être de quelque utilité. Sachez donc que le prince de Noisy doit

être quelque part ici autour; car, quoiqu'il n'ait point paru, il a aujourd'hui même parlé à Alie : quand je ne l'aurois pas reconnu à sa voix, les choses qu'il lui a dites ne me permettent pas d'en douter, et je m'imagine que c'est ce qui l'a mise dans l'état où vous l'avez trouvée.

Le pauvre petit Poinçon se tut après son récit : il se jeta encore tout plat à terre pour attendrir son maître, et pour en obtenir le pardon de sa faute. Le druide, qui l'aimoit, lui ayant fait une réprimande sévère, mais d'un ton assez doux, lui pardonna. Il lui dit ensuite qu'il voyoit bien qu'il avoit plus d'un ennemi à craindre; qu'il ne connoissoit que trop qu'on en vouloit au trésor souterrain, et le renferma dans la statue, pour y veiller avec plus d'application et de soin que jamais.

Tandis que ces choses se passoient au-dedans du château, il faut un peu voir ce que les assiégeants faisoient au-dehors. On vous a bien fait du bruit en vers de l'appareil de leur attaque, et des alarmes d'Alie quand elle les vit venir à l'assaut : mais il ne faut pas, s'il vous plaît, vous arrêter à tout cela; ce sont des visions de la poésie qui ne savent point parler autrement. Il est bien vrai que l'amoureux Moulineau, qui passoit les journées à enfumer des renards et des blaireaux dans leurs tanières, avoit allumé quelque paille au pied du mur d'où sa maîtresse l'avoit tant offensé, et cela dans l'espoir de s'en venger en l'étouffant : mais

il est plus vrai encore qu'il avoit tourné le dos pour fuir dès qu'il eut aperçu cette espèce d'inondation subite que le druide répandit autour de son château. Il est vrai cependant qu'il avoit repris courage à la vue du pont que son Belier jeta sur ce petit torrent; et, si je ne me trompe, nous les avons laissés l'un et l'autre sur ce pont, dans le temps que le géant faisoit tant de menaces. Il crut la place à lui, lorsqu'il vit que le druide avoit abandonné son poste pour aller à sa bibliothèque. Mais son Belier l'arrêta sur le pont, comme il demandoit des échelles pour monter à l'assaut. Il lui dit que le druide ne s'étoit point retiré par crainte; qu'il falloit qu'il y eût quelque ruse de guerre cachée sous cette retraite; que, quand même il seroit au milieu de la place, il n'en seroit pas plus avancé; que tout y étoit plein de statues guerrières qu'il animoit à son gré, et qu'il y avoit surtout deux chiens d'argent à sa porte, dont le moindre étoit capable d'étrangler une armée quand on le lâchoit; que son avis étoit donc de se retirer, d'autant plus que la nuit approchoit; et que, dès qu'ils seroient dans leurs quartiers, il faudroit tenir conseil sur ce qu'on auroit à faire.

Le géant, qui se laissoit volontiers gouverner quand il étoit question de quelque péril, se rendit à sa demeure le plus promptement qu'il lui fut possible. On soupa avant de tenir conseil; et, après le souper, Moulineau ne voulut plus entendre parler d'affaires; car il avoit mangé comme

trois loups, et bu comme trois forts ivrognes. Il se jeta donc dans un grand fauteuil, et s'adressant au Belier :

A propos, lui dit-il, apprends-moi un peu comment toi, qui n'es qu'une bête, tu peux parler aussi bien et mieux que moi. Volontiers, lui répondit le Belier. Vous savez que les âmes de tous les hommes passent, après leur mort, dans le corps de quelque animal, et retournent, après un certain temps, dans le corps de quelque autre homme. Vraiment, dit le géant, je n'avois garde de m'imaginer cela. Moi, par exemple, ajouta-t-il, quelle bête ai-je autrefois été? Vous avez été fourmi, dit le Belier. Il n'eut pas plus tôt lâché cette parole, que le géant, qui ne haïssoit rien tant que d'être comparé aux petites choses, et qui avoit plus d'une fois pensé se révolter contre les charmes de la divine Alie, parce qu'elle n'étoit que d'un pied plus grande que mesdames vos sœurs aînées, se leva, et, mettant la main sur la garde de son horrible cimeterre : Misérable roquet, s'écria-t-il, je ne sais qui me tient que je ne te fasse voler la tête avec tes deux infâmes cornes à dix lieues de moi. Le Belier, qui ne le craignoit pas, ne laissa pas de faire semblant d'avoir peur; et, se mettant à deux genoux, baisa trois fois la terre en signe d'humiliation; puis, voyant le géant un peu radouci par cette action, il se releva en continuant ainsi :

Si votre grandeur savoit lire, elle verroit bientôt

que je ne lui ai rien dit que de véritable : mais, si le sort lui a fait autrefois l'affront de renfermer une si belle âme et un esprit si vaste dans une si petite créature, il réparera quelque jour cette injure en vous faisant, aussitôt que vous serez mort, dromadaire, ensuite éléphant, et, après quelques années, baleine.

Le géant, charmé de l'éclat de ses destinées futures, donna sa main à baiser à son confident, se remit dans son fauteuil ; et, pour éloigner tous les inconvénients de la métempsycose, lui ordonna de lui remettre l'esprit par le récit de quelque conte agréable. Le Belier, après avoir un peu rêvé, commença de cette manière :

« Depuis les blessures du renard blanc, la reine n'avoit pas manqué d'aller tous les jours lui rendre visite. » Belier, mon ami, lui dit le géant en l'interrompant, je ne comprends rien à tout cela. Si tu voulois bien commencer par le commencement, tu me ferois plaisir ; car tous ces récits qui commencent par le milieu ne font que m'embrouiller l'imagination. Eh bien, dit le Belier, je consens, contre la coutume, à mettre chaque chose à sa place : ainsi le commencement de mon histoire sera à la tête de mon récit.

HISTOIRE
DE PERTHARITE ET DE FÉRANDINE.

Il y avoit un roi de Lombardie qui étoit l'homme le plus laid de son royaume, et dont la femme étoit la plus belle de l'univers : mais, en récompense, c'étoit le meilleur de tous les maris, et elle la plus méchante de toutes les femmes. Bien loin de souffrir qu'il approchât d'elle, à peine lui permettoit-elle de la regarder : cependant elle le grondoit sans cesse de ce qu'elle n'en avoit point d'enfants. Il avoit un fils et une fille d'un autre mariage, qui étoient l'objet de l'adoration de tout le royaume, et celui de la haine et des tyrannies de leur cruelle belle-mère. Quoiqu'elle n'eût pas le cœur tendre, elle étoit si jalouse de sa beauté, que, si par hasard elle entendoit parler de quelque jeune personne qui eût des appas, et qui osât les montrer avec applaudissement, aussitôt elle la faisoit enlever : aussi étoit-ce une chose à voir que ses dames du palais pour l'excellence de leur laideur. Le roi, tout au contraire, qui étoit par sa figure l'homme le plus disgracié que la nature eût jamais formé, ne se plaisoit qu'à voir dans sa cour les hommes les plus beaux et les mieux faits qu'il pût trouver : mais il avoit toutes les peines du monde à les y retenir, tant ils étoient ennuyés de voir les vilaines bêtes qui composoient celle de la reine.

Le roi, malgré les marques de mépris et de

haine qu'il en recevoit tous les jours, en étoit si éperdument amoureux, qu'il lui laissoit faire tout ce qu'elle vouloit. Elle étoit maîtresse absolue de son royaume et de ses sujets; et ce pouvoir injuste s'étendoit même jusque sur ses enfants. La pauvre princesse portoit cruellement la peine d'être aussi belle que sa jalouse marâtre : elle étoit reléguée dans une mansarde au haut du palais, où personne n'osoit lui aller faire sa cour. La reine avoit mis une furie auprès d'elle pour gouvernante : c'étoit une vieille bossue, qui, après l'avoir grondée tout le jour, la réveilloit la nuit pour lui dire des injures; elle mettoit toute son industrie à lui gâter la taille par des habits faits exprès, et à lui perdre le teint par toutes sortes de vilenies. C'étoit la douceur même que cette adorable princesse : ainsi les larmes étoient sa seule ressource au milieu de tant de souffrances. Le prince étoit presque aussi maltraité par les officiers destinés à le servir, étant tous choisis par la reine, à qui ils étoient dévoués entièrement : mais il s'en falloit bien qu'il fût aussi endurant que la princesse sa sœur, comme vous allez l'apprendre.

Le roi de Lombardie avoit un cousin germain à la mode de Bretagne, qui étoit archiduc de Plaisance : ce prince étoit devenu fou pour avoir couché une nuit dans un château au milieu d'un bois où il s'étoit égaré en chassant. Dans ce château revenoient des esprits; il prétendoit y en

avoir vu de si extraordinaires, que la frayeur qu'il en avoit eue lui avoit tourné la tête : tous les médecins du monde avoient entrepris inutilement de le guérir.

Il avoit un fils et une fille qu'il aimoit passionnément; c'étoit avec raison : jamais il n'a été deux créatures si parfaites. Le prince s'appeloit Pertharite, et la princesse Férandine : ils se désespéroient de l'état où ils voyoient le meilleur père qui fut jamais. Ils envoyèrent consulter une fameuse magicienne, qu'on prenoit pour une des sibylles : elle demeuroit auprès du lac d'Averne, et s'appeloit la mère aux Gaînes, parce que l'antre où elle demeuroit étoit tout tapissé de gaînes, où tous ceux qui venoient la consulter étoient obligés de porter un couteau, qu'elle fourroit dans une de ces gaînes avant que de rendre sa réponse. Tout ce qu'elle dit à ceux qui l'avoient consultée sur la maladie de leur prince, fut que ses enfants n'avoient qu'à aller chercher l'esprit de leur père au même endroit où il l'avoit perdu. Les ministres, avec tout le conseil, s'y opposèrent; ils dirent que c'étoit bien assez que leur prince fût fou, sans que le reste de sa famille se mît en état de le devenir : mais ils n'en furent pas les maîtres. Pertharite s'obstina dans la résolution d'y aller seul pour tous les deux; sa sœur n'y voulut jamais consentir : et, après beaucoup d'efforts inutiles pour les retenir, le beau Pertharite et la charmante Férandine partirent. Toute la cour les ac-

compagna jusqu'au château enchanté : ils y entrèrent seuls ; mais on eut beau les attendre pendant quinze jours dans la forêt, ils ne revinrent point. Le désespoir que causa leur perte fut universel dans tous les États de Plaisance. On dit d'abord qu'il falloit aller brûler la mère aux Gaînes toute vive. La tentative eût été inutile ; les sorcières de ce temps-là ne se laissoient pas brûler comme en ce temps-ci. Le président du conseil, homme sage et fort avisé, dit qu'il falloit plutôt lui envoyer toutes les personnes considérables, chacune avec un couteau d'or garni de pierreries, pour implorer son assistance. La beauté du présent parut la rendre favorable : les couteaux furent mis dans leurs gaînes ; car elle en auroit eu encore de vuides, quand on lui auroit apporté tous les couteaux de l'univers.

Belier, mon ami, dit alors le géant, qu'est-ce que tous ces couteaux et ces gaînes font à ces gens de Lombardie dont tu me parlois tantôt ? Si votre grandeur veut se donner un moment de patience, reprit le Belier, elle va le savoir. La magicienne, après avoir serré son présent, ouvrit une vieille armoire, d'où elle tira un peigne et un carcan. Le peigne étoit dans un étui, et le carcan, d'acier fort luisant, étoit fermé d'un petit cadenas d'or. Tenez, leur dit-elle, portez ces deux choses par toutes les cours du monde, jusqu'à ce que vous trouviez une dame assez belle pour ouvrir ce carcan, et un homme assez parfait pour tirer ce

peigne de son étui. Lorsque cela vous arrivera, vous n'aurez qu'à vous en retourner chez vous. Voilà, ajouta-t-elle, tout ce que je puis faire pour le salut de vos maîtres.

Les officiers de la couronne avoient déjà parcouru presque toute l'Italie sans trouver dans aucune de ses cours ni de ses provinces ce qu'ils y avoient cherché, lorsqu'ils envoyèrent annoncer leur arrivée et le sujet de leur voyage au roi de Lombardie, qui tenoit alors sa cour dans la Mirandole, capitale de ses États. Il étoit déjà instruit du malheur du prince de Plaisance, et de la perte de Pertharite et de la belle Férandine. Il ne douta point que sa femme n'eût toute la beauté qu'il falloit pour ouvrir le carcan, et que, parmi cette florissante jeunesse qu'il avoit rassemblée dans sa cour, il ne se trouvât quelqu'un qui eût assez de mérite pour tirer le peigne de son étui : mais il ne comprenoit pas quel remède cela pourroit apporter aux calamités de son parent. Il fit tout préparer pour la réception de ces ambassadeurs, qui devoient arriver dans peu de jours. La reine ne s'occupa plus qu'à se baigner, se friser, et peut-être à se farder; car les femmes, occupées seulement de leur beauté, croient qu'elles ne sauroient trop faire pour la relever. La confiance qu'elle avoit en la sienne ne l'empêchoit pas de sentir une vive inquiétude de l'effet que pouvoit produire celle de la princesse, quoiqu'on eût mis tout en usage pour la gâter. Sa gouvernante même, zélée ministre

des mauvais desseins de la jalouse reine, courut toute la ville pour chercher quelque honnête médecin qui pût lui faire venir la petite vérole. Ne trouvant pas ce secours, elle fut tentée de lui crever un œil, et de soutenir que cela lui étoit arrivé par accident.

Le prince, son frère, ayant résolu d'aller au-devant des ambassadeurs à quelque distance de la ville, fit avertir tous les jeunes seigneurs de se trouver à son appartement pour l'accompagner: il en étoit adoré; mais ils n'osoient presque lui faire leur cour, parce que la reine, qui gouvernoit avec un pouvoir proportionné à ses charmes et à la foiblesse que le roi avoit pour elle, le trouvoit mauvais. Le prince, dont l'esprit étoit déjà assez formé pour être politique, dissimuloit son ressentiment, par respect pour un père qu'il aimoit tendrement.

Comme il alloit monter à cheval, un jeune seigneur s'approcha de lui, et, ayant les larmes aux yeux, lui dit de ne point monter le cheval qu'on lui présentoit, parce qu'il étoit le plus furieux et le plus vicieux de tous les chevaux; qu'il avoit déjà tué trois ou quatre personnes qu'on avoit mises dessus par force; que son père, qui étoit un des premiers écuyers de la reine, l'avoit choisi exprès pour qu'il lui arrivât quelque malheur.

Le prince lui dit à l'oreille de ne faire semblant de rien, et monta fièrement sur le cheval: mais il en pensa coûter cher au donneur d'avis, qu'il

salua d'une horrible ruade, avant que le prince fût bien affermi dans les arçons. C'étoit le meilleur homme de cheval et le plus accompli en toutes choses qu'on pût voir, excepté le beau Pertharite : et bien lui en prit; car le maudit animal se mit en fureur dès qu'il sentit l'air de la campagne; c'étoient des hennissements, des bonds, des écarts et des ruades continuelles : le prince, qui l'avoit mis tout en sang, étoit lui-même tout en eau à force de le vouloir dompter. Il croyoit en être venu à bout; car il revenoit assez tranquillement dans la ville, au milieu des ambassadeurs, lorsque l'écuyer de la reine le piqua d'un aiguillon par derrière, justement comme il étoit au milieu du pont. Le cheval se cabra d'abord, et sentant qu'on le retenoit, fit un écart; et, franchissant tout d'un coup le parapet, se précipita dans la rivière, où il se noya; mais le prince eut bientôt regagné le rivage, et, sans témoigner le moindre ressentiment, se retira dans son appartement pour y changer d'habit.

Le roi, la reine et toute la cour étoient dans une grande place sur des échafauds, où ils attendoient les ambassadeurs pour faire l'épreuve dont il étoit question. Le prince, qui s'étoit remis de son accident, y parut plus beau que le jour, et y fut reçu avec de grandes acclamations de tout le peuple.

Les ambassadeurs arrivèrent un moment après le prince; la reine, dès qu'ils approchèrent, au

lieu d'écouter leur compliment, dit au prince qu'il se moquoit de prendre si mal son temps pour se baigner, et lui demanda, d'un ton railleur, s'il avoit trouvé l'eau bonne. Toutes les guenons de sa cour, applaudissant à cette raillerie, ouvrirent de vilaines bouches, et firent de grands éclats de rire.

La mauvaise plaisanterie de la reine continuoit, lorsqu'on vit arriver la princesse. Dès qu'elle parut, tout le peuple se mit à murmurer et à verser des larmes : les courtisans frémirent d'indignation, sans oser le marquer; et les ambassadeurs étonnés ne savoient que penser en voyant cette princesse, qu'ils avoient entendu souvent comparer à l'admirable Férandine. Elle étoit mal vêtue, encore plus mal coiffée; car on lui avoit coupé tout un côté de cheveux, et, pour la rendre plus ridicule, on lui avoit barbouillé le visage de jaune. Dans cet état, elle s'arrêtoit à tout moment, et ne pouvoit s'empêcher de pleurer de honte; mais sa gouvernante, pour la faire avancer, la poussoit très rudement par derrière, et la força de se placer auprès de la reine, qui étoit dans le suprême éclat de sa beauté, et toute brillante de pierreries. On auroit cru que c'étoit assez du triomphe dont elle jouissoit; mais les dames du palais, pour le rendre plus complet, firent de grandes huées quand la triste princesse fut obligée de se placer auprès d'elle.

Le roi, qui tenoit ses yeux baissés, mouroit de

honte et de compassion; et, n'ayant ni la force de marquer à la reine son juste ressentiment, ni celle de rester, dit, en s'adressant aux ambassadeurs, qu'il n'y avoit pas d'apparence que lui, qui étoit le plus laid de tous les hommes, dût prétendre à la gloire d'une aventure qui étoit destinée au plus charmant; et, ayant ordonné au prince, son fils, de tenir sa place, il se retira.

Le prince, sans perdre de temps, fit commencer les épreuves. On présenta, par son ordre, le peigne à l'écuyer de la reine; et, ne l'ayant pu tirer de son étui, il lui fit donner la question, dans laquelle il avoua le dessein qu'il avoit eu de faire périr le prince. Le peuple, frappé d'horreur de ce crime, s'en rendit le maître, et le lapida, malgré le désir que le prince avoit de le sauver en faveur de son fils, et malgré la présence de la reine. Le carcan fut ensuite présenté à la gouvernante de la princesse, qui se mit en vain à genoux pour demander miséricorde; elle n'avoit garde de l'ouvrir, étant encore plus laide qu'elle n'étoit méchante. Le prince, sans écouter sa belle-mère, qui s'humilia devant lui pour obtenir sa grâce, ordonna qu'on la brûlât toute vive à l'autre bout de la ville, pour ne pas empuantir l'assemblée. Cette prompte justice fut suivie des acclamations de la ville et de toute la cour, excepté des dames de la reine, qui tenoient une misérable et chétive contenance.

Le prince, ayant imposé silence, dit qu'il fal-

loit continuer les épreuves. Il ajouta que personne ne devoit craindre aucun châtiment pour n'y pas réussir ; qu'il les avoit fait seulement commencer par ces deux misérables, pour avoir une occasion de leur faire avouer leur crime, et les en punir après.

Les ambassadeurs trouvèrent ce discours plein de sagesse et de prudence. La reine, qui n'avoit jamais entendu parler sur ce ton en sa présence, étoit tout éperdue. Le prince commanda aux dames d'atours d'aller parer et habiller sa sœur comme il convenoit à son âge et à son rang, et d'y employer tous leurs soins au péril de leur vie. On lui obéit ; la princesse revint si belle et si brillante, qu'il ne paroissoit plus qu'on lui eût coupé la moitié des cheveux. Tous les hommes essayèrent inutilement de tirer le peigne de son étui ; et c'étoit un plaisir de voir les huées continuelles du peuple quand on présentoit le carcan aux dames de la reine. Elle le prit enfin elle-même, et l'ouvrit après quelques efforts ; mais il se referma dans l'instant avec un bruit si épouvantable, qu'elle tomba à la renverse, et fut emportée comme morte.

Il ne restoit plus que le prince et sa charmante sœur ; et déjà les tristes ambassadeurs comptoient de remporter leur peigne et leur carcan, et craignoient d'être obligés de recommencer leur voyage ; mais le prince n'eut pas plus tôt touché l'étui, que le peigne en sortit de lui-même ; et le carcan s'ouvrit pour la princesse, sans se refermer. Mille cris de joie

s'élevèrent en même temps, qui auroient continué long-temps, sans un tremblement de terre qui ébranla toute la ville, auquel succéda un tourbillon mêlé de grêle et d'éclairs qui dispersa toute l'assemblée. Mais ce fut en vain qu'on chercha le prince et la princesse; ils avoient disparu au moment de cette aventure Ce fut une désolation universelle par tout le royaume quand cette nouvelle s'y répandit. Le roi ne pouvoit s'en consoler; et les courtisans, après s'être mis en grand deuil, se dispersèrent pour aller les chercher par toute la terre. Mais ce qui surprendra bien plus votre grandeur, c'est que le désespoir de la reine effaça toutes ces autres afflictions. La haine qu'elle avoit eue pour le prince et pour la princesse s'étoit changée en tendresse, et en tendresse si violente, qu'elle s'arrachoit les cheveux quand elle apprit qu'ils étoient perdus. Elle envoya prier le roi de la venir voir afin qu'elle lui demandât pardon; car, au lieu de mépris et de l'aversion qu'elle avoit toujours eus pour lui, son cœur l'adoroit, et son imagination le lui représentoit comme le plus aimable et le plus digne d'être aimé de tous les hommes. Mais le roi, qui ne doutoit point qu'elle n'eût fait périr ses enfants par quelque trahison, quoiqu'il eût la foiblesse de l'aimer toujours, bien loin de la punir, vouloit se punir lui-même de cette foiblesse, et fit vœu de ne la jamais voir.

Tandis que tout cela se passoit à la cour, voyons un peu ce qu'étoient devenus le prince et la prin-

cesse. C'est bien fait, dit le géant; car tu commençois à me lanterner l'esprit par toutes ces tracasseries et ces changements d'humeur; et puis, pourquoi faire tant de bruit pour la perte de ces deux marmousets ? car je m'imagine que ce prince étoit quelque petit impertinent comme ce freluquet de Noisy. Oh! que j'aurois de plaisir à lui fendre l'estomac et à lui arracher le cœur, si je le trouvois! Mais le crapaud, sans doute, est allé si loin depuis l'affront qu'il me fit, et sa trahison, qu'on ne sait ce qu'il est devenu. Ce qui me console, est que tu me promets de me le faire voir quelque jour. Oui, je vous le promets, dit le Belier, qui reprit ainsi son histoire :

Cet orage, qui avoit dispersé tout le monde le jour des épreuves, s'étant séparé en deux différents tourbillons, avoit enlevé le prince et sa sœur pour les aller mettre bien loin l'un de l'autre, et bien loin de chez eux; car ces sortes de voitures vont fort vite. La princesse se trouva donc au milieu d'une forêt fort sauvage. Dès qu'elle eut reprit ses esprits, elle s'aperçut du triste état où elle étoit; et tous les malheurs qui devoient lui arriver dans ce désert, s'offrirent à son imagination. Elle eut beau promener ses yeux de tous côtés, elle ne vit que des arbres et des rochers; et les seuls échos lui répondoient quand elle appeloit son frère à son secours. Elle alloit donc errant à l'aventure par des sentiers difficiles, quand deux gros loups, qui

cherchoient fortune, l'aperçurent et vinrent à elle la gueule ouverte. Elle se crut dévorée; et, après un grand cri, mettant la main devant ses yeux pour ne pas voir l'horreur d'une telle mort, elle y porta le carcan sans y songer; dès que les loups le virent, ils firent un saut en arrière, et se mirent à fuir comme s'ils avoient eu une meute de cent chiens à leurs trousses. Autant en firent certains ours qui la crurent tenir à quelques pas de là, et plus loin de nouveaux loups qui se sauvèrent encore plus promptement que les premiers à l'aspect du carcan. Cela l'avoit menée à une grande route qui traversoit la forêt. Au milieu de cette route étoit une douzaine de bergers qui gardoient leurs troupeaux de moutons. Ses allarmes commencèrent à se dissiper quand elle se vit dans des lieux moins affreux : elle doubla le pas pour joindre les bergers et pour implorer leur secours : mais comme elle ouvroit la bouche pour leur parler, les moutons, voyant le carcan, se mirent à fuir par la forêt, et les bergers à courir après. Ce fut seulement alors qu'elle s'aperçut de la vertu de son carcan. Elle fut fâchée de ne l'avoir pas connue avant la déroute des moutons; cependant elle se sentit extrêmement rassurée à cette connoissance. Elle se remit dans le plus épais du bois pour tâcher de rejoindre quelqu'un des bergers; mais elle avoit beau courir et les appeler, ils fuyoient toujours devant elle. Fatiguée de cette poursuite et de tout le chemin qu'elle avoit fait à travers les ronces et les

rochers, elle suivit doucement une route moins ouverte que la première, et qui lui laissa voir un vieux château; cette vue la soutint, et lui donna de nouvelles forces, dans le temps même qu'elle succomboit de lassitude. Elle étoit assez près de ce château, lorqu'un renard, plus blanc que la neige, traversa la route où elle étoit, et revint sur ses pas se mettre sur son passage. Il s'arrêta à sept ou huit pas d'elle, et se mit à la regarder avec une attention extrême; elle n'en eut pas moins à l'examiner; car il étoit impossible de le voir sans en être charmé.

Oh! s'écria le géant, le voilà donc arrivé ce renard blanc! j'en suis vraiment bien aise; car je le croyois perdu depuis le temps que tu m'embarrasses l'esprit de toute autre chose, peut-être assez inutile. Eh bien! que firent-ils après s'être bien regardés? La princesse, répondit le Belier, cacha vite son carcan, de peur d'effrayer le renard; elle n'auroit pas voulu pour toute chose le perdre de vue; car, avec cet air fin et spirituel que les renards ont dans la physionomie, il avoit une grâce singulière, et je ne sais quoi de noble dans les regards. Elle s'approcha de lui pour voir s'il se laisseroit prendre, ou du moins s'il voudroit la suivre à ce château; mais il ne voulut ni l'un ni l'autre, et se mit à courir tout d'un autre côté. Cependant il n'alloit pas assez vite pour qu'elle le perdît de vue; enfin, après avoir passé le reste du jour à le suivre d'une constance bien au-dessus

de ses forces, la pauvre princesse alloit tomber de lassitude, lorsqu'elle découvrit une espèce de petit palais situé sur le bord d'un ruisseau, dans le lieu du monde le plus agréable. Le renard y étoit entré; la crainte et l'incertitude retinrent un moment la princesse; mais l'envie de suivre son aimable renard l'emporta sur tous les autres égards. Elle entra donc; et le renard blanc, qui étoit la politesse même, l'ayant reçue à la porte, prit le bas de sa jupe entre ses dents, et, malgré tout ce qu'elle put faire pour s'en défendre, la porta pendant qu'elle traversoit la cour pour se rendre au premier appartement du palais. Elle se jeta d'abord sur un canapé; car rien n'y manquoit; et, voyant son cher renard à ses pieds qui la regardoit tendrement, elle oublia non-seulement ses dangers et ses fatigues, mais elle se seroit passée du reste de l'univers pour ne bouger de là. Nous l'y laisserons, s'il vous plaît, pour retourner au prince son frère. Si cela est, dit le seigneur Moulineau, je compte que je ne la reverrai plus, ni son renard blanc; car tu ne fais que tarabuster mon attention d'un endroit à un autre. N'y auroit-il pas moyen de finir ce qui les regarde, avant que d'aller courir après une autre aventure? Cela ne se peut, répondit le Belier; mais il n'y a rien de si aisé que de finir ici le conte, pour peu qu'il vous ennuie. Le géant, qui n'avoit pas encore envie de dormir, ne le voulut pas, et le Belier continua en ces termes:

Votre excellence aura la bonté de se souvenir que, tandis qu'un des tourbillons enlevoit la princesse de Lombardie pour la mettre au milieu d'un bois, l'autre avoit mis le prince son frère sur le bord de la mer. Il s'y promenoit à grands pas, l'esprit tout rempli de la nouveauté de son aventure et du souvenir de ce qui s'étoit passé le même jour à la cour du roi son père. Comme il n'y avoit vu que des objets dignes de sa haine et de son oubli, il ne se souvint que d'une sœur abandonnée, par la foiblesse d'un père, à toutes les cruautés d'une belle-mère plus animée que jamais contre elle par l'avantage qu'elle venoit de remporter. Ses tristes pensées menèrent son imagination assez loin, et conduisirent ses pas au pied d'un rocher qui, s'élevant insensiblement du rivage, s'avançoit jusque dans la mer. Il monta jusqu'au haut, sans savoir ce qu'il faisoit. Comme il étoit assez élevé, la vue s'étendoit fort loin de tous côtés : derrière lui s'offroit un paysage qui paroissoit inculte et désert; mais, du côté de la mer, il vit en éloignement une isle qui lui parut le plus délicieux séjour de l'univers. Il ne se lassoit point de la regarder. Il lui vint d'abord dans l'esprit que la princesse sa sœur pourroit bien y être. Un moment après il traita cette pensée de pure vision; cependant elle lui revenoit toujours. Le sommet du rocher étoit couvert de mousse et d'une herbe épaisse et touffue. Il se coucha sur l'herbe, appuya sa tête sur la mousse; et, la sou-

tenant d'une de ses mains, il tournoit ses regards languissants du côté de l'isle, et tomba dans une profonde rêverie. Enfin, excepté que son visage n'étoit pas baigné de larmes, il étoit à peu près dans la posture où l'amoureux prince de Noisy se mettoit tous les jours pour regarder le château du druide, depuis la première rencontre qu'il fit de sa fille. Le géant, qui commençoit à s'endormir, s'éveillant à cet endroit : Quoi! s'écria-t-il, cette maudite marionnette, après avoir eu l'insolence de m'offenser, aime encore Alie! Tiens, Belier, mon ami, si jamais il revient, je le veux écorcher tout vif, remplir sa peau de paille, et l'envoyer à sa maîtresse. Ce sera bien fait, repliqua le Belier; car je vous avertis qu'elle n'a point d'aversion pour lui. Mais laissons là ce sujet que nous reprendrons une autre fois, et retournons au prince de Lombardie.

Il regardoit donc attentivement cette isle, dont le terrain lui paroissoit tapissé d'une charmante verdure et enrichi de mille arbres fleuris. Il ne quitta cet objet que lorsque les ténèbres de la nuit commencèrent à lui en dérober la vue. Il quitta ce rivage, et s'avança le plus qu'il put dans les terres, sans y trouver d'habitations. Il s'arrêta dans un bois, où il fit mauvaise chère, et passa la nuit comme il put. Dès que le jour parut, son premier dessein fut de chercher quelque chemin qui le ramenât à la cour de son père, ne doutant point que la princesse sa sœur n'eût besoin de

sa présence; mais il ne put s'ôter de l'esprit qu'elle ne fût dans cette isle. Cette imagination lui parut aussi ridicule que la première fois qu'elle s'étoit présentée à lui; cependant il revint au bord de la mer, s'y promena quelque temps; et, comme il avoit remonté sur son rocher pour mieux voir cette isle agréable, il ne trouva plus le sentier qui l'y avoit conduit le jour précédent. Il tournoit au pied du rocher, pour en trouver quelque autre, quand il entendit de l'autre côté la plus belle voix du monde. Il jugea d'abord que c'étoit la voix d'une femme; il passa par mille endroits dangereux et difficiles, pour parvenir où il entendoit toujours chanter; car ce rocher s'avançoit dans la mer. Enfin, après en avoir fait presque le tour, il descendit dans un terrain plus uni, et jugea qu'il n'étoit qu'à huit ou dix pas de la personne qui chantoit; cependant il ne la voyoit point; il lui parut qu'elle étoit cachée derrière un autre recoin du rocher. Il s'y avançoit avec beaucoup d'empressement, et avec le moins de bruit qui lui étoit possible, lorsqu'il vit auprès de l'endroit où il vouloit aller la peau de quelque grand poisson fraîchement étendue sur le sable. Cet objet lui donna de l'horreur; il fit quelque bruit en se tournant pour éviter cette vue désagréable; et dans le moment il entendit sauter quelque chose dans la mer. Cela le fit retourner; mais il ne vit plus cette peau. Alors il s'avança vers le lieu où il avoit entendu chanter; il n'y trouva personne; et

sa surprise redoubla bien encore quand il vit les plus beaux bains du monde ; ils étoient pratiqués dans une grotte au pied du roc, que la nature seule n'avoit pas faite ; car elle étoit partout revêtue de marbre, et les cuves où l'on se baignoit étoient d'ébène, doublées d'or. Il ne savoit que penser de toutes ces choses, quoiqu'il y rêvât jusqu'à la nuit. Il la passa, comme la précédente, ainsi que deux ou trois encore, au milieu d'un bois, couchant à l'air, et se nourrissant de fruits sauvages. Ce n'étoit pas là une vie fort délicieuse pour un jeune prince ; mais c'étoit le moindre de ses chagrins. Il étoit revenu chaque jour au bord de la mer, sans y rien voir et sans y rien entendre. Le sentier qui l'avoit d'abord conduit au haut du rocher parut à la fin ; il y monta avec ardeur, et revit avec plaisir la belle isle. A peine y fut-il, qu'il entendit chanter cette même voix qui l'avoit charmé. Aussitôt il descendit ; et, comme il étoit à trois pas de la grotte, il vit encore cette peau sanglante ; il en eut encore plus de peur que la première fois ; il fit le même bruit ; mais, s'étant retourné plus promptement, il vit sauter un poisson monstrueux dans la mer, et ne revit plus la vilaine peau. Il trouva la grotte dans le même état que la première fois, hors que la cuve étoit pleine d'eau ; il y mit la main, et, l'ayant trouvée tiède, il ne douta point qu'on ne vînt de s'y baigner ; mais il ne pouvoit comprendre que ce fût ce poisson qui vînt se faire écorcher pour se mettre au bain, et qui chantoit

si mélodieusement. Il revint à l'endroit d'où ce poisson avoit sauté dans la mer, et remarqua que la surface de l'eau en étoit encore marquée d'un grand sillon qui s'étendoit devers l isle. Le lendemain il se mit en embuscade derrière quelques rochers qui formoient l'entrée de la grotte, pour tâcher de découvrir ce que c'étoit que ce poisson. Il avoit les yeux attachés sur l'isle, s'imaginant que c'étoit de cet endroit que cet animal devoit venir, lorsqu'il en vit sortir quelque chose de blanc, qu'il prit d'abord pour un petit bateau avec une voile. A mesure que cela s'avançoit vers le rivage, sa curiosité augmentoit, et l'objet sembloit diminuer : cela le fit sortir de son embuscade, pour ne pas le perdre de vue. Quand cet objet flottant fut assez près du rivage, au lieu de venir droit à l'entrée de la grotte, il se détourna pour aborder plus loin. Le prince se mit tout au bord de la mer, et vit qu'au lieu de prendre terre, cette merveille ne fit que ranger la côte en s'avançant vers lui.

Dès que cela fut assez près du prince pour qu'il demêlât ce que c'étoit, il vit la plus belle créature de l'univers dans une conque marine, qui, tenant d'une main le bout d'une grande voile blanche attachée, par l'autre bout, à ce merveilleux chariot, le faisoit aller à son gré par le secours des zéphyrs. Le prince se mit à genoux, ne doutant pas que ce ne fût la déesse Thétis qui se promenoit sur l'eau ; rien ne ressembloit tant à tous les por-

traits qu'on fait d'elle et de son équipage; excepté que cette Thétis qu'il voyoit n'étoit ni si blonde ni si nue qu'on représente d'ordinaire la déesse.

Le vent, tout à coup ralenti,
Lui fit voir, dans cette figure,
L'éclat dont brillera, dans la race future,
Une princesse de Conti.
De la princesse tout entière
Chaque attrait s'offrit à ses yeux;
Son air, sa grâce singulière,
La majesté de ses aïeux;
D'agréments immortels la foule vagabonde,
Qui se répand sur tous ses traits;
La plus belle taille du monde;
Et le reste fait à peu près
Comme on peint, au sortir de l'onde,
Vénus dans les plus beaux portraits.

Le prince de Lombardie, toujours à genoux devant cette divinité, l'auroit regardée de cent mille yeux, s'il les avoit eus; elle étoit arrêtée vis-à-vis de lui, on ne sait pas bien pourquoi, si ce n'est que l'attention du prince et sa figure ne lui déplaisoient pas. A son égard, il sentit bientôt que c'étoit fait de sa liberté; car l'admiration et l'amour l'avoient saisi en même-temps, et cela d'une si grande force, qu'il en étoit tout éperdu, et qu'il en suoit à grosses gouttes. Il tira son mouchoir pour s'essuyer le visage, et, en le tirant, il fit tomber le peigne et son étui. Cette beauté ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'elle fit un grand cri,

et s'approcha comme pour mettre pied à terre; mais le prince, tout confus qu'une chose si peu convenable aux héros fût sortie de sa poche, se jeta promptement dessus, et le serra, tout indigné de l'affront qu'il en recevoit. Elle en fit un cri plus aigu et plus sensible que le premier, et lui tourna brusquement le dos, vogua vers son isle, et disparut à ses yeux. Il en fut sensiblement touché; tous ses désirs se tournèrent vers cette isle; et, ne voyant aucun bateau pour l'y conduire, il résolut de tenter l'aventure de Léandre; trop heureux d'en éprouver la fin, pourvu que les commencements lui en pussent être aussi agréables. Il commençoit donc à se déshabiller pour cette épreuve, lorsqu'il entendit au haut du rocher des cris et des gémissements, tels que font les chiens quand ils sont en affliction : il leva les yeux, et vit le renard blanc, qui, s'étant dressé sur les pattes de derrière, continuoit ses cris, et faisoit de ses pattes de devant plusieurs gestes vers l'isle. Le prince le regardoit attentivement, pendant qu'un petit bateau, qui s'étoit détaché de l'isle, aux cris et aux signes du renard blanc, venoit à pleine voile vers le rivage; le renard descendit; et, dès qu'il vit le prince, il fit deux ou trois sauts de joie, et se mit en devoir de lui baiser les mains, et de lui lécher les pieds; mais le prince, qui, dès cette première vue, l'aimoit et l'estimoit comme s'il l'eût connu toute sa vie, ne le voulut jamais permettre.

Pendant ces honnêtetés de part et d'autre, le

bateau étoit abordé; le renard blanc fit signe au prince de remettre ce qu'il avoit ôté de ses habits, et d'entrer avec lui dans le bateau. C'est ce que le prince souhaitoit ardemment; mais, avant que de passer dans un lieu où il espéroit de revoir sa divinité, il se souvint de l'affront que son peigne lui avoit fait; il le tira de sa poche, et alloit le jeter dans la mer, quand le renard blanc fit un cri douloureux, et, sautant à sa manche, lui retint le bras de toute sa force, et ne voulut point lâcher prise que le prince n'eût remis le peigne et l'étui dans sa poche. Le bateau se mit à voguer dès qu'ils y furent, et il alloit de lui-même; mais il n'étoit encore qu'à vingt pas du rivage, quand on entendit un bruit de chevaux sur ce même rivage. Un homme à cheval, que plusieurs autres sembloient poursuivre, s'avança jusqu'au bord de la mer, banda son arc, et, d'une flèche qu'il y mit, perça le renard blanc de part en part. Il fit un grand soupir, et, tournant tristement les yeux sur le prince, il les ferma comme pour ne jamais plus les ouvrir. Le prince ne fut guère moins rempli d'affliction que si la flèche l'eût percé lui-même; et, sans rien consulter que sa douleur et son ressentiment, il se jeta à la mer pour aller venger la mort du pauvre renard. Il fut bientôt à terre; mais il ne trouva plus personne, et il perdit avec chagrin l'espoir de la vengeance en perdant les traces du meurtrier, que des rochers, dont toute cette côte étoit bordée, dérobèrent à sa poursuite.

Il revint au bord de la mer pour tâcher de regagner le bateau, et pour voir si le renard étoit encore en état d'être secouru; mais ce fut inutilement. Tout étoit disparu de dessus la mer comme de dessus la terre. Les espérances du prince, avec toutes les flatteuses idées qu'il s'étoit formées d'un bonheur prochain, s'évanouirent en même temps, et il se trouva sur le bord de la mer, sans autre compagnie que celle de la douleur et du désespoir.

A cet endroit du récit que faisoit le Belier, le géant Moulineau se mit à bâiller, et, se sentant plus d'envie de dormir que d'apprendre le reste de cette histoire, il se déshabilla, se fit donner ses bottes, et se mit au lit.

Le lendemain de grand matin, le Belier ne manqua pas de se trouver au lever de son maître; et, après lui avoir fait sa cour par quelques louanges sur sa bonne mine et ses agréments, il lui dit qu'il avoit fait le tour de la place ennemie pendant la nuit; que, l'ayant examinée de fort près à la faveur des ténèbres, elle lui paroissoit imprenable par la force, et qu'elle l'étoit encore plus par famine, parce que le druide, qui commandoit aux éléments, trouveroit bien le moyen de subsister malgré tous leurs efforts, et qu'il voyoit bien qu'il se moquoit de tout ce qu'ils avoient fait jusque-là; que son avis étoit donc de tâcher de le surprendre avec sa fille par quelque stratagème. Eh! par quel stratagème? dit le géant.

Le voici, répondit le Belier : que votre grandeur lui fasse savoir que vous êtes fâché de tout ce que le ressentiment vous a fait faire jusqu'à présent; que vous avez trop de tendresse pour sa fille, et trop de respect pour lui pour vous obstiner à les vouloir vaincre par la voie des armes; que, ne voulant plus devoir qu'à votre amour et à vos services une paix que vous désirez, vous allez retirer vos troupes et le laissez en pleine liberté, à condition toutefois que, pour les frais de la guerre et pour récompenser mes services, la belle Alie, de ses mains blanches, voudra bien me dorer les deux cornes et les quatre pieds du même or que le druide son père garde sous la statue de Cléopâtre. Eh! qu'est-ce que cela me fera, dit le géant, que tu sois doré? Votre grandeur, qui a tant d'esprit, reprit le Belier, ne voit-elle pas que, dès qu'on m'aura envoyé un passe-port, je me rendrai auprès du druide; et que, comme la force de ses enchantements dépend de sa vie, je prendrai mon temps pour lui donner de mes deux cornes dans le ventre; et que, l'ayant tué, rien ne me sera plus facile que de vous ouvrir une porte du château pour vous rendre maître de sa fille et de tous ses trésors.

Le généreux Moulineau n'eut garde de s'opposer à un projet si plein de noirceur et d'infamie; il y voulut seulement faire quelque petit changement pour que le Belier n'en eût pas seul tout l'honneur. Il imagina donc que, pour mieux tromper le druide, il falloit envoyer un hérault d'armes au

lieu d'un trompette. Le Belier parut en extase d'admiration à ce trait de prudence et de vivacité. La chose étant résolue suivant ce dernier avis, tandis que le héraut se préparoit, et qu'on lui faisoit ses dépêches, le géant pria son favori de reprendre l'histoire du renard blanc; ce qu'il fit de cette manière:

Le prince, resté seul au bord de la mer, comme je vous l'ai dit, n'avoit jamais eu la tête si remplie de différentes agitations, ni le cœur si pénétré de tendresse et d'affliction. Il ne pouvoit se résoudre à quitter un rivage sur lequel il avoit été témoin de tant d'événements extraordinaires. Le renard, la nymphe et le poisson occupoient ses pensées tour à tour, sans qu'il pût comprendre ce qu'ils étoient. Il savoit seulement qu'on n'avoit jamais senti tant d'amour qu'il en sentoit pour cette nymphe, tant d'horreur qu'il en avoit pour le poisson, ni tant d'amitié que celle qu'il portoit à la mémoire de l'infortuné renard. L'approche de la nuit, et quelques éclairs qui menaçoient d'un prochain orage, interrompirent ses rêveries, et l'obligèrent de chercher un endroit qui pût le mettre à couvert.

Il n'en connoissoit point de plus commode que la grotte des bains : elle lui parut éclairée d'un grand nombre de lumières; et, quand il en fut près, il entendit la même voix qu'il y avoit déjà entendue deux fois. Il se coula le plus doucement qu'il put jusqu'à l'entrée de la grotte; il s'y ar-

rêta tout court, tant il eût peur d'interrompre les accents de la plus belle voix qu'il eût jamais entendue. Il étoit si près de celle qui chantoit, et tellement attentif aux paroles de son chant, qu'il n'en perdit pas un mot. Les voici :

Prince, pour qui je sens les traits d'un feu nouveau,
Si vous ne voulez pas qu'un mauvais sort l'éteigne,
Donnez-moi quelques coups de peigne
Quand vous me trouverez dans l'eau;
Et, quoique rien ne soit plus beau
Que mon éclat, quand je me baigne,
Si vous m'aimez, brûlez ma peau.

Des paroles si flatteuses pour son espoir, et cependant si obscures et si mystérieuses, augmentèrent tellement sa curiosité, qu'il entra brusquement dans la grotte, bien résolu pourtant, s'il y trouvoit la chanteuse, de n'exécuter que la moitié de ses volontés, et de ne faire que la peigner bien délicatement, et non pas de lui brûler la peau, qui devoit être la plus belle du monde, puisqu'elle le disoit. De plus, il avoit un pressentiment que sa divinité de l'autre jour pourroit bien être cette même chanteuse.

On ne chanta plus d'abord qu'il fut dans la grotte; elle étoit éclairée d'une infinité de lumières placées dans des gaines d'ébène, garnies d'or, comme étoit la cuve; et toutes les bougies avoient chacune la forme d'un couteau sortant à moitié de sa gaine. Il fut surpris de cette sorte

d'illumination; mais il le fut bien plus quand il vit la cuve enveloppée d'un pavillon de satin blanc, tout chamarré de gaînes en broderie d'or. Il examinoit tout ce qu'il voyoit avec attention et étonnement, lorsqu'il entendit soupirer quelqu'un sous ce pavillon; et, un moment après, cette belle voix, sans chanter, lui dit ce peu de mots:

Prince, je suis celle que vous aimez et qui vous aime; faites tout ce que je vous dirai, quelque difficiles que les choses vous paroissent, et ne vous effrayez pas dans une aventure où vous me perdrez pour jamais, si, lorsque ce pavillon s'ouvrira, vous témoignez la moindre peur. Moi, peur! s'écria-t-il..... Dans le moment le pavillon s'ouvrit, et ce qui se présenta à ses regards pensa le faire évanouir : une tête de crocodile, la gueule ouverte, paroissoit hors du bain, et sembloit s'avancer vers lui. Il ne recula point; mais il suoit à grosses gouttes, et le cœur lui battoit. Cependant il regarda fixement cette affreuse hure, qui, s'étant fermée, se retroussa pour faire voir sous elle le plus beau visage qui fut jamais, et qu'il reconnut pour être celui de la nymphe qu'il adoroit. Cette tête pourtant, qui s'élevoit au-dessus de celle de la nymphe comme une espèce de rayon, composoit une assez vilaine coiffure, et lui serroit le front et les joues avec tant de justesse, qu'on ne voyoit pas un seul de ses cheveux. Il n'importe: toute l'horreur du prince se dissipa dès que ces beaux yeux se tournèrent vers lui; et, se mettant

à genoux pour l'adorer plus respectueusement, il alloit parler, lorsque la nymphe lui dit : Que faites-vous, prince? les moments sont précieux; que ne me peignez-vous? La peigner! disoit-il en lui-même; eh! comment? La nymphe lui parut irritée de ce retardement. Il prit donc son peigne; et, croyant le tirer tout d'un coup de son étui, il sentit avec surprise qu'il n'en sortoit que petit à petit, et non sans beaucoup d'effort. Mais, à mesure qu'il sortoit, la tête du crocodile se renversoit en arrière, et découvrit enfin les plus beaux cheveux de l'univers. Quand le peigne fut à moitié sorti, la tête disparut, et le prince vit alors la nymphe dans tous ses charmes. Les transports de joie qu'il sentoit lui donnèrent un nouvel empressement pour tirer son peigne, croyant bien qu'elle avoit besoin d'être peignée après avoir porté cette vilaine tête. Il vit qu'à mesure que le peigne sortoit de l'étui le reste de la nymphe sortoit de l'eau Les lis, la neige et l'albâtre auroient paru jaunes auprès de ce qui s'offroit à ses yeux : mais cette blancheur éblouissante n'étoit rien encore en comparaison des grâces qui accompagnoient toutes ces beautés. Elle avoit les épaules et la moitié des bras hors de l'eau; et c'étoit une chose à voir que les efforts que le prince faisoit contre son peigne en faveur du reste. Mais la nymphe, prenant la parole : C'est assez, dit-elle, laissez là votre peigne et son étui pour brûler vite ma peau. Moi! s'écria-t-il, moi, brûler votre peau! Que la

mienne, avec tout mon corps et avec tout l'univers, soit réduite en cendres plutôt que cette divine peau soit seulement égratignée par celui qui vous adore! Je ne doute point de votre amour, répondit la nymphe; mais ce n'est pas ici le temps d'en étaler la délicatesse : il n'est question que de m'obéir. Si on vous prévient, vous me perdrez pour jamais; car apprenez que je ne puis être qu'à celui qui aura brûlé ma peau. Le prince ne pouvoit se résoudre à cette exécution; et, tandis que la pitié, l'amour et l'obéissance se disputoient dans son cœur, la nymphe lui dit adieu, le pavillon se referma sur elle, et toutes les lumières s'éteignirent.

Ce fut alors que le prince se repentit de n'avoir pas brûlé quelque petit endroit de cette belle peau, à laquelle il auroit fait un peu de mal, il est vrai, mais dont il auroit retiré un si grand bien. Il étoit résolu de réparer sa faute à la première occasion; et, pour empêcher qu'on ne le prévînt, il fut se camper à l'entrée de la grotte pour y attendre le jour. Un moment après qu'il y fut, une nouvelle lumière le frappa : il crut que c'étoit la grotte qui s'éclairoit de nouveau; mais c'étoit un feu qu'on avoit allumé sous les derniers arbres de la forêt qui s'étendoit vers le rivage. Il couroit pour en prendre quelque tison, quand, au premier pas qu'il fit, il vit la peau du poisson. La même horreur le saisit à cette vue; et, indigné de rencontrer encore cet objet affreux, il le prit,

transporté de colère, en s'écriant : Pour toi, détestable peau, qui ressembles si peu à celle de la nymphe que j'adore, tu seras brûlée ; et, courant de toutes ses forces vers l'endroit où il voyoit le feu, il vit une femme assise, qui ne l'eut pas plus tôt aperçu chargé de cet objet effrayant, qu'elle fit un grand cri, et se sauva tout éperdue dans le plus épais de la forêt.

Le prince jeta cette peau dans le feu : dès qu'elle y fut, il crut avoir fait sauter une mine chargée de cent milliers de poudre, tant le fracas fut épouvantable. Après cet exploit, il se saisit d'un tison, et revint en toute diligence vers son premier poste. Son tison fut inutile ; il trouva toutes les bougies rallumées, vit la cuve encore pleine d'eau ; mais il ne vit plus ni le pavillon, ni la nymphe : il pensa s'en désespérer, ne doutant pas que quelque amant moins tendre et moins difficile, après l'avoir bien peignée et bien brûlée, ne l'eût emmenée pour sa récompense.

Il sortit comme un fou pour courir après, sans savoir de quel côté il alloit : il parcourut toute la forêt sans que nul objet s'offrît à sa vue. Le jour commençoit à paroître, lorsqu'il se trouva à l'endroit où le feu avoit été allumé. Il voulut voir s'il ne restoit rien de cette affreuse peau qui avoit fait tant de bruit : il n'en vit que la cendre. Mais quelle fut sa surprise, de retrouver le carcan à deux pas de là ! Cette vue lui donna de la joie, ne doutant point que la princesse sa sœur ne fût cette personne

qui s'étoit sauvée dans le bois. Il courut avec empressement du côté où il l'avoit vue fuir, sans se mettre en peine du carcan; et il la rencontra qui revenoit sur ses pas avec vivacité. Ce récit seroit trop long, si je vous disois la joie qu'ils eurent en se voyant, les caresses qu'ils se firent, et les tendres expressions qui marquoient leur amitié; ils ne se lassoient point de se raconter toutes les inquiétudes qu'ils avoient eues l'un pour l'autre. Ils s'assirent au pied d'un grand arbre pour se conter tout ce qui leur étoit arrivé. Le prince, ayant fait le récit de ses aventures au sujet de la nymphe et de la grotte au bain, oublia par bonheur ce qui lui étoit arrivé avec le renard blanc, et fit bien; car la princesse, ayant conté ses infortunes jusqu'à l'endroit où nous l'avons laissée, poursuivit ainsi:

O mon cher frère! si vous aviez connu les charmes de ce renard, il eût été impossible que vous ne l'eussiez aimé. Ses soins et ses assiduités auprès de moi avoient quelque chose de surnaturel : il sembloit deviner mes pensées, tant il alloit à propos au-devant de tous mes souhaits : je n'en faisois point, à la vérité, que celui de n'en être jamais séparée; j'en avois si peur, que mon premier soin avoit été de lui cacher mon carcan, qui faisoit fuir toutes les bêtes. Le petit palais où nous étions étoit embelli de jardins, de grottes et de fontaines. Le renard m'y conduisoit, quand il s'imaginoit que j'avois envie de me promener; et dans ces

promenades, quoiqu'il ne pût me parler, il entendoit tout ce que je lui disois, et trouvoit le moyen de me faire comprendre qu'il étoit transporté de la bonne volonté que j'avois pour lui. Cependant il sembloit me demander quelque chose par ses regards et par des gestes suppliants: j'étois au désespoir de ne pouvoir comprendre ce qu'il vouloit me dire : car je lui aurois donné ma vie. A la fin je fus éclaircie pour mon malheur. J'avois caché le carcan au milieu de quelque buisson à l'extrémité du jardin. Le renard blanc l'aperçut dans une de nos promenades; et, loin d'en avoir peur comme les autres bêtes, il me quitta pour sauter à corps perdu dessus : mais, dès qu'il l'eut touché, le carcan se referma avec le même bruit qu'il avoit fait entre les mains de la reine. A ce bruit, le pauvre renard fit un saut en arrière, et, d'un autre, franchit la muraille du jardin, sans que je l'aie jamais revu depuis. Je fus reprendre ce maudit carcan que je détestois, et que j'aurois abandonné, si je ne m'étois souvenue qu'il m'étoit nécessaire dans les bois pour me garantir des autres bêtes. Je ne l'eus pas plus tôt dans les mains, qu'il s'ouvrit; et, depuis ce jour fatal, quoique j'aie erré sans cesse par les bois, les rochers et les précipices avec des peines infinies, le plus grand de mes maux a toujours été de ne pouvoir retrouver mon fidèle et bien-aimé renard. La nuit me surprit hier à l'endroit où j'avois allumé ce feu auprès duquel vous me vîntes effrayer avec

cette horrible peau ; et, dès que j'ai été remise de l'étonnement que me causa le fracas que j'entendis en m'éloignant du feu, je suis revenue sur mes pas pour reprendre ce carcan que j'avois oublié dans ma frayeur.

En finissant ce récit, la princesse pria son frère de la ramener à cet endroit ; mais ils eurent beau l'y chercher, il ne se trouva plus : elle n'en fut pas si affligée qu'elle l'auroit été avant la rencontre de son frère ; sa présence la rassuroit contre les périls dont la vertu du carcan l'avoit garantie jusqu'alors ; et, comptant sur la complaisance et l'amitié du prince pour elle : Mon cher frère, lui dit-elle en lui serrant les mains et en pleurant, je vous avoue l'excès de ma folie ; je ne puis plus vivre sans le renard blanc ; et, si vous n'avez la bonté de m'accompagner pour le chercher par toute la terre, vous me verrez mourir de douleur.

Le prince de Lombardie avoit les larmes aux yeux en songeant au dé espoir où tomberoit sa sœur quand elle sauroit la triste destinée de ce pauvre renard ; et, ne voulant pas lui donner ce chagrin, il lui tut ce qu'il savoit, et lui promit tout, pourvu qu'elle voulût lui accorder le reste de ce jour pour parcourir le rivage de la mer. La princesse y consentit à peine, tant elle étoit pressée de courir après le renard blanc. La grotte des bains fut le lieu qu'ils se marquèrent pour se retrouver après qu'ils auroient visité tous les environs. En y entrant, la princesse fut étonnée des

merveilles qu'elle y vit, quoique son frère l'en eût prévenue : et, pendant qu'elle étoit occupée à les considérer, le prince grimpoit jusqu'au sommet du rocher, d'où portant, après y être arrivé, ses regards le plus loin que sa vue pût s'étendre sur la terre et sur la mer, la terre ni la mer ne lui offrirent rien de ce qu'il cherchoit. Cet endroit sembloit fait exprès pour la rêverie : ce fut donc là que, la tête du crocodile lui revenant dans l'esprit, et l'idée de la nymphe lui succédant, il ne put s'empêcher de parler seul, quoiqu'il n'eût jamais approuvé ceux qui le faisoient dans les livres.

Qu'est-elle devenue, disoit-il, cette adorable figu e que j'ai vue sous des formes si différentes ? et que sont devenus ces sentiments si favorables, qu'elle a bien voulu ne me pas cacher ? Quoi ! pour ne l'avoir pas voulu brûler, elle disparoît dès que j'ai le dos tourné ! Quelque téméraire l'aura fait, poursuivit-il, et tant de beautés seront la récompense de tant de barbarie. Quel tigre a pu brûler une peau que .... ? Mais, s'écria-t-il tout d'un coup, ne seroit-ce point cette horrible peau que j'ai brûlée qu'elle a voulu dire ? Cette pensée le fit revenir comme d'un songe ; et convaincu de sa première erreur : Oui, continua-t-il, c'est cette peau détestable dont elle vouloit se défaire. Il n'y a qu'un lourdaud comme moi qui ait pu s'y méprendre.

Ma foi, dit le géant, je m'y serois mépris tout comme lui : d'où vient aussi que cette sotte grenouille ne lui disoit pas que c'étoit son autre

peau? Mais achève ton conte; car, franchement, je commence à le trouver un peu long.

Le prince, dit le Belier, persuadé entièrement par de nouvelles réflexions qu'il avoit, sans y songer, fait une partie de ce que la nymphe lui avoit ordonné, ne pouvoit comprendre par quelle raison elle ne lui donnoit pas lieu de faire le reste. Par exemple, disoit-il, en prenant son peigne, et le tirant aussi facilement que le jour des épreuves, si cette reine de mon cœur étoit ici, je la peignerois mieux qu'elle ne l'a jamais été de ses jours. Il crut entendre quelques cris dans le bois comme il achevoit ces mots; et, s'étant retourné dans l'endroit d'où partoient ces cris, il vit une femme qui couroit de toute sa force à travers les arbres pour se sauver d'un homme à cheval qui la poursuivoit. Malgré la distance des lieux, il remarqua que cet homme avoit un arc à la main; et, ne doutant pas que ce ne fût le meurtrier du renard blanc, et que celle qu'il poursuivoit n'eût besoin d'un prompt secours, il courut dans le bois. Les cris de cette femme le guidoient, car il en avoit perdu la vue en descendant du rocher : le désir de la secourir et de venger le renard sembloit lui donner des ailes; mais, sans aller si vite, il les auroit bientôt joints. La difficulté des chemins avoit fait tomber la femme : cet homme avoit mis pied à terre et la tenoit entre ses bras; il alloit la mettre sur son cheval quand le prince arriva.

La beauté de cette personne l'éblouit d'abord;

mais sa surprise fut extrême lorsqu'il la reconnut pour être la reine sa belle-mère : il ne savoit pas son heureux changement; et le souvenir de ses cruautés et de sa haine pour sa sœur et pour lui pensa le faire repentir d'être sitôt arrivé. Cependant, comme il étoit généreux, il la dégagea de son ravisseur; et, mettant l'épée à la main, il alloit venger son injure et la mort de son ami le renard blanc, lorsque la reine le retint en lui disant que c'étoit l'archiduc de Plaisance. Il n'en douta pas après l'avoir examiné; car c'étoit l'archiduc le plus sauvage qui fût au monde. Il avoit la barbe épaisse, les cheveux hérissés, les regards farouches, et ses habits en lambeaux. La reine se mit à genoux, embrassa ceux du prince en lui demandant pardon de ses injustices passées, et le conjura de venir avec elle au secours du roi son père, que ce maudit archiduc venoit de blesser d'une flèche qu'il lui avoit tirée. Le prince, transporté de colère à cette fâcheuse nouvelle, se retourna pour le tuer malgré sa folie; mais il avoit repris son cheval pendant le discours de la reine, et vraisemblablement étoit allé chercher à faire quelque nouvel exploit.

Tandis que la reine et le prince alloient à grands pas vers l'endroit où elle avoit laissé le roi de Lombardie, elle contoit au prince comme son cœur avoit été soudainement changé pour toute la famille royale; que le roi son époux, ne la voulant plus voir, avoit quitté sa cour pour chercher

ses enfants; que, désespérée du départ de son mari, elle l'avoit suivi sans équipage et sans train; mais que, ne pouvant les trouver tous trois, elle avoit consulté la mère aux Gaines, qui l'avoit fait conduire à l'isle des Gaines, où elle avoit vu la plus belle princesse de l'univers, et la plus malheureuse, puisqu'elle étoit obligée, par enchantement, de prendre d'un jour à l'autre la figure d'un monstre marin; que, quand ce jour arrivoit, il se présentoit une grande peau devant elle, contre laquelle il lui étoit impossible de résister; que l'horreur qu'elle en avoit lui donnoit mille morts, et que cependant elle étoit forcée de s'en envelopper et de se jeter dans la mer.

Le prince, transporté d'admiration et de joie, ne put s'empêcher d'embrasser la reine à cet endroit de son récit, et de l'assurer que celle dont elle parloit ne seroit plus importunée de cette affreuse peau; et, se mettant à genoux à son tour, il conjura la reine de le conduire à l'isle où étoit cette adorable princesse. C'est pour vous y mener que je vous cherchois, répliqua-t-elle : mais, vous ayant si heureusement trouvé, nous n'avons pourtant encore rien fait, si nous ne trouvons la princesse votre sœur; car de sa présence, aussi-bien que de la vôtre, dépend le salut de la plus précieuse vie qui soit au monde. Et de quelle vie? dit le prince alarmé. De celle du renard blanc, reprit la reine, que nous ne trouverons peut-être plus en vie.

A cette idée de la mort du renard blanc, la belle reine ne put retenir ses larmes. Hélas! poursuivit-elle, ce pauvre renard nous venoit voir de temps en temps, et nous charmoit par ses manières. Pour moi, j'en étois folle. Hier il fit signe qu'on lui envoyât la chaloupe de l'isle; j'étois au rivage pour l'attendre; la belle enchantée s'y promenoit avec moi : mais elle ne put rester jusqu'à son arrivée; car, s'étant éloignée comme pour rêver, elle fit un grand cri, et sur-le-champ s'élança dans la mer, sous la figure la plus hideuse qu'on puisse voir. Je la plaignis; mais j'eus bientôt d'autres sujets de m'affliger quand la chaloupe aborda, et que je vis le pauvre renard blanc baigné dans son sang et aux derniers abois. A cette vue, je fis mille cris douloureux; et, l'ayant pris dans mes bras, je le portai doucement au palais des Gaînes, où il est servi comme dans celui du roi votre père. Les chirurgiens jugèrent sa blessure mortelle; mais la gouvernante de l'isle, qui s'intéresse pour lui, se mit à genoux devant la gaîne des oracles : j'y prêtai l'oreille, et j'entendis que, si je pouvois amener le prince et la princesse de Lombardie dans vingt-quatre heures dans l'isle, le renard blanc étoit sauvé; que je n'avois qu'à me mettre dans la chaloupe, qui me conduiroit à ce rivage, où j'aurois de leurs nouvelles. J'abordai hier à l'entrée de la nuit; je parcourus la forêt pour vous trouver : mais quelle fut ma surprise d'y trouver le roi! J'en fus transportée de

joie; il voulut d'abord me fuir. Voyant son dessein, je me jetai à ses pieds, et lui dis tant de choses pour l'assurer de mon repentir et de mon changement, qu'il céda à la tendresse qu'il a toujours eue pour moi : cependant il me dit qu'il ne pouvoit rester où j'étois qu'il n'eût trouvé ses enfants. Alors je lui dis que je vous cherchois tous deux, et qu'un oracle avoit dit que je vous trouverois : il me crut. Ensuite je lui appris ce que je viens de vous conter. Il m'apprit à son tour que l'archiduc, son parent, s'étant échappé depuis deux ou trois jours de ceux qui l'avoient en garde, couroit les champs, et tuoit à coups de flèches tout ce qu'il rencontroit. Ce matin, comme nous commençions à parcourir la forêt pour vous chercher, l'archiduc, qui par malheur nous suivoit, perça le roi d'un coup de flèche à l'épaule, et d'une autre, qu'il avoit mise à son arc, m'alloit donner la mort : mais il se retint, après m'avoir quelque temps considérée, et je jugeai qu'il vouloit me faire un tout autre traitement; car il vint droit à moi pour me saisir et me mettre sur son cheval. Cette frayeur me donna tant de force et de légèreté, qu'il me perdit bientôt de vue. Comme il avoit mis pied à terre, le temps qu'il perdoit à remonter à cheval m'avoit donné beaucoup d'avance sur lui : cependant, sans votre secours, j'étois en sa puissance.

Ce récit finit justement à l'endroit où le roi avoit été blessé; mais ils ne l'y trouvèrent plus:

ce furent de nouvelles alarmes. La pitié d'une part, et le devoir de l'autre, vouloient que, laissant là toute autre inquiétude, ils se remissent à le chercher; mais l'amour, beaucoup plus pressant que tous les autres égards, s'y opposa. Il souhaitèrent donc toutes sortes de prospérités au roi, en quelque endroit qu'il fût, et s'acheminèrent en toute diligence vers la grotte des bains, pour y prendre la princesse, et voguèrent ensuite vers l'isle des Gaînes. En entrant dans la grotte, ils trouvèrent la princesse assise qui se désespéroit; elle tenoit la tête du roi son père sur ses genoux, et l'arrosoit de ses larmes; elle le croyoit mort, mais il n'étoit qu'évanoui. L'ardeur de courir après celui qui venoit de le blesser, et qui vouloit encore lui ravir sa femme, et de plus la perte de son sang, l'avoient tellement affoibli, que tout ce qu'il avoit pu faire avoit été de se traîner jusqu'à cette grotte pour y chercher du secours; sa foiblesse et sa surprise lui firent perdre le sentiment.

Votre grandeur aura la bonté de s'imaginer les douleurs, les cris et les plaintes du fils et de la femme, quand ils virent le roi dans cet état, pour que je ne vous en importune point. Ils le firent revenir de la manière qu'on fait ordinairement revenir dans les romans les héros pâmés et les divinités interdites; c'est-à-dire, avec force eau fraîche. On arrêta son sang avec des compresses de gaze; et ensuite, le soulevant de tous côtés, on le mena jusqu'à la chaloupe de l'isle, qui eut la bonté de

se venir ranger à l'endroit du rivage le plus prochain de la grotte. Dès qu'ils y furent placés, la princesse apprit de la bouche de sa belle-mère la triste aventure de son cher renard. En apprenant ce malheur, son désespoir éclata de mille manières différentes; elle vouloit se jeter dans la mer, ou du moins s'évanouir d'affliction; mais on ne lui permit ni l'un ni l'autre, et l'on trouva moyen de tranquilliser un peu son esprit, en lui disant que, dès qu'elle arriveroit auprès du renard mourant, il se porteroit à merveille. Il n'y a rien de si doux pour un cœur amoureux que de pouvoir rendre la vie à l'objet de sa tendresse. Quoique le bateau allât comme un trait, il lui sembloit immobile; son impatience fut enfin satisfaite; ils abordèrent, mirent pied à terre, et bientôt se rendirent au palais. Nous les y laisserons, s'il vous plaît, pour nous transporter où l'archiduc...... Oh! va te promener avec ton archiduc, dit le géant; je te défends absolument de quitter ton isle que tout ceci ne soit fini. Comme il vous plaira, reprit le Belier; et il poursuivit ainsi:

Le renard blanc, couché sur un petit lit auprès d'un bon feu, tendoit à sa fin; ses yeux étoient fermés, et tout son corps sans mouvement; mais, au premier cri que fit la princesse, il ouvrit les yeux; et, rappelant, dès qu'il la vit, le peu qui lui restoit de force, il la regarda d'une manière assez tendre pour un renard à l'agonie, et remua foiblement la queue. Elle se jeta toute plate à terre

auprès de lui : mais la gouvernante de l'isle, qui ne l'avoit pas envoyé chercher pour se lamenter, la prit par les bras, et l'ayant relevée : Que faites-vous? lui dit-elle; il est question de guérir le renard, et non pas de le plaindre. Le roi de Lombardie, tout languissant qu'il étoit, avoit pris la même folie que tout le monde prenoit à la première vue de cette aimable bête; et, pendant le discours de la gouvernante, il ne cessoit de pleurer, et de tâter le pouls du malade. La gouvernante le fit emmener dans un appartement; et, tandis qu'il étoit entre les mains des chirurgiens, s'adressant encore à la princesse : Que tardez-vous, lui dit-elle, à secourir votre cher renard? Sa vie est entre vos mains; et, dès que vous lui aurez mis le carcan que vous avez, il se portera mieux que jamais; mais je vous avertis qu'il ne vous reste plus que quelques moments pour le sauver. Ce fut le comble du désespoir pour la princesse de savoir que le salut de son cher renard dépendoit d'un carcan qu'elle avoit perdu. Dès qu'on le sut, ce fut une lamentation universelle; tous les assistants se mirent à crier : Le carcan est perdu! et mille voix, sortant tout à la fois de mille gaînes, dont la chambre étoit ornée, se joiguirent à ce concert, et, sur des tons différents, crièrent : Le carcan est perdu!

Le roi de Lombardie, que les chirurgiens sondoient alors, leur demanda ce que c'étoit que cet horrible bruit qu'il entendoit. Celui qui avoit

pansé le renard de ses blessures en revenoit, et dit au roi ce que c'étoit. Voilà bien du bruit, dit le roi, pour un carcan. Tenez, ajouta-t-il brusquement, en voici un que j'ai trouvé ce matin dans la forêt, je souhaite qu'il soit celui qu'on regrette; car sans doute il fera cesser ce bruit insupportable que je ne puis souffrir. On peut juger du mal que la sonde faisoit au roi, par la manière chagrine dont il envoyoit le carcan au secours de ce même renard qu'il avoit trouvé si aimable. Quand le chirurgien parut avec le carcan, le pauvre malade avoit le hoquet de la mort, et la princesse, qui vouloit se tuer, enrageoit de voir tant de gaînes sans trouver un seul couteau. Elle prit le carcan avec une vivacité qui ressembloit assez à la folie, le mit promptement au cou de son cher renard. Aussitôt il s'étendit, et s'étendit tellement, que ce ne fut plus un renard, mais bien le plus charmant de tous les hommes. Ce changement ne diminua rien de la tendresse de la princesse; aussi n'y perdoit-elle pas : et, ravie de joie et d'admiration, elle étoit embarrassée de la contenance qu'elle devoit tenir devant celui qui, un moment avant, étoit ce cher renard qu'elle favorisoit de ses caresses innocentes, sans contrainte et sans scrupule. Confuse et les yeux baissés, elle sortit de la chambre dans le moment qu'on portoit les habits au beau Pertharite; car sans doute que votre grandeur sait depuis long-temps qu'il étoit ce renard blanc.

A peine le beau Pertharite fut-il habillé, qu'il courut chercher sa belle princesse. Quels furent leurs transports en se parlant, et surtout quels furent ceux de cette tendre princesse en apprenant qui il étoit et qu'elle en étoit adorée! Après avoir reçu les compliments de ceux qui s'étoient intéressés à son malheur, il fut rendre ses devoirs au roi de Lombardie.

Le prince, qui n'étoit pas resté au palais, n'y voyant point sa belle nymphe, en étoit sorti d'abord, et ignoroit ce qui venoit de s'y passer : il y rentroit triste et abattu d'avoir parcouru inutilement toute l'isle, lorsque le beau Pertharite en sortoit pour aller le chercher. Ils se virent, s'embrassèrent, et se dirent en peu de mots tout ce qui les regardoit l'un et l'autre. Pertharite, se tournant vers la gouvernante de l'isle, qui étoit présente au moment de sa rencontre avec le prince de Lombardie, la pria d'avoir pitié de l'inquiétude de ce prince et des souffrances de Férandine. Hélas! reprit le prince, suspendez pour un moment la pitié qui vous intéresse pour Férandine; c'est la belle nymphe enchantée qu'il faut chercher pour la délivrer des maux effroyables qu'elle souffre. Ils sont encore plus grands que vous ne pensez, répartit la gouvernante; cependant son soulagement dépend de vous, si vous êtes encore en possession de votre peigne. Sur-le-champ il le tira de sa poche; et la gouvernante, l'ayant reconnu, lui dit : Eh bien! il faut peigner la nymphe dont

vous désirez si ardemment le repos. Jurez-vous de le faire? Si je le jure! reprit-il; oui, je le jure. Qu'on me mène promptement à l'endroit où est cette malheureuse nymphe enchantée! Doucement, dit la gouvernante; et si, après l'avoir rétablie dans tout l'éclat de ses attraits et dans la douceur de son premier repos, elle veut vous contraindre elle-même à épouser la charmante Férandine, sœur de Pertharite, y consentirez-vous? Non, s'écria le passionné prince, et je mourrai plutôt. Mais, lui répliqua la gouvernante, si son repos est à ce prix, que ferez-vous? Courons, répondit-il, la délivrer de ses malheurs; qu'elle me doive sa tranquillité, je la paierai sans regret de ma vie. Venez donc, lui dit la gouvernante, venez la peigner, si vous osez! A ces mots, elle le mena, suivi de tout le monde, jusqu'à la porte d'un salon qui s'ouvrit au moment qu'il en approcha. Mais quelle fut sa surprise, quand il vit au milieu de ce salon cette malheureuse nymphe assise dans un fauteuil et paroissant tout embrasée! Sa gorge et ses bras étoient à demi découverts, et ce ne fut qu'à ces beautés qu'il la reconnut; car sa tête étoit enveloppée de flammes épaisses qui lui tenoient lieu de cheveux; son visage étoit tout enflé, et ses yeux étoient près de sortir de sa tête. Regardez, dit la gouvernante au prince, voilà l'état où vous avez mis cette nymphe que vous adorez, en la débarrassant de la tête du crocodile et de sa peau; allez la peigner. Il ne se le fit pas dire deux fois,

quoique l'aventure fût difficile à tenter. Il tira son peigne, et se jeta d'abord dans ce salon. A peine eut-il porté la main dont il tenoit son peigne au milieu des flammes, qu'elles s'éteignirent, et que la nymphe, plus fraiche que l'aurore et plus brillante que l'astre du jour, lui tendit la main : il se mit à genoux pour la baiser. Alors le beau Pertharite, entrant dans le salon qui avoit repris sa fraîcheur naturelle, se jeta au cou de la nymphe, qui, de son côté, l'embrassoit tendrement. Le prince fut arrêté, dans les mouvements de jalousie qui vouloient naître dans son cœur, par les doux noms de frère et de sœur qui frappèrent son oreille, et qui lui apprirent, avec des transports de joie inconcevables, que sa divine nymphe étoit la charmante Férandine, dont il venoit de refuser la main, et qu'il se flattoit dans ce moment de posséder bientôt. Il ne pouvoit se persuader que son bonheur fût réel : son étonnement aussi ne pouvoit cesser quand il pensoit que cette beauté céleste, qu'il avoit adorée sous tant de formes différentes, étoit la célèbre Férandine, et que le beau Pertharite, sous la figure d'un renard blanc, eût été si passionnement aimé de sa sœur.

Ces quatre amants, les plus parfaits et les plus heureux de l'univers, furent à l'appartement du roi de Lombardie. La reine étoit auprès de lui, qui, par ses empressements et par ses soins, lui donnoit tous les témoignages d'une véritable tendresse : comme sa blessure étoit peu de chose, il

fut bientôt guéri. Le beau Pertharite, pour le divertir, lui conta l'histoire de sa métamorphose et de celle de Férandine.

Le jour que nous entrâmes dans le château de la forêt, lui dit-il, pour y chercher l'esprit de l'archiduc mon père, nous fûmes éblouis d'un nombre infini de spectres et de fantômes effroyables. Après en avoir été tourmentés toute la nuit, au jour naissant, une femme d'une mine assez respectable, quoiqu'elle fût fort vieille et toute couverte de gaînes, parut à nos yeux, tenant un carcan d'une main et un peigne de l'autre : Tenez, Pertharite, me dit-elle, mettez ce carcan; et vous, Férandine, ajouta-t-elle en s'adressant à ma sœur, peignez-vous de ce peigne, si vous voulez que votre père rentre dans son bon sens : et, pour vous consoler des malheurs qui pourront vous arriver à l'un et à l'autre, sachez que, quand on vous mettra ce carcan, tous vos malheurs finiront, et que vous aurez ce que votre cœur souhaitera : et vous, belle Férandine, la même chose vous arrivera lorsqu'on aura brûlé votre peau et qu'on vous aura peignée avec ce même peigne que je vous donne. La mère aux Gaînes disparut à ces mots.

Cependant, pour sortir de ce château, et pour guérir l'archiduc mon père, je me pressai de mettre ce carcan fatal. Je ne l'eus pas mis, que je me sentis transformé comme vous m'avez vu. Ma sœur fit un grand cri dès qu'elle vit ce malheur.

Comme la raison ne m'avoit pas abandonné dans ce funeste changement, je le sentis dans toute son horreur. Malgré ma douleur, je songeai d'abord à garantir Férandine du piége que la mère aux Gaînes nous avoit tendu. L'usage de la voix m'étant interdit, je lui fis signe de ne se pas peigner, en portant mes pattes à ma tête. Ce geste la trompa : elle crut que je la priois de se peigner; et, espérant que le peigne seroit peut-être le contre-poison du carcan, elle s'en voulut peigner; mais il n'eut pas touché ses cheveux, que je les vis tout en feu, comme on vient de les voir. Elle courut aussitôt vers la porte du château, en jetant son peigne comme j'avois fait mon carcan, gagna ensuite la forêt, et ne cessa de courir qu'elle n'eût gagné le rivage opposé à cette isle. Je la suivis partout, et je vis que, s'étant arrêtée dans la grotte aux bains, près la cuve pleine d'eau, elle se déshabilloit pour s'y jeter : mais elle jeta, par malheur, sa vue sur cette vilaine peau ; et, quoiqu'elle fit mille cris pour s'en éloigner, elle se sentit forcée par une puissance invincible de s'en envelopper et de se précipiter dans la mer. Je revenois tous les jours au même endroit pour la pleurer et pour tâcher de la revoir. J'étois un jour grimpé sur le rocher, où je faisois des cris et des lamentations vers le château de cette isle, croyant bien que Férandine s'y étoit réfugiée, lorsque j'en vis venir une chaloupe; je me mis dedans, et elle me débarqua dans l'isle. Je vis ma sœur dans un de ses bons jours :

elle me conta comme la gouvernante l'avoit bien reçue, et la traitoit le plus humainement du monde; mais elle m'arracha des larmes quand elle me dit que, les jours où la peau se présentoit à ses yeux, elle étoit forcée de subir sa destinée, de sauter ensuite dans la mer, et de venir à la grotte des bains, où la peau la quittoit pendant qu'elle se rafraîchissoit dans cette magnifique cuve. La gouvernante, qui sembla s'intéresser à notre malheur, me permit de venir de temps en temps voir Férandine; nous convînmes des signes que je ferois au haut du rocher. Je revins dans la forêt pour y chercher le remède à nos maux, c'est-à-dire, le peigne et le carcan. La fortune, ou plutôt les enchantements de la mère aux Gaînes me conduisirent au petit palais, que j'ai toujours habité depuis.

La belle princesse de Lombardie vous a dit de quelle manière j'eus le bonheur de la rencontrer; comme je me sentis forcé de la quitter lorsque le carcan se referma: et elle vous a instruit de tout ce qui nous est arrivé depuis ce moment.

Ce récit jeta tout le monde dans un merveilleux étonnement. Dès qu'il fut achevé, la gouvernante de l'isle prenant la parole : C'est maintenant à moi, dit-elle, à vous dire ce que c'est que la mère aux Gaînes, par quelle raison elle a exercé cette cruelle vengeance sur l'archiduc et sur sa charmante famille, et ce que veulent dire enfin toutes ces gaînes, et... Non! non! s'écria le géant; je n'en

veux pas entendre parler; je suis si saoul de gaînes, que je n'en puis plus. Je n'ai donc plus rien à vous apprendre, lui dit le Belier; car vous savez comme tous les contes finissent. Eh! et que sais-je comme celui-ci finira? reprit le géant. Achève-le donc, et achève-le promptement.

Le roi de Lombardie, continua le Belier, guérit de son extrême laideur en guérissant de sa blessure. L'archiduc obtint la paix de la mère aux Gaînes avec le retour de sa raison. Elle donna l'isle enchantée, la grotte aux bains, et tout le pays à la ronde au beau Pertharite : il y établit sa résidence avec la princesse de Lombardie, qu'il épousa; et tous les charmes de l'incomparable Férandine furent le partage du prince de Lombardie.

Le Belier ayant, heureusement pour les lecteurs aussi-bien que pour le géant, mis fin à son récit, il fut question de dépêcher le héraut d'armes vers le druide et sa fille.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

PENDANT que le Belier amusoit le géant, son seigneur, le druide s'occupoit à remettre l'esprit de sa fille, en calmant les mouvements de son cœur. Il n'avoit qu'elle d'enfant; et, quand il en auroit eu cinquante, les cinquante ensemble n'auroient pas eu la moitié du mérite et des charmes d'Alie.

L'aveu sincère du petit Poinçon ne l'assuroit que trop que sa fille avoit quitté toutes ses rigueurs en faveur du prince de Noisy. Il aimoit donc Alie, comme un père opulent et spéculatif aime d'ordinaire une fille unique. Il y avoit bien une heure qu'il perdoit son temps à vouloir lui prouver, par les raisonnements les plus subtils et par les démonstrations les plus convaincantes, qu'elle devoit haïr le prince de Noisy au lieu de l'aimer. Tout cela ne la persuadoit point, et son cœur auroit combattu dix ans contre sa raison avant que de se rendre. Le druide, qui s'en aperçut, vit bien qu'il falloit s'y prendre d'une autre manière; et prenant un air plus sérieux : Alie, lui dit-il, je voulois vous aider à vous guérir doucement, pour épargner à votre cœur le coup sensible que je vais lui porter. Mais enfin vous me forcez à vous apprendre que celui que vous aimez n'est plus. Et moi, dit-elle, je vous assure que vous vous trompez; car il n'y a pas deux jours que le

prince de Noisy m'a parlé dans ce jardin même. Alie, reprit le druide, ne vous arrêtez pas aux visions qu'une douleur immodérée vous a fait croire réelles. Ecoutez ce que je vais vous dire, et vous verrez que mon dessein n'est pas de vous tromper.

Je vous ai déjà dit de quelle manière la race des Pepin est en possession d'un trône que mon grand-père, votre bisaïeul, croyoit lui appartenir; qu'après d'inutiles efforts pour rentrer dans ses droits, il trouva dans l'étude de la philosophie de quoi se consoler de l'injustice de la fortune; mais le progrès qu'il y fit ne fut rien auprès des connoissances que mon père acquit dans les secrets les plus impénétrables de la nature. Je n'ai point dégénéré; une application continuelle et des soins infatigables m'ont rendu maître des esprits dans les quatre élémens; et leurs intelligences, jointes à mes lumières, m'ont rendu savant dans l'avenir, et ne me laissent rien ignorer du passé. Cependant, comme il n'est point de puissance mortelle qui puisse être au-dessus de secours étrangers pour agir, je vois mon pouvoir tellement borné par la perte de ce livre que je vous avois défendu de lire, que je suis réduit au malheureux état de céder à mes ennemis, et d'être inutilement instruit de leurs desseins contre moi sans pouvoir prévenir leurs complots, ni le malheur qui nous menace. Le plus grand de mes ennemis est l'enchanteur Merlin, et la mortelle ennemie de l'enchanteur est une femme immortelle, qu'on appelle vulgaire-

ment la mère aux Gaînes. Elle habitoit autrefois les environs du mont Apennin ; je vous conterai dans quelque autre temps tout ce qu'elle fit en Italie pour y attirer son ennemi Merlin, moins savant qu'elle, à la vérité, mais beaucoup plus subtil et plus artificieux. Ce fut par ses artifices qu'il sut se rendre maître du plus précieux de ses trésors ; c'étoit un couteau dont les merveilleuses vertus faisoient le principal appui de tous ses enchantements : enfin, ce couteau étoit pour elle ce que mon livre étoit pour moi. Les regrets qu'elle en eut l'obligèrent, contre la douceur de son naturel, de faire beaucoup de mal à des innocents pour retrouver le coupable. Elle établissoit partout des espèces de bureaux tout farcis de gaînes ; elle exigeoit de tous ceux qui venoient implorer son secours une offrande de couteaux, dans l'espérance que celui qu'elle avoit perdu seroit à la fin remis dans quelqu'une de ces gaînes. La magicienne, depuis quelques années, quittant l'Italie, qu'elle avoit épuisée de couteaux, vint s'établir en France pour être plus près de Merlin, qu'elle soupçonnoit du vol, et qui triomphe depuis long-temps à la cour de Pepin. Elle a choisi Moulins pour sa résidence ; c'est là que les couteaux se rendent en foule de toutes parts ; et, si mon art ne me trompe, ce lieu, dans les siècles à venir, fournira des couteaux à toute l'Europe. Cependant le perfide Merlin ne jouit pas long-temps de sa proie ; le fameux Dagobert, mon père, trouva le moyen de s'en em-

parer, et cette merveille qu'il m'a laissée est encore en ma puissance. Merlin le sait; et, depuis qu'il en est certain, il n'y a sortes d'enchantements, de stratagèmes et d'artifices qu'il n'ait mis en usage pour m'arracher ce précieux couteau. Ma puissance, beaucoup plus grande que la sienne avant la perte de mon livre, m'a garanti jusqu'à présent de toutes ses entreprises, et ces lieux que nous habitons étoient inaccessibles à tous ses attentats: mais je tremble que mon livre ne soit entre ses mains et ne le rende maître de nos destinées.

Je commence à croire que ce Belier implacable, dont la haine se déclare si hautement contre nous, est l'enchanteur Merlin, qui cherche à s'introduire dans cette demeure par toutes sortes de voies. Le grand Dagobert, mon père, qui prévit votre naissance et les dangers qui vous menaçoient, fit préparer un berceau vert pour vous y mettre dès que vous seriez au monde: c'est ce berceau qui vous a garantie de mille malheurs, et qui doit vous en garantir tant qu'il ne tombera point en la puissance d'aucun homme: c'est pour cette raison qu'il est au fond de la fontaine, appelée la fontaine du berceau, et dont on n'approche pas impunément; car, si celui qui l'aura conquis vous doit posséder, celui qui osera l'entreprendre sans y réussir en fera son tombeau. Le téméraire prince de Noisy, dont la destinée étoit de rendre la vôtre malheureuse, étoit bien capable de tenter une pareille aventure, au risque d'y succomber; mais il a péri

d'une autre manière. Oui, ma fille, poursuivit le druide, ce fantôme qui vous avoit troublé la raison doit s'effacer de votre cœur; et, s'il est vrai que vous ayez entendu sa voix depuis peu, soyez sûre que ce n'est qu'une illusion produite par l'enchanteur Merlin pour vous tendre quelque piége.

Il n'en fallut pas davantage pour interrompre l'attention que la belle Alie prêtoit au discours de son père : elle pâlit, pleura, s'arracha les cheveux, et, après tout ce qui accompagne un vrai désespoir, elle s'évanouit entre les bras de son père. Revenue de cet évanouissement, elle voulut savoir de quelle mort son cher amant avoit fini ses jours, pour mourir de la même manière. Le druide eut beau lui dire qu'il n'étoit pas question de mourir pour un homme dont la vie avoit été le seul obstacle à son bonheur; que son projet étoit de restituer à la mère aux Gaînes le larcin de leur ennemi, pour joindre ensuite toutes leurs forces contre lui; qu'après cette union le sort lui préparoit un établissement plein de gloire et de félicité : tout cela ne servit de rien, et le druide fut contraint de céder aux empressements d'une curiosité si bizarre. Il conduisit sa fille aux pieds de la statue de Cléopâtre, fit ouvrir la statue, et permit à l'aimable Poinçon d'en sortir et de se rendre visible. Mais, quoiqu'il n'y eût rien qui méritât plus l'attention d'Alie que cette charmante petite figure, elle ne le regarda seulement pas. Il fut au désespoir de ce mépris; car il aimoit

la nymphe de tout son cœur, et ne cherchoit qu'à lui rendre quelque service.

Le druide confia à Poinçon le talisman qu'il portoit au doigt, et le chargea de rapporter en toute diligence ce qu'il trouveroit au milieu de l'or liquide, et des pierreries qu'il avoit si long-temps gardées sans les voir : Poinçon ne fut qu'un moment à revenir, et rapporta un couteau d'une médiocre grandeur. Il étoit éblouissant par l'éclat dont sa lame brilloit; il étoit à deux tranchants, et la pointe en paroissoit fort aiguisée. Le druide le prit des mains du petit Poinçon avec quelque sorte de respect; et le mettant entre celles de sa fille : Voilà, lui dit-il, l'oracle qui vous instruira de la destinée de celui que vous regrettez; je veux que vous soyez convaincue par vous-même qu'il n'y a point de supercherie dans cette épreuve. Appuyez doucement la pointe de ce couteau sur l'endroit le plus uni du piédestal de la statue; les caractères qu'il y tracera conduiront votre main et satisferont votre curiosité.

Dès que la pointe du couteau toucha à la pierre, elle se mit à écrire avec rapidité, et puis tout à coup s'arrêta. Alors Alie lut ce qui étoit écrit; elle le relut trois ou quatre fois, pour être plus certaine de son malheur, et pour s'affermir dans la résolution de n'y pas survivre. Les oracles parlent d'ordinaire en vers. Voici ceux du couteau :

La Seine vit près de Poissy,
Par une funeste aventure,

La fin, sans voir la sépulture,
Du pauvre prince de Noisy.
Vous, qui déplorez une perte
Que vous feriez bien d'oublier,
Puisqu'elle est enfin découverte,
Ne vous en prenez qu'au Belier.

Le premier mouvement de la belle Alie fut de se percer de ce même couteau qui venoit de lui apprendre la perte de ce qu'elle adoroit; mais son père la retint, et lui arracha le couteau. Après de vains efforts pour calmer son désespoir, il obtint enfin qu'elle traineroit sa misérable vie jusqu'à ce qu'elle pût attraper le maudit Belier Merlin pour le faire périr dans des tourments aussi longs que violents. Car je vous laisse à penser combien on trouve horrible et détestable le meurtrier de ce qu'on aime, et si la grandeur des supplices ne fait pas toute la douceur qu'on goûte dans une juste vengeance. Mais l'affaire étoit de se saisir du coupable. Le druide dit à sa fille qu'il falloit des artifices bien imperceptibles pour le pouvoir séduire. Les difficultés qu'Alie voyoit à exécuter son dessein redoubloient son impatience et son désespoir. Elle embrassoit les genoux de son père, et le conjuroit, par toute sa tendresse, de mettre tous ses secrets en usage pour hâter l'heureux moment de sa vengeance, lorsqu'ils entendirent des fanfares et des trompettes vers la porte du château. Le petit Poinçon fut détaché pour aller reconnoître ce que c'étoit. Un moment après, il

vint annoncer au druide le héraut d'armes du géant. Il fut résolu qu'on lui donneroit audience. On l'introduisit dans le salon du palais, où le druide le reçut; tandis que sa fille, suivie du petit Poinçon, se mit en devoir d'attendrir les bosquets, les fontaines, et tout le marbre du jardin par ses plaintes douloureuses. Mais tout fut insensible à sa douleur; il n'y eut que le tendre petit Poinçon qui lui tint compagnie, et qui mêla ses larmes à celles qu'elle donnoit au souvenir du prince de Noisy. Cette triste occupation fut enfin interrompue par le retour du druide.

La joie, l'étonnement et l'inquiétude étoient peintes à la fois sur le visage du druide, quoiqu'il soit assez difficile de les peindre tous ensemble sur un même visage. Ma fille, s'écria-t-il, la fortune fait plus pour vous que je n'aurois espéré de mon art : l'ennemi prévient tous les piéges que j'aurois pu lui préparer; il vient enfin se livrer entre mes mains. Mais je ne reconnois que trop l'enchanteur Merlin dans les propositions du géant; il n'y a que lui seul qui puisse avoir la connoissance du trésor que nous gardons : il ne faut plus douter qu'il n'ait fait périr le prince de Noisy pour s'emparer du livre dont cet infortuné n'a pu se prévaloir contre lui. Cet avantage suffiroit non-seulement pour le mettre à couvert de la vengeance que nous méditons, mais le mettroit en état de nous accabler, s'il n'étoit aveuglé par la grandeur de ses projets. Il ne vient ici, sous pré-

texte de se faire dorer les cornes et les pieds, que pour se rendre maître d'un trésor dont dépendent nos destinées, et qui, depuis la perte du livre qu'il possède, est mon unique ressource : il se croit si bien caché sous cette figure de Belier, qu'il s'imagine nous surprendre dans une vaine confiance. Il doit se rendre ici demain pour la cérémonie dont vous le devez honorer; car j'ai consenti sur-le-champ à toutes ses propositions; et demain vous serez instruite de la manière dont je prétends qu'il soit reçu.

Cette nouvelle suspendit la douleur d'Alie pour faire place au flatteur espoir d'une vengeance prochaine; et, quoique le nom seul du Belier la fit frémir d'horreur, elle ne souhaitoit rien tant que de le voir. Dès que le jour parut, elle fut trouver son père, qui, après avoir pris toutes les précautions qu'il crut nécessaires contre les desseins de l'enchanteur, mena sa fille à la statue de Cléopâtre. Le désespoir et la douleur l'avoient extrêmement abattue; pas un seul ornement ne soutenoit ses attraits; et cependant, pour vous montrer ce que c'étoit que sa beauté,

Ni la reine de Lombardie,
Ni l'amante du Renard blanc,
Qui toutes deux de l'Italie
Furent autrefois l'ornement,
N'eurent jamais rien d'approchant
Ni d'égal aux charmes d'Alie.
Malgré tout son abattement,

Elle eût même de Férandine
Effacé la beauté divine;
Non quand, soumise à tant de maux,
Elle habitoit sa peau marine;
Mais quand, brillante sur les eaux,
Dans cette superbe machine,
On la prit pour Vénus sortant du sein des flots:
Tout cela n'est que bagatelle.
Mais, pour moi, qui de tous les goûts
Ai, comme vous savez, le goût le plus fidèle,
Je me serois mis à genoux
Pour rendre hommage à cette belle;
Car je l'aurois prise pour vous.

Cette belle donc se rendit avec son père au pied de la statue; tout y étoit préparé pour la scène qu'on avoit méditée. Un vase enrichi de gros diamants contenoit une liqueur encore plus précieuse, puisque c'étoit cet or liquide dont on avoit promis au Belier de lui dorer les cornes et les pieds. Ce fut alors que le druide donna les dernières instructions à sa fille: mais ce ne fut qu'après lui avoir mis sa bague à la main gauche, et dans la droite ce couteau redoutable de la magicienne. Alie, lui dit-il, après l'avoir armée, je vous quitte; car je ne suis plus à l'épreuve des enchantements depuis que je n'ai plus le talisman que je vous laisse. Vous n'avez rien à craindre de Merlin, quelques efforts qu'il fasse pour vous nuire; souvenez-vous seulement de ce que je vais vous dire. Dès que le Belier paroîtra, cachez le

couteau, et ne lui montrez que le vase que vous tiendrez : il ne l'aura pas plus tôt vu, qu'il s'en approchera sans aucune défiance ; mais, comme il sait qu'il n'en peut être possesseur avant que d'en être touché, faites semblant de vouloir commencer par lui dorer les pieds avant que d'en venir aux cornes : faites-le coucher à vos pieds comme pour y travailler ; et quand vous le verrez à terre, de votre couteau coupez-lui vite ce que vous pourrez de la laine qu'il a sur la tête. S'il quitte alors sa forme de Belier pour paroître sous celle de Merlin, comme il ne manquera pas de faire, si c'est lui, tuez l'enchanteur avant qu'il puisse vous échapper : et, s'il ne quitte point sa forme de Belier, tuez-le de même, et vengez les maux qu'il vous a faits. Cette exécution faite, venez me trouver dans le palais le plus diligemment qu'il vous sera possible. Poinçon, que je rends invisible, restera auprès de vous.

Le druide embrassa sa fille, et se retira dans le salon après ces instructions. A peine y étoit-il, qu'on entendit les fanfares des trompettes ; et, quelques moments après, le Belier, ayant montré son passeport, parut au milieu du jardin. Tout le sang d'Alie s'émut dans ses veines à l'aspect du meurtrier de son amant : l'impatience qu'elle sentoit de l'avoir à sa discrétion étoit si violente, qu'il falloit toute la confiance que le Belier avoit pour ne pas découvrir ses intentions.

Dès qu'il fut auprès d'Alie, il baissa la tête pour

la saluer. Elle crut qu'il lui présentoit les cornes pour être dorées de ses belles mains : cela la mit tout-à-fait hors d'elle-même; et, lui donnant un coup de pied au milieu du front, elle lui dit: Couche-toi là, scélérat, si tu veux que je te touche. Le Belier, qui ne s'attendoit peut-être pas à cette réception, ne laissa pas d'obéir, et se mit tout de son long à ses pieds. Ce fut alors qu'oubliant l'ordre que le druide avoit mis dans ses instructions, elle voulut commencer par le plus sûr; et, lui ayant enfoncé le couteau justement à l'endroit du cœur, elle coupa ensuite le toupet de laine qu'elle devoit couper d'abord. Cette expédition faite, elle courut au palais pour apprendre à son père la mort du Belier, et lui porter sa glorieuse dépouille. Mais quelles furent ses alarmes quand elle vit la surprise et l'horreur du druide! Malheureuse! s'écria-t-il en reculant, quel sang viens-tu de répandre, puisque ce n'est ni celui du Belier, ni celui de l'enchanteur! Regarde les dépouilles que tu m'apportes. Alors elle jeta les yeux sur la main dont elle croyoit tenir la laine du Belier Merlin, et la trouva pleine de cheveux les plus beaux et les plus blonds qu'on eût jamais vus. En les regardant, une horreur secrète s'empara de son âme; et, laissant tomber les cheveux et le couteau, elle courut tout éperdue pour s'éclaircir de ce que cette aventure avoit de funeste. Son père eut beau l'appeler et courir après elle, jamais elle ne se fût arrêtée, sans le concert nouveau qui frappa

tout à coup ses oreilles. Les statues du jardin, animées par quelque enchantement, sembloient unir leurs voix lugubres pour chanter :

> Ah ! c'est Alie elle-même
> Qui fait périr ce qu'elle aime !

Tous les oiseaux des bosquets les plus éloignés se rassemblèrent autour des statues pour leur répondre, et les échos des environs répétoient l'un après l'autre :

> Ah ! c'est Alie elle-même
> Qui fait périr ce qu'elle aime !

Et, par malheur, les statues, les oiseaux et les échos, qui disoient tous la même chose, ne disoient rien qui ne fût vrai.

La misérable Alie, se débarrassant des bras de son père qui l'avoit jointe, tandis qu'elle donnoit toute son attention à ce qu'elle entendoit, courut tout éperdue à la statue de Cléopâtre. Quel spectacle pour un cœur rempli de la tendresse la plus vive et la plus sincère qui fut jamais ! Il n'étoit plus question de ce Belier, objet de sa vengeance et de toute son horreur. Le beau prince de Noisy, tel et plus charmant encore que lorsqu'elle le vit à la fontaine du berceau, versoit son sang à gros bouillons par l'affreuse plaie qu'elle venoit de lui faire : elle se précipita sur lui, et l'embrassa pour la première et dernière fois de sa vie. Son amant ouvrit foiblement les yeux, les tourna languissamment vers elle, et les referma pour jamais.

Je ne sais, mademoiselle, comment vous vous sentirez en lisant cet endroit : mais je sais bien que le savant Mabillon n'a jamais pu s'empêcher de pleurer en traduisant ces mémoires. La scène étoit attendrissante : car la belle Alie, appuyée contre le piédestal de la statue, tenoit entre ses bras le corps sanglant du plus charmant de tous les hommes et du plus fidèle de tous les amants, et versoit un torrent de larmes sur son visage et sur la blessure qu'il venoit de lui faire. Le druide, le petit Poinçon, les sylphides et tous les oiseaux des environs assistoient en pleurant à ce triste et funeste spectacle.

C'est ainsi que l'on peint la reine de Cythère
Arrosant de ses pleurs le mourant Adonis,
Lorsqu'une chasse téméraire
Les eut pour jamais désunis.
C'est ainsi que l'on peint une troupe légère
D'Amours autour d'eux réunis,
Brisant leurs armes de colère,
Poussant des regrets infinis,
Et pleurant autour de leur mère.

Si l'illustre et savant traducteur de ces antiquités avoit bien fait, il en seroit demeuré là ; car le héros de la pièce égorgé sous la figure du Belier, et reconnu sous la sienne, le reste ne doit pas mériter une grande attention. Cependant, pour satisfaire votre curiosité sur l'établissement du nom de Pontalie, il faut aller jusqu'à la fin de l'histoire.

Quoique le druide fût pénétré de douleur et confondu par l'étonnement que lui causoient tant d'événements imprévus, il n'étoit pas homme à rester dans l'état où nous l'avons laissé. Son premier soin fut de retourner au palais : il y avoit laissé, pour courir après sa fille, l'unique ressource qui lui restoit. Il ordonna aux sylphides d'enlever le corps du prince de Noisy, et de le porter auprès de la fontaine du berceau, où il viendroit les retrouver : ensuite il emmena Alie dans le cabinet des vestales, et ordonna au petit Poinçon de ne pas la quitter, de crainte que le désespoir ne la portât à quelque violence.

Les ordres du druide furent mal exécutés ; car les sylphides, timides et effrayées de se trouver seules avec ce corps pâle et défiguré, furent trouver le petit Poinçon aupres d'Alie, et le prierent, tandis qu'elles resteroient avec elle, de porter le prince de Noisy à la fontaine du berceau. Il sembloit que le changement dans l'exécution des ordres du druide ne dût être d'aucune conséquence : cependant il pensa tout gâter, comme on verra dans la suite.

L'empressement du druide n'étoit pas frivole : il avoit pour objet le couteau enchanté que sa fille avoit laissé tomber dans le salon du palais ; il n'avoit plus rien à craindre que la perte de ce trésor, et plus rien à espérer sans le secours qu'il en attendoit. Alie l'avoit par hasard laissé tomber sur la pointe ; et, dès que cette pointe étoit appuyée

sur quelque chose de solide, elle écrivoit. Il trouva donc une infinité de caractères tracés sur les carreaux du salon. Le couteau, teint du sang de l'infortuné prince de Noisy, marquoit distinctement tous les traits de l'écriture sur le marbre, et continuoit toujours à les marquer. Le druide le saisit et l'arrêta : mais, quoique toutes les langues de l'univers lui fussent connues, jamais il ne put rien comprendre à ce que le couteau venoit d'écrire. Il n'y avoit que ces mots toujours répétés : CASIA, TUXIL, GRIMORION, GRINA, NAXUM, CRADEL.

Il les relut mille fois, les retourna de toutes les façons, remit vingt fois la pointe du couteau sur les carreaux du marbre, sans en pouvoir tirer autre chose que ce maudit CASIA, TUXIL, etc., qu'il recommençoit toujours. Il crut que le sang dont il étoit souillé pouvoit bien être cause de cette langue diabolique contre laquelle toute sa science venoit d'échouer. Pour s'en éclaircir, il fut le laver dans la fontaine la plus prochaine ; mais l'eau ne faisoit que rendre ce sang plus vif, et sembloit l'incorporer à cette lame brillante. Il se rendit à la statue de Cléopâtre pour le remettre à sa place ordinaire : mais, dès qu'il fut au milieu de cet or liquide, il reprit son éclat, et tout le sang disparut. Ce fut alors que le druide crut qu'il s'expliqueroit plus clairement : mais, l'ayant appuyé près du même endroit de la statue où il avoit écrit la première fois, il y répéta encore les mêmes caractères que dans le salon. Le druide en eut tant de

dépit, qu'il fut tenté de le briser contre la statue, ou de s'en frapper pour se punir de son ignorance. Cependant, comme il étoit vraiment philosophe, il prit un parti plus raisonnable. Après l'avoir enfermé dans la statue, il fut confronter du grec, de l'hébreu, du syriaque, du chaldéen et du chinois, avec les mots inconcevables qui lui donnoient tant d'inquiétude. Cette occupation dura jusque bien avant dans la nuit, et lui fit entièrement oublier nos amants infortunés. Nous ne ferions pas mal de le laisser où il est pour nous rendre auprès de sa malheureuse fille.

Le cabinet des vestales, où les sylphides la gardoient, représentoit partout ce qui pouvoit avoir du rapport aux vierges de l'antiquité. On voyoit de leurs statues qui révéroient le feu sacré dont elles étoient dépositaires; d'autres qui, par une mort glorieuse, se délivroient des poursuites et de la violence des mauvais empereurs; et d'autres enfin qui, ayant succombé à des tentations de moindre éclat, étoient sur le point d'en subir le châtiment rigoureux.

A peine le druide avoit-il quitté sa fille dans le cabinet des vestales, que cette tendre et désespérée amante s'étoit évanouie. En reprenant ses esprits, elle reprit aussi toute sa douleur : ce furent des cris et un redoublement de désespoir qu'il n'est pas possible d'exprimer; elle demandoit au ciel, à la terre et aux sylphides, cet objet adoré dont elle avoit tranché les jours elle-même.

Mais que devint-elle, lorsqu'en jetant les yeux sur ses mains et sur ses habits, elle les vit ensanglantés du meurtre de l'infortuné Belier! A cette vue, son désespoir étant parvenu au dernier excès, l'égarement vint à son secours, comme il avoit fait quelques jours auparavant. Elle se mit tout d'un coup à ouvrir de grands yeux; et, se mettant dans l'esprit qu'elle étoit une vestale faussement accusée, qu'on alloit brûler toute vive, elle demanda des tablettes pour y faire le testament de son cœur, dont elle vouloit charger les sylphides pour le rendre à son cher amant.

Les sylphides furent effrayées de son égarement; elles reculèrent quelques pas. Alors Alie s'écria: Non, vierges dénaturées, vous n'êtes pas dignes du précieux dépôt que vous refusez. Mais je le vois lui-même, ajouta-t-elle, en se levant avec précipitation; je vois cette ombre bien-aimée qui vient recevoir mes derniers adieux. Il n'en fallut pas davantage pour se trouver en pleine liberté; ce qui me feroit croire que c'étoient plutôt des villageoises travesties en nymphes qui gardoient Alie que de vraies sylphides; car elles se sauvèrent dès que leur maitresse eut dit qu'elle voyoit l'ombre de son amant: et la belle Alie, toujours remplie de cette idée, couroit comme une insensée, croyant poursuivre le prince de Noisy, qu'elle appeloit à haute voix.

Elle étoit parvenue jusqu'à la porte du jardin; et, quoique cette porte fût fermée, elle crut que

son amant lui venoit d'échapper par là. Cet obstacle auroit terminé sa course, puisque tout l'art et toutes les forces du monde ne pouvoient faire ouvrir une porte que l'enchantement tenoit fermée, sans la bague qu'Alie avoit au doigt, et que son père lui avoit mise pour la garantir des supercheries de l'enchanteur Merlin. Elle porta par hasard la main sur la porte du jardin : dès que le talisman l'eut touchée elle s'ouvrit; et la charmante Alie se mit à courir les champs.

Elle traversa ce pont qui lui avoit donné tant d'alarmes peu de temps auparavant, et le traversa sans savoir qu'il fût de la façon du pauvre Belier. Si elle l'avoit su, je ne sais ce qu'elle seroit devenue; car elle n'auroit pas manqué de s'y arrêter pour faire quelque exclamation : et, si par hasard elle l'eût touché de son talisman, adieu le pont et la nymphe, tout enchantement se détruisant dès qu'on y portoit la bague. Mais, quand le malheur en veut, on n'évite un danger que pour tomber dans un plus grand.

Le géant Moulineau n'avoit pas manqué de se rendre auprès de la porte du jardin pour y être introduit après la mort du druide, suivant ce qu'ils avoient concerté, son premier ministre et lui; et, tandis que la triste scène dont nous venons de parler se passoit au-dedans du jardin, il n'avoit cessé de rôder au-dehors Il ne comprenoit rien au long retardement d'une révolution qui le devoit mettre en possession de sa maîtresse et des trésors

du druide, et qui ne devoit coûter que quelques coups de cornes. Tantôt il s'imaginoit que le Belier l'avoit trahi, et tantôt qu'il avoit été trahi lui-même. Mais enfin, la nuit étant venue pendant qu'il étoit agité de son impatience et de ses réflexions, il venoit de passer le pont pour regagner son quartier, lorsque la malheureuse Alie, l'ayant aperçu parmi les ténèbres, le prit d'abord pour cette chère ombre qu'elle poursuivoit; et, cette idée lui faisant redoubler sa course: Cher prince, dit-elle, arrête, et reçois les derniers soupirs de ta cruelle et de ton innocente meurtrière.

L'amoureux Moulineau reconnut la voix qui frappoit son oreille; et, quoique ce fût cette même voix qui l'avoit appelé nain, il se retourna, et vit un visage dont l'éclat dissipoit les ombres de la nuit. Quelles furent ses pensées en voyant la belle Alie qui venoit, les bras ouverts, se précipiter dans les siens! Il imagina que le fidèle Belier avoit égorgé le druide; et que sa fille, libre désormais, s'abandonnoit, dès cette première occasion, au penchant qu'elle avoit toujours eu pour lui.

L'auteur de ces mémoires a eu tort d'interrompre cette aventure justement où nous en sommes pour rentrer chez le druide: l'heure étoit indue, les illusions mènent loin, et les géants sont avantageux.

Tandis que celui-ci se sentoit tout transporté d'une fortune si peu espérée, le druide, ayant inutilement feuilleté ses antiques manuscrits, se

souvint enfin de sa fille : mais, comme il la croyoit en sûreté sous la protection du vigilant Poinçon, il s'avançoit vers la fontaine du berceau pour disposer du corps de l'infortuné prince de Noisy selon qu'il avoit résolu. Mais il ne fut pas plus tôt au milieu du jardin, qu'il y vit les sylphides, dont les unes se cachoient dans les palissades, et les autres fuyoient à son approche : il lés appeloit à haute voix, en leur demandant ce qu'elles avoient fait du prince de Noisy : mais cette question n'avoit garde de les faire revenir. Voyant qu'il n'en pouvoit rien tirer, il se rendit en toute diligence au bord de la fontaine, où il fut bien surpris de trouver le petit Poinçon qui se désespéroit.

Que fais-tu dans ces lieux, lui dit le druide, et qu'est devenue ma fille ? Votre fille, répondit le désolé Poinçon, est en toute sûreté entre les mains des sylphides : mais pour le corps du prince de Noisy, dont je m'étois chargé, il est perdu malgré tous mes soins. Je pleurois auprès de lui ; je déplorois sa cruelle destinée, et je compatissois au désespoir de la belle Alie, lorsque j'ai vu tout à coup auprès de moi l'homme de l'aspect le plus grand et le plus respectable, après vous, qui soit dans tout l'univers. Cet homme, après avoir donné des larmes à l'aventure dont je lui ai fait le récit en peu de mots, m'a dit qu'au lieu de verser des larmes inutiles sur le sort de celui que je regrettois, il falloit lui rendre le seul devoir qui lui convenoit, qui étoit de plonger son corps dans la

fontaine, pour le purger du sang dont il étoit souillé, avant que vous vinssiez le brûler. Je l'ai cru : mais le corps du prince de Noisy n'a pas eu plus tôt touché l'eau, qu'il s'est abîmé jusqu'au fond de la fontaine malgré tous mes efforts ; et, dans le même instant, le berceau s'étant élevé jusqu'au-dessus de l'eau, cet homme l'a saisi et a disparu à mes yeux.

C'en est donc fait, cruel Merlin ! s'écria le druide ; tu as vaincu ! mais, pour toi, scélérat, dit-il à Poinçon, qui mets le comble à mes malheurs, tremble de la punition que je te prépare ! Le misérable Poinçon étoit plus mort que vif ; cependant le druide ne savoit pas encore tous ses malheurs. Il mena le coupable Poinçon à la statue de Cléopâtre pour l'y renfermer : mais cette même statue, qui s'étoit ouverte sans le secours du talisman pour y remettre le couteau, refusa de s'ouvrir pour y faire entrer Poinçon.

Ce fut dans ce moment que le druide s'aperçut qu'il avoit laissé sa bague au doigt de sa fille : il courut la chercher au cabinet des vestales ; et vous jugez bien que ce fut inutilement. Nouvelles alarmes, nouveaux reproches et nouvelles menaces à l'infortuné Poinçon. Le druide regagna son palais pour y chercher Alie ; après de vaines recherches, il parcourut tout le jardin. Il commençoit à être aux abois, lorsque, levant les yeux au ciel, comme on fait d'ordinaire dans les désastres imprévus, il crut y voir quelque nouvelle étoile. Il n'y a point

d'astronome qui ne suspende la plus vive inquiétude pour une nouvelle découverte de ces régions. Il connut bientôt que c'étoit ou une comète, ou quelque autre phénomène, et bientôt après il n'y connut plus rien. C'étoit une chose lumineuse, qui sembloit suspendue en l'air, et qui grossissoit à mesure que cela s'approchoit de la terre : il découvrit enfin que c'étoit un chariot tout environné de lumière, qui fit un grand circuit autour du jardin. Lorsqu'il ne fut plus qu'à la hauteur des palissades, il lui parut attelé de deux licornes qui portoient des flambeaux à l'extrémité de leurs cornes. Ce chariot, qui lui causoit un étonnement merveilleux, vint enfin se poser au milieu du jardin. Comme il n'avoit pas un esprit à s'effrayer pour des prodiges, il s'approcha de ce chariot. Tous ces flambeaux qu'il avoit vus en l'air étoient autant de bougies placées dans des gaînes autour du chariot, et les cornes des animaux qui l'avoient traîné n'étoient autre chose que deux grandes gaînes portant chacune un flambeau allumé.

Pendant que le druide donnoit toute son attention à ce nouveau spectacle, le chariot s'ouvrit, et la mère aux Gaînes en sortit en lui présentant la main. C'étoit une femme de bonne mine, et qui portoit si bien son âge, qu'elle ne paroissoit pas avoir quarante ans, quoiqu'elle en eût bien quatre cents : elle avoit une andrienne de velours cramoisi, semée partout de gaînes en broderie d'or. Donnez,

dit-elle au druide, le soin de cette voiture à quelqu'un qui vous en réponde; elle pourroit vous être de quelque secours dans l'embarras où je sais que vous êtes. Je ne l'ai connu que par hasard aujourd'hui; et j'ai vu, en examinant mes livres, que ce que je cherche n'est pas loin d'ici. Il n'y a que sept minutes que je suis partie de Moulins : peut-être aurois-je prévenu le funeste accident qui vous est arrivé, si j'avois découvert plus tôt ce que j'ai ignoré si long-temps : mais allons nous reposer dans votre palais.

Le druide, ayant appelé Poinçon, qui par respect se tenoit à l'écart, lui commanda d'un air sévère de conduire le chariot au cabinet des vestales et de le garder. En entrant dans le salon du palais, la mère aux Gaînes fut frappée des caractères que le couteau avoit tracés : elle en tressaillit; et s'arrêtant tout court : Que vois-je? dit-elle, et par quelle aventure mon précieux couteau s'est-il échappé des mains du perfide Merlin pour vous consoler de votre malheur dans un langage inconnu au reste des mortels? Le druide émerveillé, sans pourtant lui révéler l'aventure de son couteau, la supplia de lui expliquer ces paroles, puisqu'elles sembloient le regarder. Voici, dit la mère aux Gaînes, leur explication :

Ne craignez rien pour votre Alie
Tant que vous aurez son berceau.
Gardez votre Belier de l'eau,
Et je vous réponds de sa vie.

Le docte Mabillon nous assure qu'à cette explication le druide devint plus pâle que la fraise de la mère aux Gaînes; que cependant il ne voulut pas lui avouer ce qui en étoit. La magicienne, ayant remarqué le trouble du druide, lui dit : Passons dans un autre lieu où je pourrai plus commodément vous instruire de certaines choses qui sont sans doute échappées à cette connoissance universelle dont l'art et la nature vous ont comblé. A ces mots, le druide la conduisit dans la salle des peintures.

C'étoit un lieu véritablement enchanté. Il y avoit fait peindre à fresque la représentation d'un ameublement où l'or brilloit partout au milieu des couleurs les plus vives; et tout cela si bien imité, qu'il n'y avoit personne qui ne l'eût prise pour une véritable tapisserie : des figures grotesques, des musiques barbares, des oiseaux de la Chine, et mille fleurs indiennes en faisoient le sujet. Les tableaux qu'on y voyoit ne représentoient ni le passé, ni le présent; cela n'étoit pas digne de l'art ni de la science du druide. Le plus bel ouvrage dont cette superbe salle [illegible] enrichie, étoit le portrait d'un prince auguste [illegible] majestueux, qui dans les siècles futurs devoit [illegible] le vaste empire des Gaules sous sa domination, et dont la gloire devoit s'étendre jusqu'à de nouveaux climats. La mère aux Gaînes le reconnut, quoiqu'il ne dût naître que neuf cents ans après; et, dès qu'elle eut donné quelques moments d'at-

tention aux autres ornements, elle s'assit sur un magnifique canapé, fit mettre le druide auprès d'elle pour lui conter ses aventures.

Le druide n'étoit guère en état de donner son attention au discours de la mère aux Gaines; car l'explication qu'elle lui avoit donnée des caractères du salon, et le désir de retrouver Alie, lui causoient une agitation intérieure que toute sa raison pouvoit à peine dissimuler : cependant il écouta avec une tranquillité apparente la magicienne, qui parla de cette manière :

HISTOIRE

DE LA MÈRE AUX GAINES.

Quoique je sache que vous êtes instruit d'une partie des choses qui me regardent, je suis très certaine que les plus essentielles et les plus particulières vous sont inconnues : c'est de quoi je vais vous entretenir le plus succinctement qu'il me sera possible.

Je suis fille du premier souverain de la Gaule Armorique, continua-t-elle. En naissant, on m'appel[redacted], nom bien différent de celui qu'une tr[redacted]on populaire me fait porter depuis un siècle. Je [redacted]uis aussi belle qu'on peut l'être en naissant : mais cette beauté devint si merveilleuse dans la suite, que j'ai passé pour un miracle de beauté; et mon étoile, qui m'avoit favorisée de cet avantage, voulut encore me donner un esprit qui surpassoit l'éclat de tant de grâces : ce fut ce qui

m'empêcha d'en être moi-même éblouie. Les adorateurs de mes appas ne me touchoient qu'autant que l'esprit et la science les distinguoient. Je fus long-temps sans en voir qui fussent dignes de mon choix : tout mon plaisir étoit la solitude, et tous mes amusements la lecture. Mon père, le prince le plus magnifique de son siècle, étoit aussi le plus ignorant : cependant il avoit rassemblé à grands frais les livres les plus rares et les plus curieux de l'univers ; mais il n'en avoit jamais lu un seul. Cette bibliothèque étoit mon séjour ordinaire : de ma lecture, et du choix que j'en faisois, je tirai les premiers éléments de ces connoissances qui m'ont rendue si fameuse.

Une application continuelle, jointe à la pénétration de mon génie, m'eut bientôt rendue maîtresse des caractères les plus inconnus et du sens le plus obscur des livres dont cette bibliothèque étoit remplie. Cependant le plus précieux de tous ces volumes me parut long-temps impénétrable : il contenoit un nombre infini de plantes et de fleurs, tantôt entremêlées, tantôt rangées séparément, et quelquefois interrompues dans leurs arrangements par les planètes et les constellations, sous les différentes figures dont les astronomes nous les représentent. Je ne doutai pas que ce ne fussent autant d'hiéroglyphes employés au lieu des différents caractères dont les autres livres étoient écrits. Je vins à bout d'un langage si difficile et inconnu à tout autre, malgré le mystère

et les énigmes qui l'enveloppoient. Je ne fus que trop récompensée de mon travail et de mes veilles par les secrets que ce livre me révéla.

Mon père, qui ne me trouvoit de défaut que celui d'être trop attachée à la lecture, m'avoit souvent menacée de faire brûler tous ces livres. Un jour il vint m'arracher de sa bibliothèque pour me mener à une chasse à l'oiseau. On me mit en habit de chasse. Je montai à cheval; et, dans cet état, au milieu d'une suite brillante de l'un et de l'autre sexe, j'effaçois toutes les femmes et je charmois tous les hommes sans y faire la moindre attention.

Nous étions dans le milieu d'une vaste plaine que bordoit une rivière assez profonde. Dès que la chasse commença, mille cris s'élevèrent, et mon cheval effrayé m'emporta d'une course rapide droit à cette rivière. Il s'y précipita; et, l'ayant passée, il ne s'arrêta que dans le milieu d'un bois. Je mis pied à terre, j'attachai mon cheval au premier arbre; et, charmée que cet accident m'eût éloignée d'une foule importune, je me promenai quelque temps; et, trouvant un lieu propre à me reposer, je m'assis sur un gazon naissant au pied d'un vieux chêne. Là je m'abandonnai à la rêverie. Elle me mena si loin, que le jour commençoit à baisser lorsque j'en fus tirée par un assez grand bruit au haut de l'arbre contre lequel j'étois appuyée. Un gros hibou causoit ce bruit; il tomboit de branche en branche; et, s'étant embarrassé sur la dernière

par une infinité de guenillons qui lui pendoient aux pieds, je crus que c'étoit de lui qu'on s'étoit servi pour la chasse. Les oiseaux de cette espèce sont d'ordinaire le jouet et la fable des autres oiseaux. Comme j'en faisois tout un autre cas, je le mis en liberté : mais, au lieu de s'envoler, lorsque je l'eus débarrassé, il se mit à terre à deux pas de moi et me regarda fixement L'obscurité naissante commençoit à lui rendre l'usage de la vue que le grand jour lui avoit ôtée. Au lieu de me parler, comme je crus qu'il alloit faire après m'avoir tant lorgnée, il fit un petit cri, battit des ailes, et s'envola. Son vol ne fut pas rapide; il se posa sur un autre chêne à dix pas de là, et fit un second cri. Je m'en approchai; mais le hibou disparut; et de l'endroit où je l'avois vu il sortit un rayon de lumière. Plusieurs flambeaux parurent un moment après dans le bois, et une partie de ceux qui s'étoient répandus pour me chercher dans tous les environs m'ayant trouvée, je regagnai la cour de mon père bien avant dans la nuit.

Depuis ce jour la bibliothèque me fut interdite; tout ce que je pus obtenir, fut d'en tirer un seul livre. Ce fut celui des hiéroglyphes; et, comme mon père crut que ce n'étoit que pour en regarder les images, il me fut permis de le faire porter aux promenades solitaires que j'allois chercher. Elles étoient d'ordinaire vers le bois où j'avois vu ce hibou. Je m'y engageai un jour bien avant, après avoir laissé ceux qui m'accompagnoient à l'entrée

du bois, pour m'y promener avec plus de liberté: j'y voulus attendre le coucher du soleil, dans l'espérance de voir mon hibou. J'examinois avec soin tous les arbres, sans avoir pu reconnoître celui d'où j'avois vu sortir ce rayon de lumière; et, m'étant fatiguée dans cette recherche inutile, je me couchai sur l'herbe et m'endormis d'un profond sommeil. Il ne dura guère; et ce qui causa mon réveil, fut de me sentir presque dans les bras d'un homme, ou, pour mieux dire, d'une de ces figures humaines sous lesquelles on peint les satyres: il en avoit le visage; et, quoiqu'il n'en eût ni les cornes ni les pieds, son corps étoit hérissé d'un poil affreux. Mes efforts et mes cris auroient peut-être été inutiles pour m'en garantir, si le hibou le plus effroyable que jamais hibou puisse être n'eût alarmé ce monstre. Il s'éloigna de quelques pas, et leva les yeux pour voir d'où venoit ce cri: il vit, comme moi, quelque chose de lumineux entre les griffes du hibou, qui, descendant à plomb sur lui, l'étendit à mes pieds. Je le crus frappé de la foudre; la terre étoit arrosée de son sang; et, quoique j'en eusse horreur, je ne laissai pas de m'en approcher: je ne pus résister à la curiosité de m'éclaircir de ce qui lui avoit porté le coup mortel. Il étoit tombé à la renverse, et je vis le manche d'un couteau dont toute la lame paroissoit enfoncée dans son cœur. Je ne l'eus pas plus tôt retiré, que les endroits de cette lame qui n'étoient point souillés de sang m'éblouirent par

leur éclat. Dès que ce couteau fut en ma possession, je crus avoir le plus précieux de tous les trésors, et je ne me trompois pas. Je voulus en laver la lame dans l'eau claire qui sortoit d'un rocher à deux pas d'où j'étois; mais ce fut inutilement, l'eau ne faisoit que rendre la couleur du sang plus vive. Ce prodige m'étonna, et mon étonnement redoubla bientôt par un nouveau prodige. J'en appuyai la pointe sur le rocher pour essayer si le sang ne s'effaceroit point : mais, dès que cette pointe toucha le rocher, le couteau sembla s'animer d'un mouvement auquel je cédai ; et, suivant le mouvement de la main dont je le tenois, il forma des caractères communs. Mais ce qu'il écrivit étoit dans le même langage que ce qui est écrit dans votre salon, et c'est ce langage que j'avois appris dans le livre dont je viens de vous parler. Voici ce qui étoit écrit sur le rocher :

Jeune beauté, qui n'aimez rien
De tout ce qu'à votre âge on aime ;
Jeune beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

Je me suis un peu étendue sur ces premières circonstances de ma vie, parce qu'elles ne vous étoient pas connues : je vais vous parler plus succinctement du reste.

J'avois deux trésors inestimables qui, m'élevant au-dessus des connoissances ordinaires, ne me laissoient de goût que pour les spéculations sublimes.

Tout ce que j'avois essayé pour ôter le sang qui souilloit mon couteau n'avoit pu le faire disparoître. Je m'avisai un jour de le gratter avec la pointe d'un poinçon d'or : l'or se fondit, et, le sang s'effaçant jusqu'à la moindre tache, le couteau devint plus brillant que les astres du ciel. Je le consultois dans toutes mes difficultés, et je sortois toujours d'embarras par ce qu'il écrivoit. Je reconnois à présent que ce n'est que dans le temps qu'il est sanglant qu'il s'explique dans cette langue inconnue. J'ai souvent cru que c'étoit le couteau dont Apollon s'étoit servi pour écorcher Marsyas, puisqu'il rendoit des oracles, et qu'il les rendoit toujours en vers. Mais finissons.

Je restai auprès de mon père sans jamais vouloir consentir aux engagements pour lesquels on ne cessoit de me tourmenter, et j'y restai dans tout l'éclat de ma première fraîcheur, tandis que toutes les personnes de mon âge voyoient disparoître leurs charmes par le nombre des années. Je m'aperçus qu'on s'ennuyoit d'une beauté que l'on voyoit depuis si long-temps; et, m'en trouvant ennuyée moi-même, je quittai mon climat natal pour faire de nouvelles découvertes dans les terres étrangères. Je visitai l'Égypte, l'Afrique, la Perse et les Indes. Plusieurs siècles s'étant écoulés pendant ces différents voyages et les longs séjours que j'ai faits dans ces régions reculées, je me déterminai enfin à revenir en Europe, pour l'enrichir de tant de veilles et de tant de pénibles travaux.

J'y trouvai la reputation du fameux Merlin partout répandue. Le désir de savoir si les merveilles qu'on publioit de sa science étoient dignes de cette réputation me fit passer en Angleterre. Je pris la figure que vous me voyez pour ce voyage, et j'y trouvai Merlin égal à tout ce qu'on publioit à son avantage. Son extraction est illustre, puisqu'il descend, comme moi, d'un des premiers souverains de l'Armorique, dont la postérité s'est établie dans la province de Cornouaille, dont il avoit le duché.

La faveur du roi d'Angleterre donnoit un grand relief à Merlin; je l'en trouvai digne : je fus charmée de son esprit; mais je ne fus pas si contente de son caractère, quoiqu'il le cachât, autant qu'il lui étoit possible, par une grande apparence de sincérité qui couvroit un artifice qui alloit jusqu'à la supercherie. Je connus bientôt que les soins qu'il prenoit pour me paroître agréable et pour s'insinuer auprès de moi avoient pour but son intérêt. Il me parloit souvent de cette merveilleuse Philoclée dont quelque chronique de Bretagne faisoit mention, et qu'on croyoit encore, disoit-il, parmi les vivants. Il me parloit encore d'un glaive enchanté qui avoit rendu immortelle cette beauté fameuse : en me disant toutes ces choses, il me regardoit avec une extrême attention. Il n'en fallut pas davantage pour m'alarmer : j'eus recours à mon couteau, et mon couteau m'avertit que Merlin en vouloit au plus précieux de

mes trésors. Toute ma science ne pouvant me rassurer contre les artifices d'un homme qui sembloit m'avoir découverte, je quittai l'Angleterre pour me réfugier au pied du mont Apennin; et, pour m'y cacher à sa poursuite et à tous ses projets, j'y pris cette forme d'extrême décrépitude où l'on m'a vue : mais toutes mes précautions furent inutiles; le perfide fit tant qu'il m'enleva mon couteau.

Vous savez une partie de ce qui m'est arrivé depuis : vous savez le sujet de ces gaînes universelles qui m'ont fait donner le nom de la mère aux Gaînes; vous savez aussi ce qui m'attira en France. Je suis instruite de ce qui vous est arrivé depuis deux jours; et c'est pour vous offrir tout le secours de mon art, joint au vôtre, que je viens ici. Le perfide Merlin, chassé de l'Angleterre, a non-seulement trouvé un asile à la cour de Pepin, mais sa nouvelle faveur l'a mis en possession de la principauté de Noisy : c'est là qu'il a élevé son fils dans la même crainte de votre voisinage que vous avez toujours eue du sien. Vous voyez que les astres se sont moqués de toutes les précautions que vous avez prises l'un et l'autre pour éloigner deux cœurs dont la tendresse devoit être si fatale à leur union : le livre dont je vous ai parlé m'a instruite de toutes ces choses, et me promet la possession du trésor que Merlin m'a volé. Je sais le moyen de rappeler son fils des portes du trépas à la vie; et ce n'est qu'en lui rendant ce fils que l'enchanteur se résoudra à me rendre mon couteau. C'est maintenant

à vous à m'apprendre par quel hasard il a pu échapper de ses mains pour égorger son fils, et pour tracer ensuite les caractères que j'ai lus sur le marbre de votre salon.

Le druide, pénétré de son affliction, ne pouvant plus se contraindre, et sentant de plus le besoin qu'il pouvoit avoir de la magicienne, se jeta alors à ses genoux; et, en les arrosant de ses larmes, il lui conta naturellement l'état présent des choses.

Quoi! s'écria la mère aux Gaînes, le prince de Noisy a disparu dans la fontaine! Le berceau d'Alie, en paroissant au-dessus de l'eau, a été enlevé par Merlin! car, n'en doutez point, c'est lui-même qui vous a fait le vol; et de plus votre fille est perdue! Que de malheurs! ajouta-t-elle. La perte d'Alie, qui vous est la plus sensible de tous, me fait trembler pour vous, puisque vous ne la trouverez qu'en retrouvant son berceau; et comment l'espérer, votre plus cruel ennemi en étant possesseur? Et cet ennemi est Merlin, qui, malgré mes soins et mes précautions, m'enleva mon couteau. En disant ces mots, quelques larmes échappèrent à la magicienne; et, d'un ton pénétré de douleur, elle répéta ces vers que le couteau lui avoit tracés dans la forêt:

> Jeune beauté, gardez-moi bien,
> Et je vous garderai de même.

C'est ce que tu me recommandois, continua-

t-elle, précieux trésor que j'ai tant appréhendé de perdre, et dont j'ai regretté la perte avec des remords si cuisants et qui ne finiront jamais. Hélas! que pouvois-je faire de plus pour te conserver? Que ne me gardois-tu de même, selon ta promesse, quand le chariot enchanté vint se présenter à mes yeux dans les déserts de l'Apennin.

Le druide, à ce redoublement de douleur que témoigna la mère aux Gaînes, crut ne pouvoir mieux prendre son temps pour lui apprendre que ce couteau si précieux et si regretté étoit en sa puissance, en lui offrant de le lui remettre entre les mains. Elle fut si transportée de ravissement à cette nouvelle, qu'elle pensa s'en évanouir. Le druide la conduisit à la statue de Cléopâtre, oubliant qu'il n'avoit plus cette bague qui pouvoit seule la faire ouvrir. Il resta donc tout court vis-à-vis de la statue et de la magicienne, à qui il avoua qu'en perdant sa fille il avoit aussi perdu son talisman qu'elle avoit au doigt : il lui apprit que cette bague étoit la seule clef qui pouvoit ouvrir la statue qui renfermoit son couteau. La magicienne, désespérée, résolut de mettre toute sa science en usage pour triompher des obstacles qui s'opposoient à son bonheur. Elle dit au druide d'ordonner à Poinçon d'aller, sous toutes sortes de formes, chercher Alie, tandis qu'elle s'occuperoit du soin de faire retrouver le berceau.

Revenons donc à la belle Alie, que nous avons laissée se jetant à corps perdu entre les bras du

géant. Cette situation m'auroit donné de l'inquiétude pour toute autre qu'Alie; mais grande étoit la vertu des talismans antiques, et plus grande encore la foi de ceux qui y croyoient. La charmante Alie, qui pensoit courir après l'ombre de son cher amant, s'étoit attendue à n'embrasser que l'air : mais quelle fut sa surprise de se trouver entre les bras d'un corps solide et raisonnablement épais! Sa frayeur lui rendit d'abord toute sa raison. Alors, voyant le danger où elle venoit de se jeter elle-même, elle fit mille cris et mille efforts pour se débarrasser du géant, qui, loin de lâcher sa proie, la porta dans son quartier, sans qu'elle eût seulement touché du pied à terre. Quel effroi s'empara de son âme quand elle se vit renfermée, et qu'elle vint à songer que dans un même jour elle avoit poignardé l'objet de toute sa tendresse, et qu'elle se trouvoit au pouvoir d'un monstre qu'elle détestoit!

Le géant lui demanda pourquoi elle avoit tant fait de cris en nommant le prince de Noisy : elle lui dit que c'étoit pour l'avoir tué de sa propre main. Le géant voulut l'embrasser pour la remercier : mais, s'étant défendue de cette marque de sa reconnoissance, il lui demanda ce qu'étoit devenu son Belier. Il est mort, lui répliqua-t-elle; c'est moi qui l'ai assassiné. Malheureux prince de Noisy! s'écria-t-elle, c'est moi qui, sous la.....

Le Moulineau, transporté de fureur, sans donner à Alie le temps d'achever, et sans consulter

son amour pour elle, lui donna un soufflet qui la renversa à ses pieds, et fut tenté de lui couper la tête, pour venger le meurtre qu'elle venoit d'avouer. Elle fut ravie d'être battue, tant elle craignoit un meilleur traitement. Malheureuse, lui dit le géant, en la relevant rudement, vois ce que te coûte ta perfidie! Sans l'aveu que tu viens de me faire, je t'aurois, dès cette nuit, reçue tout botté dans mon lit: mais ne crois pas échapper à ma vengeance, s'il est vrai que tu aies tué mon Belier. Je vais t'enfermer dans sa chambre, et ensuite je m'informerai de la vérité. Tremble, si mon favori n'est plus! ton père sera ma première victime; et quand je serai las de t'avoir fait servir à mes amusements, je t'enterrerai toute vive.

Après avoir prononcé cette effroyable sentence, le géant renferma Alie dans la petite cabane de défunt le Belier, où il lui donna le temps de faire des réflexions, tandis qu'il ronfla jusqu'au jour. Dès qu'il parut, le cruel Moulineau se mit en campagne.

La malheureuse Alie, qui ne craignoit rien tant que l'exécution de l'arrêt prononcé contre elle, songeoit par quel genre de mort elle pourroit prévenir ce malheur. Comme elle regardoit de tous côtés, elle vit le nom d'Alie gravé partout sur les murailles: elle ne douta point que ce ne fût de la façon du fidèle et délicat Belier; et ce fut pour elle un nouvel accroissement à sa douleur, qui fut interrompue à la vue de ce livre qu'elle

avoit jeté de la fenêtre du druide au prince de Noisy pour le ramasser. Elle s'appuya de la main contre la porte de la cabane; dès que la bague l'eut touchée, cette porte s'ouvrit. Vous croyez bien que l'étonnement d'Alie fit place à l'empressement qu'elle eut de saisir une si heureuse occasion de se sauver, tenant son livre : mais elle se garda bien de tourner ses pas vers le jardin de son père, où elle savoit que le géant étoit allé. Ce fut donc pour éviter sa rencontre qu'elle prit un assez grand détour; et, après avoir marché assez long-temps, elle aperçut un bois, où elle se jeta pour y attendre la nuit. Ce bois faisoit une partie de la forêt de Noisy. Dès qu'elle y fut assez avancée pour se croire en sûreté, elle se laissa tomber au pied du premier arbre, accablée de douleur, d'épouvante et de lassitude : elle se seroit donné moins de tourment, si elle avoit pu s'imaginer ce qui se passoit ailleurs.

Le petit Poinçon, ayant pris exactement la forme du Belier, étoit sorti de chez le druide environ en même temps que le géant sortoit de sa demeure : ils ne manquèrent pas de se rencontrer; et, d'aussi loin que le seigneur Moulineau aperçut son cher favori, il se repentit du mauvais traitement qu'il avoit fait à la belle Alie : il courut à lui plein de joie, ne doutant pas qu'il ne le vînt chercher pour le mettre en possession du reste des trésors de son ennemi. Mais il fut fort surpris de voir que son favori le Belier, au lieu de l'at-

tendre, fuyoit d'un autre côté : il eut beau l'appeler et le menacer en courant, le Belier fuyoit toujours. Cette fuite de l'un et cette poursuite de l'autre, par le terrain le plus difficile que le petit Poinçon pouvoit trouver, durèrent si long-temps, que le géant se rendit; et, après un vaste détour, se voyant assez près de son quartier, il résolut d'aller prendre son grand cheval pour avoir raison du déserteur qu'il avoit si long-temps et si inutilement poursuivi.

Dès que le géant eut lâché prise, le Belier partit à toutes jambes; et, après avoir parcouru tous les lieux à la ronde sans rien trouver, il parvint, avant le coucher du soleil, à cet endroit de la forêt de Noisy que la pauvre Alie avoit pris pour sa retraite. Il la trouva dans le moment que, défaisant de la plus belle jambe du monde la plus belle jarretière de l'univers, elle alloit étrangler, au premier arbre, la créature la plus charmante et la plus désolée qui fut jamais. La présence du Belier prévint le funeste effet de son désespoir. Rien ne peut exprimer son étonnement et sa joie à cette vue. Est-ce toi ? s'écria-t-elle en l'embrassant; est-ce toi, mon cher prince ? est-ce toi que je revois sous cette figure odieuse qui m'a si cruellement abusée ? Le petit Poinçon pleuroit, tandis qu'elle lui tâtoit le côté pour chercher la blessure qu'elle lui avoit faite : il balançoit à se découvrir, s'affligeant de lui ôter la joie que lui causoit cette illusion. Mais il fallut pourtant reprendre sa véritable

forme ; et, voyant l'affliction que la tendre Alie en eut, il la conjura de se calmer, en lui disant qu'elle devoit beaucoup espérer du secours que lui promettoit la mère aux Gaînes, dont il lui apprit l'arrivée. Alie, se laissant aller aux discours flatteurs de Poinçon, prit le parti de le suivre pour se rendre chez son père.

Pendant qu'ils marchoient, l'aimable Poinçon, qui s'étoit chargé du livre pour en débarrasser Alie, lui dit : Ma belle maîtresse, si vous saviez la joie que vous allez causer au druide, mon seigneur, en lui rapportant ce livre, vous en sentiriez moins de douleur : il est rempli des plus beaux secrets de la nature et des plus jolies histoires du monde. Je vais, pour vous faire trouver le chemin moins ennuyeux, et pour distraire votre affliction, vous en conter une ; car mon maître me le laissoit lire quelquefois : pour lui, il ne s'est jamais amusé à lire les contes dont il est rempli.

Il y avoit autrefois, en Basse-Bretagne, un druide qui s'appeloit Gaspard le savant : il l'étoit à tel point, qu'il avoit fait un gros livre où toute la science du monde étoit renfermée : il avoit aussi inventé un langage nouveau, composé de fleurs, de plantes, de planètes, et de je ne sais combien d'autres choses. Or ce Gaspard le savant avoit un fils si beau, qu'il devint amoureux de lui-même ; il n'avoit point de plus grand plaisir que celui de passer des journées entières à se mirer

dans l'eau : ce fut pour cela que son pere l'appeloit Narcisse. Cependant il étoit si affligé de la folie de son fils, qu'il le fit venir un jour dans son laboratoire; et, après l'avoir bien grondé de son impertinente coquetterie : Mon fils, lui dit-il, tu ne serois jamais bon à rien, si je te gardois auprès de moi; c'est pourquoi je vais te donner une commission qui te fera voir le monde. Mais c'est à condition que tu ne te verras jamais toi-même; car, si jamais tu te regardes dans l'eau, tu deviendras si effroyable, que tu auras horreur de ta figure : et, si ce malheur arrive, il n'y aura que celle qui pourra lire et entendre ce qui est écrit dans mon livre qui pourra te rendre cette beauté qui t'a tourné la tête, et que tu mépriseras alors pour en aimer une autre. De plus, en reprenant ta première beauté, toute ma science te sera communiquée, ainsi qu'à celle entre les mains de qui doit tomber mon livre, si elle peut comprendre un langage inventé par moi seul. Écoute ce que je vais te dire :

Il y a dans le monde une forêt, et dans cette forêt il y a un arbre difficile à trouver, et dans cet arbre il y a une gaîne d'or, et d'un or qui ne se fondra point, comme fera tout autre or, en touchant le couteau que je vais te donner : c'est cette gaîne qu'il faut que tu cherches, que tu trouves, et que tu me rapportes.

A ces mots, il lui donna le couteau, l'embrassa tendrement, et le fit partir : mais il ne l'eut pas

plus tôt perdu de vue, qu'il se repentit de l'avoir éloigné de lui; et, agité des craintes que lui donnoient les périls qui menaçoient un fils chéri, il mourut peu de temps après le départ de Narcisse.

Narcisse, pour obéir aux ordres de son père, parcouroit tous les bois, et visitoit, mais inutilement, tous les arbres de ces bois pour trouver une gaîne à son couteau. L'histoire dit qu'il fut bien trois ans à faire vingt lieues, tant il s'amusoit à parcourir toutes les forêts qui se trouvoient sur son chemin. Au bout de ces trois années, il parvint à la cour du prince Keraliosmadec, qui régnoit pour lors en Bretagne : mais, comme ce n'étoit pas dans les cours des princes qu'il devoit trouver cette gaine qu'il cherchoit, il n'en approcha qu'autant qu'il le falloit pour visiter les bois qui en étoient les plus proches. Il en vit un fort agréable, presque entouré d'une rivière dont l'onde étoit plus claire que le cristal : il falloit la passer pour aller dans la forêt; mais, en la traversant, la curiosité de voir si les fatigues de ses voyages n'avoient rien diminué de sa beauté, l'emporta sur toutes les menaces de son père; et il se pencha vers la surface de l'eau.

Quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu d'y voir le visage du beau Narcisse, il y vit celui d'un gros hibou! Le cri d'horreur qu'il en fit l'effraya bien plus, puisque ce fut celui d'un vrai hibou; et, avant qu'il en pût faire un second, il le devint depuis

les pieds jusqu'à la tête. Son jugement lui resta cependant; mais il en avoit si peu, que ce n'étoit pas la peine de le lui ôter. Il perdit la vue dans ce moment, et pensa s'en désespérer; il la recouvra dès que la nuit fut venue, et se réfugia dans le bois.

Le malheureux Narcisse y menoit une triste vie, se cachant tout le jour dans le creux d'un arbre, et passant les nuits à se nourrir de quelques souris, et à chercher la gaîne du couteau qu'il avoit toujours soigneusement gardé : il chercha tant, qu'il trouva l'arbre par l'éclat dont brilloit au milieu des ténèbres cette merveilleuse gaîne; mais il ne put jamais parvenir à la tirer de l'arbre, ni à y mettre son couteau. Il passoit une partie des nuits à se tourmenter pour venir à bout de l'un ou de l'autre; mais tout ce qu'il put faire, fut de cacher son couteau dans le même arbre, tout auprès de la gaine. Enfin je ne me souviens plus par quel hasard une certaine princesse le tira d'un grand embarras. Cette princesse étoit si belle, qu'il en devint amoureux : elle se promenoit souvent dans ce bois; mais il avoit le malheur de ne la voir que lorsqu'elle y restoit jusqu'à la nuit. Ce fut pendant une de ces nuits que, s'étant endormie auprès de l'arbre où étoit le hibou, qui contemploit sa beauté, un sauvage la réveilla par quelque insulte : l'amoureux hibou eut recours à son couteau, et la sauva, je ne sais plus comment; mais, en la sauvant, il perdit son cou-

teau, et cette beauté l'emporta. La perte de ce trésor auroit désespéré le hibou, s'il n'étoit resté entre les plus belles mains de l'univers. Cette charmante princesse en eut bientôt connu toutes les vertus. Étant un jour restée jusqu'à la nuit dans ce bois, elle mit la pointe de son couteau sur une pierre unie : le fidèle hibou s'étoit mis auprès d'elle sans qu'elle s'en fût aperçue ; le couteau écrivit tout seul, comme il avoit coutume de faire ; voici ce qu'il écrivit :

Belle princesse au beau couteau,
Plumez, plumez-en l'oiseau.

A peine cette charmante princesse avoit-elle été en possession du couteau, qu'elle avoit juré de suivre en tout ce qu'il lui traceroit de faire. Voulant obéir aux ordres qu'elle en recevoit dans ce moment, elle tourna la tête pour chercher le hibou : sa joie fut extrême de le voir à ses côtés. Elle le saisit d'abord, et se mit à le plumer avec son couteau, non sans quelques remords de lui faire un si mauvais traitement, après le service qu'elle en avoit reçu. A mesure qu'elle le plumoit, le beau Narcisse reprenoit sa première figure.

La princesse ne fut point effrayée de ce prodige ; et l'histoire dit que, quoiqu'il restât nu en lui ôtant ses plumes, elle ne lui en laissa pas une seule. Il se sentit tout d'un coup rempli de toute la science de feu Gaspard le savant, son père ; c'est pourquoi, demandant permission à la princesse de

se rendre invisible jusqu'à ce qu'il fût habillé, il lui promit de se trouver le lendemain sous un berceau, dans un des jardins du prince son père. Ce fut là qu'elle fut enchantée de cette beauté dont il ne faisoit plus de cas; ce fut sous ce berceau heureux, secret témoin de leur bonheur, qu'ils se marièrent, et qu'ils se communiquèrent leur science et tous leurs secrets. Il lui donna celui de ne jamais paroître vieille et de ne jamais mourir; il la fit jurer ensuite de ne se jamais défaire de son couteau, à la possession duquel leur bonheur commun étoit attaché, et de ne jamais parler ni de son aventure, ni de leur union. Ils menèrent long-temps la vie la plus heureuse du monde, sans qu'on s'en aperçût, par le secret que l'heureux Narcisse avoit de se rendre invisible. Il l'avertit qu'il étoit inutile de se tourmenter pour tirer la gaîne d'or de l'arbre où elle étoit, puisque ce miracle étoit réservé à quelque autre; que cependant la possession de ce couteau ne pouvoit être assurée que par celle de la gaîne. Je ne sais plus pour quelle raison ils quittèrent leur pays : mais, après avoir voyagé par tout le monde, Narcisse toujours invisible, et la princesse toujours aussi belle qu'il lui plaisoit de l'être, ils s'établirent quelque part au pied d'une montagne. Se promenant un jour, la princesse vit descendre du haut de cette montagne un chariot lumineux; de ce chariot sortit un enchanteur qui lui fit voir la gaîne de son couteau, et qui, se mettant à genoux devant elle,

lui dit qu'il l'avoit long-temps cherchée pour lui donner ce trésor, inutile dans toutes autres mains que dans les siennes. Il ajouta qu'il n'y avoit que lui qui pût y mettre le couteau. La princesse fut si charmée en recevant la gaîne d'or, que, sans songer au risque qu'elle pouvoit courir, elle donna son cher couteau pour l'y placer : mais l'enchanteur ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'il disparut.

Je vous ennuierois, ma belle maîtresse, si je vous disois le désespoir où tomba l'étonnée princesse de se voir dans les mains l'inutile gaîne du couteau qu'elle venoit de perdre. Mais que devint-elle, et quelle fut sa douleur, lorsque, revenant pour conter son aventure à son cher Narcisse, elle ne le trouva plus! Elle passa des temps infinis à le chercher par toute la terre sans en avoir de nouvelles, non plus que de son couteau : car ce n'est qu'en le retrouvant qu'elle doit revoir son cher époux. Elle revint au même pays où elle avoit perdu tout ce qu'elle avoit de plus précieux. C'est dans ces lieux que, le désespoir ayant aigri la bonté de son naturel, elle se mit à faire tous les maux les plus affreux à deux amants, dont je vous conterai l'histoire quand la fin de vos malheurs vous aura rendu l'esprit plus disposé à l'écouter.

Le petit Poinçon, en finissant son récit, s'aperçut qu'il s'étoit égaré dans la forêt; mais, quelque chemin qu'il pût prendre pour retrouver celui des jardins du druide, jamais il n'en put venir à bout :

il fallut céder à la puissance invisible qui le conduisit avec la belle Alie jusqu'au milieu du palais de Noisy.

Ils y arrivèrent dans le temps que l'enchanteur Merlin ordonnoit l'appareil des derniers devoirs qu'il vouloit rendre à ce fils bien-aimé : tout y étoit rempli de gémissements. Le corps du beau prince, par une communication souterraine, étoit passé de la fontaine du berceau dans celle qui faisoit le principal ornement des jardins du palais de Noisy. Ce beau corps étoit étendu sur un amas de fleurs auprès du bûcher qu'on avoit élevé pour le brûler; et le berceau vert, orné de guirlandes de ces mêmes fleurs, étoit à ses pieds.

Ce spectacle mit la tendre Alie hors d'elle-même; elle cacha pourtant son désespoir au petit Poinçon, pour qu'il ne l'empêchât pas de se jeter, comme elle le méditoit, au milieu des flammes qui devoient dévorer le corps de son amant. Poinçon, qui s'étoit vu entraîner malgré lui dans un autre lieu que celui qu'il cherchoit, s'étoit caché derrière une palisseade avec Alie, ne pouvant obtenir d'elle de fuir ce triste et cruel spectacle.

Tout étant prêt pour la cérémonie, l'inconsolable Merlin fit placer le corps du prince au haut du bûcher, environné de gommes et de parfums les plus délicieux de l'Arabie; il fit mettre le berceau vert à ses pieds; et, haussant un flambeau qu'il tenoit, il leva les yeux au ciel en disant : inhumaine Alie, beauté funeste à mon repos, et

encore plus funeste au plus fidèle des amants, viens assouvir ta cruauté par le plaisir de voir consumer la victime que tu as immolée à ta rage! mais tremble, frémis des horreurs qui t'environneront partout lorsque ton berceau sera réduit en cendres! En achevant ces mots, il alloit mettre le feu au bûcher, et la malheureuse Alie partoit déjà pour s'y précipiter, quand des cris qu'on entendit en l'air firent lever les yeux à tout le monde. Merlin s'arrêta, et quelques moments après il vit descendre la mère aux Gaînes dans son char avec le druide. Ah! ma belle maîtresse! s'écria Poinçon, courons au-devant de la mère aux Gaînes. La voilà qui vient sans doute à votre secours avec monseigneur le druide votre père.

Dès qu'ils furent descendus du char, la mère aux Gaînes ôta le flambeau des mains de Merlin, et le druide ôta la bague du doigt d'Alie pour la donner au petit Poinçon, avec ordre d'aller chercher en toute diligence le couteau enchanté, sans oublier cet or précieux qui lui servoit de gaîne. Merlin, en voyant la mère aux Gaînes, sentit de la joie et de la crainte; il savoit les justes reproches qu'il méritoit d'elle, et il savoit ce qu'elle pouvoit en sa faveur. Tandis que la magicienne faisoit quelques plaintes à Merlin, et que Merlin lui faisoit beaucoup d'excuses, en la suppliant de faire céder la vengeance à la générosité, on vit arriver le petit Poinçon tout rayonnant de lumière par l'éclat de l'or et du couteau qu'il portoit. La mère

aux Gaînes tressaillit et pensa s'évanouir de joie à cette vue. Elle le reçut des mains du druide; alors élevant sa voix: Que l'on descende le prince du bûcher, dit-elle; il n'a point encore vu les sombres bords de l'Achéron : ce couteau ne fut jamais fatal qu'aux criminels et aux scélérats.

Mais pourquoi allonger ce récit par des circonstances ennuyeuses au dénouement de l'histoire? Toutes les personnes intéressées à cette aventure avoient leur compte; la mère aux Gaînes son couteau, le druide son livre, et Alie son berceau. Notre héros, qui n'étoit que dangereusement blessé, se trouvoit entre les mains de trois personnes dont l'art étoit capable de ressusciter tous les héros morts depuis le grand Cyrus; et, ces trois personnes unissant leur pouvoir en faveur du beau prince de Noisy, il est aisé de penser qu'il fut rendu à la belle Alie avec plus de charmes, plus d'agréments et plus de tendresse que jamais. La naissante aurore éclaira cette espèce de résurrection; et le soleil, qui s'étoit couché la nuit précédente sur des lieux remplis de deuil et d'affliction, les vit, à son retour, remplis de la joie la plus vive.

Ce fut au milieu de cette joie que le géant Moulineau, monté sur son cheval énorme, sonna trois fois du cor à la porte du château, pour demander sa prisonnière et son Belier, ou pour défier au combat tous les habitants du château, au cas qu'on le refusât. L'amant d'Alie, qui vouloit se signaler

à ses yeux, accepta le défi, et lui fit dire que le prince de Noisy, nouvellement arrivé d'un long voyage, lui donnoit un rendez-vous, à trois jours de là, sur le pont élevé par son Belier, pour y vuider leur querelle et s'y disputer la gloire d'être à la charmante Alie.

Cette charmante Alie, dans les transports que lui causoit ce changement inopiné dans sa fortune, sentoit mille fois plus d'amour pour le prince de Noisy, sous sa figure naturelle, qu'elle n'avoit senti de haine pour lui sous celle de Belier. Ce fut à lui, comme le prince le plus spirituel et le plus galant de son temps, à trouver des expressions dignes de lui en marquer sa reconnoissance, et capables de lui faire oublier ses malheurs passés.

Alie, aussi curieuse que tendre, voulut savoir de son amant comment il étoit devenu Belier. Le prince lui dit que, s'étant laissé aller à ses rêveries la nuit qu'elle lui avoit jeté le livre, elles l'avoient insensiblement conduit jusqu'au bord de la Seine; que, le jour commençant à paroître, il avoit eu la curiosité de l'ouvrir; qu'il n'y avoit trouvé que les signes du zodiaque; que, s'étant appliqué à considérer celui du Belier, il n'avoit pu s'empêcher de lire ce qui étoit dessous; qu'à la troisième lecture de ces paroles mystérieuses il s'étoit vu tout d'un coup transformé en Belier. Il est inutile, poursuivit-il, de vous parler de mon étonnement et de mon désespoir; j'étois encore dans le premier

mouvement de l'un et de l'autre, quand le géant arriva, dont la meute m'auroit étranglé, s'il n'eût par hasard trouvé quelque chose à ma figure qui lui plut. Je n'ai point quitté son service depuis ma métamorphose.

Cependant ce livre, dont je déchiffrois tous les jours quelque chose malgré son obscurité, me faisoit espérer que je pourrois, par son secours, reprendre ma première figure : c'est par son moyen que j'ai su en un instant élever le pont : par son secours, j'avois repris l'usage de la parole; par son secours encore, je me rendis invisible le jour que je répondis aux regrets de la belle Alie; et c'est enfin par lui que j'avois su que l'or liquide dont le druide étoit en possession me délivreroit de mon enchantement aussitôt qu'on m'en auroit touché. Voilà, belle Alie, continua le prince, ce qui me détermina à aller chez le druide votre père, où je ne comptois pas vous présenter une victime : aussi fus-je si consterné des marques d'indignation que vous me donnâtes avant de me frapper du couteau, que j'en reçus le coup avec assez d'indifférence.

La fin de ce récit renouvela les regrets et les douleurs d'Alie; mais la présence de son cher prince l'eût bientôt consolée, surtout quand elle entendit Merlin et le druide convenir ensemble qu'elle seroit unie au prince de Noisy dans trois jours.

Ce jour heureux étoit aussi celui qu'on avoit marqué pour le combat ; et, malgré les alarmes de la belle Alie, qui ne comprenoit pas trop comment un homme bien amoureux pouvoit se battre le jour même qu'il devoit posséder ce qu'il aimoit, malgré, dis-je, toutes ses inquiétudes, le beau prince de Noisy tint sa parole.

Vous ne doutez pas, mademoiselle, que ce combat ne finît comme finissent toujours les combats des géants avec les héros. Le seigneur Moulineau fut renversé à la première course, et, culbutant de l'endroit le plus haut du pont jusqu'au fond du fossé, il se cassa le cou sans être regretté des spectateurs. Jamais noces ne furent célébrées avec autânt de magnificence, et jamais mariés ne furent si contents.

Voilà ce que le savant Mabillon a pu découvrir de ces aventures; et voici ce qu'il ajoute sur le changement du nom dont vous avez souhaité d'être informée :

Ce lieu, qui s'appeloit autrefois Pont d'Alie
Dans l'antique tradition,
De Moulineau prenant le nom,
Voyoit sa gloire ensevelie
Avec le géant, son patron:

Et, quoiqu'elle soit rétablie
Dans l'agrément du premier son,
Un reste de corruption
Le fait appeler Pontalie.

FIN DU BELIER.

HISTOIRE

DE

FLEUR D'ÉPINE.

DERNIÈRE NUIT.

La belle et malheureuse Schéhérazade, par ce récit, avoit fini la neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième nuit depuis son mariage; et le sultan, fidèle à sa prudente habitude, étoit sorti du lit avant le jour, pour se rendre au conseil avant ses ministres.

Dès qu'il fut sorti, Dinarzade, qui, quoiqu'un peu prompte, étoit la meilleure fille du monde, se mit à dire à la sultane : Vous avez beau dire, ma sœur, il faut que vous soyez la plus sotte bête de l'univers, sauf le respect de votre rang, de votre érudition et de votre belle mémoire, pour vous être avisée de rechercher en mariage un animal d'empereur qui, depuis deux ans que vous lui contez des fables, ne s'est avisé d'autre chose que de les écouter ; et des fables qui ne seroient rien sans la manière vive et légère dont vous les contez. Cependant je vous vois à la fin de votre recueil, et par conséquent bientôt à la fin de vos

jours. L'histoire que vous venez de lui conter est si misérable, qu'il n'a fait que bâiller, et moi aussi, pendant ce long récit. Ma patience à vous tenir compagnie depuis si long-temps est une preuve suffisante de ma tendresse; mais je n'en puis plus, et vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je m'absente cette nuit pour donner audience au prince de Trébizonde; s'il s'ennuie auprès de moi, du moins ne me coupera-t-il pas la tête pour avoir passé la nuit sans lui faire un conte. Je vous conseille donc d'amuser votre benêt de mari par celui de la Pyramide et du Cheval d'or, qui vaut tous ceux que vous lui avez faits. Je ne manquerai pas de me rendre ici le lendemain; et, dès que le sultan se sera mis au lit, avant que de vous y mettre, jetez-vous à deux genoux; feignez quelque subite indisposition, et conjurez bien humblement ce vilain bourreau de trouver bon que je l'entretienne pour la dernière fois au lieu de vous: dites-lui bien que c'est pour la dernière fois, puisque vous ne demandez cette grâce qu'à condition que, si l'histoire que je lui conterai n'est pas plus extraordinaire que toutes celles que vous lui avez faites, il n'aura qu'à vous étrangler dès le lendemain; mais aussi qu'il vous donnera la vie en cas qu'il m'interrompe avant la fin de mon récit. Je crois qu'il ne refusera pas ces conditions; car vous savez qu'il est tellement attentif, quelques pauvretés qu'on lui dise, qu'il ne vous a jamais interrompue dans aucun de vos contes.

Ces conventions auroient alarmé toute autre; mais la merveilleuse Schéhérazade, à qui l'étude de la philosophie avoit appris à ne point craindre la mort, y consentit.

Elle amusa donc son seigneur pendant la dernière des mille nuits par le conte du Cheval d'or et de la Pyramide; et, dès que la suivante fut venue, que le sultan se fut mis au lit, et qu'elle eut obtenu que sa sœur parleroit pour elle aux conditions que nous venons de dire, la prudente Dinarzade les fit signer au prince, et commença son récit de cette manière :

Très illustre, très religieux et très clément empereur, qui, n'écoutant que les lois de la justice et la bonté de votre naturel, étranglez toutes vos femmes en haine de la première, et qui, noblement irrité de ce que tant de nègres et de muletiers étoient au service de cette impératrice d'heureuse mémoire, sacrifiez tant de beautés innocentes à la mémoire d'une beauté coupable, que diriez-vous, seigneur, vous qui passez pour le plus secret de tous les princes, et dont les ministres sont les plus impénétrables de tous les ministres; que diriez-vous de votre esclave si elle vous informoit de ce qui s'est aujourd'hui passé dans votre conseil? Tarare! dit le sultan. C'est justement cela, poursuivit Dinarzade, et vous l'allez voir par ce récit : écoutez-moi bien, et surtout souvenez-vous de votre promesse.

HISTOIRE

DE FLEUR D'ÉPINE.

A deux mille quatre cent cinquante-trois lieues d'ici est un certain pays qui s'appelle Cachemire, beau par excellence. Dans ce pays régnoit un calife. Ce calife avoit une fille, et cette fille un visage; mais on souhaita plus d'une fois qu'elle n'en eût jamais eu. Sa beauté fut supportable jusqu'à quinze ans; mais à cet âge on ne pouvoit plus y durer : c'étoit la plus belle bouche du monde; son nez étoit un chef-d'œuvre; les lis de Cachemire, mille fois plus blancs que les nôtres, paroissoient sales auprès de son teint; et la rose nouvelle paroissoit impertinente lorsqu'elle paroissoit auprès de l'incarnat de ses joues.

Son front étoit unique en son espèce, à l'égard de la forme et de l'éclat; sa blancheur étoit relevée par une pointe que formoient des cheveux plus noirs et plus brillants que du jais, ce qui lui avoit fait donner le nom de Luisante : le tour de son visage sembloit fait pour l'assemblage de tant de merveilles; mais ses yeux gâtoient tout.

Personne n'avoit pu les regarder assez longtemps pour en démêler la couleur; car, dès qu'on rençontroit ses regards, on croyoit être frappé d'un éclair.

A l'âge de huit ans, le calife, son père, avoit coutume de la faire venir pour se mirer dans son

ouvrage et pour faire dire mille pauvretés à ses courtisans sur ses jeunes attraits ; car dès-lors on éteignoit les bougies au milieu de la nuit, et il ne falloit point d'autre lumière que celle de ses petits yeux. Mais tout cela n'étoit, comme on dit, que jeux d'enfants : ce fut quand ses yeux eurent pris toute leur force qu'il n'y eut plus de raillerie auprès d'elle.

La florissante jeunesse de la cour y périssoit misérablement ; et l'on portoit chaque jour en terre deux ou trois de ces petits maîtres qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à lorgner quand on trouve de beaux yeux ; ainsi, quand c'étoient des hommes qui la regardoient, le feu passoit subitement des yeux jusqu'au fond du cœur, et en moins de vingt-quatre heures on mouroit, prononçant tendrement son nom, et remerciant humblement ses beaux yeux de l'honneur qu'on avoit de mourir de leurs coups.

A l'égard du beau sexe, il en alloit autrement. Celles qui ne rencontroient ses regards que de loin en étoient quittes pour un éblouissement qui duroit toute la vie ; mais celles qui servoient auprès de sa personne payoient cet honneur un peu plus cher ; sa d[illegible]'atours, quatre filles d'honneur et leur v[illegible]ouvernante en étoient tout-à-fait aveugles.

Les grands du royaume, qui voyoient éteindre l'espoir de leurs familles par le feu que cet éclat fatal allumoit, supplièrent le calife de vouloir re-

médier à un désordre qui privoit leurs fils du jour, et leurs filles de la lumière.

Le calife fit assembler son conseil pour voir ce qu'il y auroit à faire ; son sénéchal y présidoit, et ce sénéchal étoit le plus sot homme qui eût jamais présidé. Le calife n'avoit eu garde de manquer à faire son premier ministre d'une tête comme celle-là.

Dès que l'affaire fut proposée, le conseil fut partagé sur les expédients.

Les uns furent d'avis de mettre Luisante dans un couvent, soutenant qu'il n'y auroit pas grand mal quand trois ou quatre douzaines de vieilles religieuses avec leur abbesse perdroient la vue pour le bien de l'Etat ; d'autres dirent qu'il falloit, par lettre de cachet, lui fermer les yeux jusqu'à nouvel ordre ; quelques-uns proposèrent de les lui faire crever si adroitement, qu'elle n'en sentiroit aucun mal, et s'offrirent d'en donner le secret.

Le calife, qui aimoit tendrement sa fille, ne goûta aucun de ces conseils ; son sénéchal s'en aperçut ; il y avoit une heure que le bon homme pleuroit ; et commençant sa harangue avant que d'essuyer ses yeux : Je pleurois, sire, dit-il, la mort de mon fils le comte, gentilhomme d'épée, à qui elle n'a de rien servi contre les regards de la princesse ; on le mit hier en terre : n'en parlons plus ; il est aujourd'hui question du service de votre majesté, il faut oublier que je suis père pour me souvenir que je suis sénéchal.

Ma douleur ne m'a pas empêché d'écouter les conseils qu'on vient de vous donner; et, n'en déplaise à la compagnie, je les trouve tous impertinents. Voici le mien :

J'ai depuis quelque temps un écuyer chez moi : je ne sais ni d'où il vient, ni ce qu'il est; mais je sais bien que, depuis qu'il est avec moi, je ne me mêle plus des affaires de la maison : c'est un démon qui sait tout; et, quoique j'aie l'honneur d'être votre sénéchal, je ne suis qu'une bête auprès de lui; ma femme me le dit tous les jours.

Or, si votre majesté trouvoit bon de le consulter sur une affaire aussi difficile que celle-ci, je me persuade qu'elle en auroit contentement. Volontiers, mon sénéchal, dit le calife, d'autant que je serois bien aise de voir un homme qui eût plus d'esprit que vous.

On l'envoya chercher; mais il refusa de venir qu'on n'eût renfermé la princesse et ses beaux yeux. Eh bien, sire ! dit le sénéchal, que vous avois-je dit? Oh! oh! dit le calife, il en sait beaucoup; qu'on le fasse venir, il ne verra point ma fille. Il ne fut pas long-temps à venir : il n'étoit ni bien ni mal fait; cependant il avoit quelque chose d'agréable dans l'air, et d'assez fin dans la physionomie.

Parlez-lui hardiment, sire, dit le sénéchal; il entend toutes sortes de langues. Le calife, qui ne savoit que la sienne, et même assez vulgairement, après avoir quelque temps rêvé pour trouver un

tour spirituel : Mon ami, lui dit-il, comment vous appelez-vous ? Tarare ! répondit-il. Tarare ! dit le calife. Tarare ! dirent tous les conseillers. Tarare ! dit le sénéchal. Je vous demande, dit le calife, comment vous vous appelez. Je le sais bien, sire, répliqua-t-il. Eh bien ? dit le calife. Tarare, dit l'autre, en faisant la révérence..... Et pourquoi vous appelez-vous Tarare ?..... Parce que ce n'est pas mon nom. Et comment cela ? dit le calife. C'est que j'ai quitté mon nom pour prendre celui-là, dit-il ; ainsi je m'appelle Tarare, quoique ce ne soit pas mon nom. Il n'y a rien de si clair, dit le calife ; et cependant j'aurois été plus d'un mois à le trouver. Eh bien ! Tarare, que ferons-nous à ma fille ? Ce qu'il vous plaira, répondit-il.

Mais encore ? poursuivit le calife. Tout ce qu'il vous plaira, disoit toujours Tarare.

Bref, dit le calife, mon sénéchal m'a dit qu'il falloit vous consulter sur le malheur qu'elle a de tuer ou de rendre aveugles tous ceux qui la regardent. Sire, dit Tarare,

La faute en est aux dieux qui la firent si belle,
Et non pas à ses yeux.

Mais, si c'est un malheur que d'avoir de beaux yeux, voici, selon mon petit jugement, ce qu'il faudroit faire pour y remédier. La magicienne Serène sait tous les secrets de la nature ; envoyez-lui quelque bagatelle d'un million ou deux ; et, si elle ne vous enseigne un remède pour les yeux de

la princesse, vous pouvez compter qu'il n'y en a point. En attendant, je serois d'avis qu'on imaginât quelque coiffure d'un beau vert pour y enfermer les cheveux de Luisante; car, je me trompe fort, si leur éclat, joint à celui de ses yeux, n'est en partie cause que ses regards sont si dangereux; et, pour lever tous les obstacles, ce sera moi, si votre majesté le trouve bon, qui consulterai la magicienne de votre part, puisque je sais sa demeure.

Le calife le trouva fort bon. Tarare fut chargé d'une bourse de diamants brillants, et d'un demi-boisseau de grosses perles pour Serène, et se mit en chemin malgré les regrets de madame la sénéchale.

Son voyage fut d'un mois, pendant lequel les yeux de Luisante firent plus de mal que jamais. Elle ne s'étoit pas accommodée de la coiffure verte: ce n'est pas qu'elle n'eût un peu amorti l'éclat de ses yeux; mais en même temps son teint en avoit pris une légère teinture, qui la mit dans une telle colère, qu'elle la jeta au nez de sa dame d'atours, après l'avoir arrachée; et ses yeux en étoient devenus plus méchants que jamais.

Le calife faisoit faire et processions et prières publiques pour qu'il plût au ciel de regarder en pitié son pauvre peuple, ou d'empêcher que sa fille ne le regardât, quand Tarare revint: et voici ce qu'il dit au calife, séant en son conseil:

Sire, la magicienne Serène vous fait ses compliments; mais elle vous remercie de votre présent,

dont elle ne veut point : elle dit qu'elle a le secret de rendre les yeux de la princesse aussi traitables que ceux de votre majesté, sans leur rien ôter de leur éclat, pourvu que vous lui fournissiez quatre choses. Quatre! dit le calife; quatre cents, si elle veut, et..... Doucement, s'il vous plaît, sire, dit Tarare. La première de ces choses est le portrait de Luisante; la seconde, Fleur d'Épine; l'autre, le Chapeau lumineux; et la dernière, la jument Sonnante. Que diable est-ce que tout cela! dit le calife. Je vais vous l'apprendre, sire.

Serène a une sœur qui s'appelle Dentue, presque aussi savante qu'elle; mais, comme son art ne lui sert qu'à nuire, elle n'est que sorcière; au lieu que l'autre est une honnête magicienne. Or la sorcière enleva la fille de Serène, quand elle n'étoit qu'un enfant : mais à présent qu'elle est grande, elle la tourmente nuit et jour pour lui faire épouser un petit monstre de fils qu'elle a. C'est cette fille qui s'appelle Fleur d'Épine, et qui est au pouvoir de la sorcière : elle a de plus un chapeau si chargé de diamants, et ces diamants sont si brillants, qu'ils jettent autant de rayons que le soleil. Outre tout cela, elle a une jument qui, à chaque crin, a une sonnette d'or, dont le son est si harmonieux qu'on entend une musique ravissante dès qu'elle remue.

Voilà, sire, les quatre choses que vous demande Serène, vous avertissant que, quiconque se mettroit en devoir de les enlever à Dentue, il seroit

comme impossible qu'il ne tombât entre ses mains, et que toutes les puissances de la terre ne le sauveroient pas s'il y étoit une fois.

Le calife et son conseil se mirent à pleurer, voyant, par la dureté de ces conditions, qu'il n'y avoit point de remède à leurs maux. Tarare en fut attendri; et s'adressant au calife : Sire, dit-il, je connois un homme qui seroit capable de fournir la première demande, s'il l'entreprenoit.

Quoi! dit le calife, peindre ma fille! et qui est le fou qui oseroit entreprendre une chose impossible?

Tarare! répondit l'autre. Tarare! dit le calife. Tarare! dit le sénéchal avec tout le conseil; et Tarare! enfin s'écrièrent tous les galopins qui jouoient dans la cour du palais.

Sire, dit le sénéchal, s'il l'entreprend, il en viendra à bout. Et, quand cela seroit, dit le calife, qui entreprendra le reste? Moi, dit le téméraire Tarare, mais à condition que, lorsqu'on me nommera par hasard, on me laissera en repos sans se renvoyer mon nom les uns aux autres, comme autant d'échos; et que, quand la princesse sera dans l'état que vous la souhaitez, il lui sera permis de choisir tel époux qu'il lui plaira.

Le calife lui en donna sa parole; et le sénéchal, qui aimoit à travailler, lui en expédia des lettres patentes.

On étoit en peine de la manière dont il s'y prendroit pour peindre un visage qu'on ne pou-

voit regarder sans en mourir : on en fut bientôt éclairci.

C'étoit un homme qui avoit beaucoup voyagé, et qui trouva dans les curieuses remarques qu'il avoit faites sur chaque pays, que dans celui des éclipses les gens du pays ne faisoient que teindre un morceau de verre de quelque couleur sombre pour regarder impunément le soleil.

Il se fit, sur cette idée, des lunettes d'un verre fort obscur; et, les ayant essayées contre le soleil en plein midi, il se rendit chez Luisante avec ce qu'il falloit pour la peindre.

Cette témérité la surprit; et, pour l'en punir, elle ouvrit tant qu'elle put ses beaux yeux : mais ce fut en vain; car, après avoir examiné toutes les merveilles de sa beauté à l'abri de ses lunettes, il se mit à la peindre.

Personne, dans cet art, ne le surpassoit, quoiqu'il n'en fît pas profession. Son goût étoit de la dernière délicatesse pour tout; mais personne ne se connoissoit si bien en beauté; cependant celle de Luisante ne fit point dans son cœur le progrès qu'il avoit cru. Sa taille étoit moins parfaite que son visage; cela le garantit quelque temps; mais il fallut céder à la fin : ce fut alors qu'il mit en usage tout l'agrément de son esprit pour lui plaire. Elle ne fut pas insensible aux louanges qu'il donnoit à sa beauté, tandis que, sous prétexte de l'égayer pendant une occupation où la vivacité s'assoupit d'ordinaire, il lui faisoit des récits si

agréables de ses voyages, qu'elle l'auroit écouté toute sa vie. Le peu de brillant de sa figure n'empêcha pas celui de son esprit de faire le même effet que s'il eût été le mieux fait de tous les hommes.

Elle l'aima donc, et fut fâchée que son portrait fût sitôt fini : mais elle le fut bien plus quand il fallut partir pour une aventure aussi périlleuse que celle qu'il entreprenoit.

Elle lui dit en partant qu'il alloit travailler pour lui-même en s'exposant pour elle, puisque, s'il réussissoit, il lui seroit libre de se choisir un époux; et, s'il ne réussissoit pas, qu'elle n'en choisiroit jamais.

En ce temps-là, dès qu'une beauté se sentoit de la tendresse ; elle se hâtoit de le dire, et les princesses en étoient tout aussi pressées que les autres. Tarare se jeta dix ou douze fois à ses pieds pour lui marquer un transport qu'il ne sentoit pas : il s'étonna de trouver son cœur si peu rempli de son bonheur ; car il sentoit bien qu'il n'aimoit pas tant qu'il le disoit.

Le portrait de Luisante fut l'admiration de toute la cour ; il étoit si vivement peint, qu'on avoit peine à soutenir ses regards, quoique ce ne fût qu'en peinture. Tarare découvrit au calife le secret dont il s'étoit servi pour peindre sa fille, et lui laissa ses lunettes pour la voir de temps en temps, lui recommandant que ce fût rarement, de peur d'accident ; mais le calife ne profita pas de cet avis, et s'en trouva mal.

On lui offrit, pour faciliter son entreprise, de l'argent, et même des troupes; mais il refusa l'un et l'autre, se recommanda seulement à la fortune, et se mit en chemin sans autre secours que celui de son courage et de son industrie.

Tant qu'il fut sur les terres de Cachemire, ce ne furent que plaisirs : les fleurs naissoient sous ses pas; les pêches et les figues lui tomboient dans la bouche dès qu'il levoit la tête; les melons les plus rares s'offroient à lui de tous côtés; un printemps continuel rendoit l'air doux et le ciel serein. Avoit-il besoin de repos; un vaste oranger lui présentoit, le long d'un coulant ruisseau, son ombre fraîche et délicieuse, tandis que les oiseaux l'endormoient par les airs du monde les plus tendres; car il n'y avoit pas un rossignol dans tout le royaume qui ne sût la musique, ni une fauvette qui ne chantât à livre ouvert. Mais, dès qu'il eut passé les montagnes qui enferment de tous côtés ce charmant pays, il ne trouva que des déserts ou des bois pleins de bêtes si sauvages, que les tigres et les léopards ne sont que des moutons auprès d'elles.

Il falloit cependant traverser ces forêts pour arriver à la demeure de Dentue.

On eût dit que ces maudites bêtes savoient son dessein; car, au lieu de prendre la peine de venir à lui, elles ne firent que s'étendre à droite et à gauche : trois hydres, dix rhinocéros, et quelques demi-douzaines de griffons se mirent sur son passage.

Il savoit assez bien la guerre : ainsi, après avoir examiné leur contenance, il jugea de leur dessein; et, comme la partie n'étoit pas égale, il eut recours au stratagème.

Il attendit que la nuit fût venue, faisant bon guet autour de son camp; et, environ vers la seconde veille, ayant fait un fagot des branches les plus sèches qu'il put trouver, il y mit le feu avec un fusil, le mit au bout d'une longue perche, et marcha droit aux ennemis. Il sentoit bien qu'il n'aimoit pas assez pour oser invoquer la belle Luisante; ainsi, sans se recommander à sa divinité, le fier Tarare donna tête baissée dans une des plus rudes aventures qu'on pût tenter.

Il n'y a point de bêtes sauvages qui soient à l'épreuve du feu; dès que celles-ci virent la lueur du fagot ardent, elles commencèrent à s'ébranler; il s'en aperçut, poussa de grands cris; et, les ayant écartées, il se trouva hors du bois à la pointe du jour.

Il n'osa se reposer près d'un lieu si dangereux, quoiqu'il en eût grand besoin. Le soleil se levoit, et ses premiers rayons lui firent découvrir quelque chose de brillant au milieu d'un petit sentier; il suivit ce sentier; mais, après avoir long-temps marché pour arriver à ce qu'il voyoit, cela lui parut toujours à la même distance. Il fut contraint de s'asseoir de chagrin et de lassitude; et, dès qu'il fut sur l'herbe ce qu'il avoit vu s'éleva dans l'air, et le plus bel oiseau du monde se vint poser

sur un buisson à quatre pas de lui. Les plumes de ses ailes étoient or et azur, le reste couleur de feu et blanc; son bec et ses ongles étoient d'or; il avoit la figure d'un perroquet, hors qu'il paroissoit un peu plus gros.

Tarare, qui le considéroit attentivement, fut charmé de sa beauté : quelque chose de plus que la curiosité le pressoit d'en approcher; mais il eut peur qu'il ne s'envolât.

Le perroquet n'y songeoit pas; car, après avoir quelque temps cherché dans le buisson, il en tira un petit sac qu'il mit à terre; et, l'ayant délié fort adroitement, il en sortit une pincée ou deux de sel, qu'il se mit à becqueter, après l'avoir éparpillé de ses pieds.

Perroquet, mon cœur, dit Tarare, n'en mangez pas, cela vous fera mal. Le perroquet fit un éclat de rire, en le regardant pourtant fort sérieusement. Mon Dieu! poursuivit l'autre, que voilà un aimable perroquet! Mais que dis-je? un perroquet! c'est un phénix..... Tarare! dit le perroquet, et il s'envola.

Tarare, l'ayant perdu de vue, ramassa le sac de sel, et se mit en chemin le long du sentier où il étoit : il espéra que l'oiseau reviendroit à lui, puisqu'il emportoit sa nourriture. Je ne comprends pas, disoit-il, ce qui peut l'avoir effarouché : mais d'où vient que, jusqu'aux oiseaux, tout répète Tarare, dès qu'on l'entend prononcer? Celui-ci l'a pourtant dit de lui-même; mais pour-

quoi me suis-je avisé de prendre ce nom en quittant le mien? Est-ce pour l'aventure des pies? Mais personne ne m'en croira, quand je la conterois toute ma vie; et je ne sais si je la dois croire moi-même qui l'ai vue.

Il marcha la plus grande partie du jour par des lieux stériles et inhabités, s'entretenant de mille différentes pensées, auxquelles Luisante avoit souvent part : mais elle n'occupoit point son souvenir par ces longues et agréables rêveries où l'on aime à se perdre quand on aime passionnément, dans ces beaux châteaux en l'air où les souhaits sont incomparablement mieux logés que le bon sens.

La nuit approchoit; il n'en pouvoit plus de lassitude et de faim, lorsque, tournant les yeux de toutes parts, il aperçut une méchante chaumière au milieu de quelques broussailles; il y trouva un bon petit vieillard et sa femme; du reste, toutes les apparences d'un triste repas et d'un mauvais gîte : mais, ayant bien autre chose dans la tête que le faste ou la bonne chère, il résolut d'y passer la nuit. Il fut bien reçu; car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter toute la maison. Le fils du logis arriva bientôt après; jeune gentilhomme aussi délabré qu'on en pût voir.

Il ramenoit deux misérables chèvres, qui se mêlèrent à la compagnie, n'y ayant point d'autre appartement pour elles. Tarare prit de ces pauvres

gens tout ce qu'ils lui purent donner de lumières pour l'entreprise qu'il méditoit. Dès que le jour parut, ayant changé d'habit avec le fils, il s'en couvrit, se mit un emplâtre sur la moitié du visage, acheta les chèvres, et, sans oublier son sac de sel, se mit en campagne. Il adressa ses pas vers l'endroit d'où on lui dit à peu près qu'il verroit le palais de la sorcière : mais ses hôtes lui conseillèrent de n'y pas aller, à moins qu'il n'y eût bien affaire.

Il n'eut pas marché long-temps, qu'il entendit une espèce d'harmonie qui devenoit plus mélodieuse à mesure qu'il en approchoit : il se douta de ce qui la causoit ; et, chassant encore quelque temps ses chèvres devant lui, tandis qu'il observoit tout ce qu'il y avoit aux environs, il s'arrêta dans un petit bocage au travers duquel couloit un agréable ruisseau.

Le voisinage d'un lieu dangereux, et l'approche d'une aventure téméraire, lui causèrent quelques réflexions ; ces réflexions, quelque émotion, mais ni crainte ni repentir.

Il se disoit sans cesse :

Ce n'est rien qu'entreprendre, à moins que l'on n'achève ;
Et quand je devrois succomber,
Il est beau qu'un mortel à Luisante s'élève ;
Il beau même d'en tomber.

Et un moment après :

Si je l'entreprends en vain,
Je ne saurois périr pour un plus beau dessein.

Tandis qu'il se fortifioit ainsi par toutes les magnanimités d'opéra qui lui venoient en tête, il vit arriver une personne qui s'empara de toute son attention. A sa fraîcheur, on l'eût prise pour l'aurore d'un jour d'été ; à sa taille, pour la mieux faite des déesses ; et à sa grâce, pour toutes les grâces assemblées dans une personne.

Elle étoit très simplement vêtue ; mais un arrangement naturel que soutenoit un air de propreté la paroit tellement en dépit de ses habits, qu'elle lui parut quelque princesse déguisée.

Il la regarda trois fois depuis les pieds jusqu'à la tête à mesure qu'elle avançoit vers le ruisseau ; et trois fois il jura tout bas qu'il n'avoit jamais vu de pieds si bien tournés, ni tant d'agréments que dans la figure qu'ils soutenoient.

Il se détourna, faisant semblant de suivre ses chèvres. Elle remplit une cruche qu'elle avoit apportée, s'assit au bord du ruisseau, joignit les mains, et se mit à regarder tristement le courant de ses eaux.

Il se rapprocha dans le temps qu'ayant poussé quelques soupirs, elle se mit à dire ; Non, jamais créature ne fut si malheureuse ; hélas ! poursuivit-elle, puisque je suis assurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter, comment puis-je me résoudre à vivre ! Elle s'arrêta quelque temps après cette réflexion, mais ce ne fut que pour pleurer ; et un un moment après : Heureux oiseaux, disoit-elle, qui n'avez à craindre que les éléments,

les hommes et d'autres oiseaux qui vous font une guerre continuelle, du moins jouissez-vous de la liberté malgré toutes vos alarmes, et vous n'êtes pas condamnés à la vue éternelle de ce qu'il y a de plus affreux au monde!

Elle répandit de nouvelles larmes en achevant; et, après s'être lavé le visage et les mains, elle prit sa cruche et s'en alla.

Tarare l'avoit attentivement examinée sans qu'elle eût pris garde à lui : il avoit trouvé sa personne toute charmante; et, à son air, il trouva qu'elle avoit l'esprit naturel, l'humeur douce, le cœur sincère, et cependant l'âme assez fière. C'étoit trouver bien des choses en un moment; cependant il ne s'étoit point trompé; il n'eut pas de peine à deviner qui elle étoit.

Il passa la journée dans ce bocage comme il lui plut; et, la nuit étant venue, il y laissa ses chèvres, et s'avança dans la plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il alloit en avant, moins il savoit où il alloit; il eût erré long-temps de cette manière, si un éclat soudain de lumière ne lui eût fait découvrir une grande maison plate à deux cents pas de lui. Cette lumière étant disparue, il ne laissa pas de parvenir en tâtonnant à cette maison. Il ne douta point que ce ne fût celle de la sorcière; et, ne jugeant pas à propos de se présenter à la porte, il grimpa sur le toit le plus doucement qu'il put.

Elle n'étoit couverte que de paille; et, ayant prêté l'oreille quelque temps sans rien entendre, il écarta le plus délicatement qu'il put la paille de l'endroit où il étoit; et, par l'ouverture qu'il venoit de faire, il vit l'horrible Dentue, qui, en marmottant quelques mots barbares, jetoit des herbes et des racines dans une grande chaudière qui étoit sur le feu; elle remuoit tout cela en rond avec une dent qui lui sortoit de la bouche et qui avoit deux aunes de long. Après qu'elle eut quelque temps tourné toutes ces drogues, elle y jeta trois crapauds et trois chauve-souris, et se mit à dire :

Par mon chapeau, par ma jument,
Par ma fureur, par ma malice,
Achevons cet enchantement;
C'est pour déplumer mon amant
Qu'il faut que mon pouvoir s'unisse.

Son amant, grands dieux! s'écria Tarare; il faut que ce soit quelqu'un de ces monstres qui m'ont voulu arrêter dans le bois. Cependant la sorcière mettoit de temps en temps dans la chaudière un doigt qui avoit un ongle presque aussi long que sa dent : c'étoit pour prendre de cette belle composition qu'elle goûtoit, pour voir comment alloit le sortilége.

Au coin du feu étoit un petit monstre si laid et si bossu, qu'il faisoit encore plus peur que sa mère.

La belle que Tarare avoit vue dans le petit bois étoit à genoux devant ce monstre ; et, avec ses bras de neige et ses mains d'ivoire, elle lavoit les pieds les plus crasseux et les plus infâmes que jamais on ait lavés.

Tarare vit bien qu'elle s'en désespéroit, et n'en étoit pas moins désespéré. Dentue, s'étant aperçue que la pauvre fille pleuroit, leva sa grande dent, et la regardant de travers : Malheureuse! dit-elle, oses-tu bien servir de si mauvaise grâce celui qui dans deux jours sera ton mari, au lieu de remercier le ciel d'être au fils de Dentue et de posséder un tel époux!

Tarare ne put s'empêcher de tressaillir à ces paroles : la sorcière leva la tête à ce bruit ; et lui, descendant au plus vite de peur d'être surpris, regagna le petit bocage du mieux qu'il put. Il y passa le reste de la nuit à songer à ce qu'il venoit de voir et à méditer son entreprise.

Le matin suivant ramena la belle fille au bord du ruisseau. Elle y revint avec tous ses charmes, toute sa douleur, et par-dessus tout cela, avec de vilains habits crasseux et du linge fort sale qu'elle se mit à laver en pleurant de tout son cœur.

Cette seconde vue au bord du même ruisseau augmenta la compassion qu'il avoit eue pour elle, et lui fit sentir qu'il auroit bientôt besoin de la sienne. Elle étoit penchée vers le ruisseau en lavant ces vilaines hardes ; elle paroissoit d'un désespoir à s'y précipiter, s'il y eût eu de quoi la

noyer. La posture où elle étoit laissa voir à Tarare la gorge du monde la mieux formée; il en loua le ciel, sans oser pourtant se flatter qu'elle lui seroit jamais de rien.

Il crut qu'il étoit temps de se découvrir à elle; mais, avant que de lui parler, il voulut attirer son attention; et, tirant une flûte de sa poche, il se mit à jouer un air assez touchant. Il ne peignoit pas la moitié si bien qu'il jouoit de la flûte, et c'est tout dire.

Elle tourna les yeux avec surprise vers lui; sa figure et sa manière de jouer ne s'accordoient pas. Quand il s'aperçut qu'elle l'écoutoit, il fit semblant de suivre ses chèvres qui s'éloignoient. Non, dit-elle, quand il eut cessé de jouer, l'harmonie de Sonnante n'est pas si agréable. Qu'il est heureux, poursuivit-elle, ce pauvre qui passe sa vie à garder les chèvres! Hélas! tout malotru qu'il est, je voudrois de bon cœur être ce misérable. Mais que vient-il faire si près d'un lieu détestable, puisqu'il ne tient qu'à lui de mener plus loin son chétif troupeau? Que vient-il faire auprès de la demeure de Dentue?.... Il vient vous en délivrer, belle Fleur d'Epine, dit-il, en s'approchant d'elle tout d'un coup.

Elle en fut si surprise, qu'elle pensa s'évanouir; mais il ne lui en donna pas le temps. Oui, dit-il, je vous délivrerai, ou j'y perdrai la vie. Hélas! dit-elle en le regardant avec attention, pauvre garçon que tu es! tu peux mourir, mais tu ne sau-

rois me sauver, puisqu'il faudroit pour cela me dégager de l'esclavage où je suis, et que cela est impossible. Tu me vois occupée du plus dégoûtant emploi du monde; cependant j'y passerois de bon cœur ma vie, si je n'avois à craindre quelque chose de plus effroyable; mais on veut que j'épouse le fils de Dentue.

Je sais tout cela, lui dit Tarare, et je vous en sauverai.

Elle regarda tout de nouveau un homme qui parloit avec tant de confiance et qui paroissoit tout savoir. Il n'avoit eu que le plaisir de la voir, et n'avoit pas encore senti celui d'en être regardé; il le préféra dans son âme à tous ceux qu'il eût jamais eus. Il ôta son emplâtre pour paroître moins défiguré; je ne sais s'il fit bien; cependant, si elle ne fut pas fort touchée de son visage, elle s'accoutumoit assez à sa manière de parler. Il lui dit que, n'étant pas ce qu'il lui paroissoit, il avoit entrepris de l'enlever, elle, le Chapeau lumineux et la jument Sonnante; qu'il avoit entrepris tout cela pour le service d'une princesse qui passoit pour la merveille du monde et dont il commençoit à ne se plus souvenir. Eh! quel moyen, disoit-il, de s'en souvenir quand on a vu la charmante Fleur d'Epine! c'est elle qui sera désormais l'objet de toutes mes entreprises.

Elle ne parut point offensée de la déclaration, ni choquée du sacrifice. Dans le peu qu'ils eurent à rester ensemble, Tarare fut confirmé dans tout

ce qu'il avoit d'abord jugé de son esprit et de ses sentiments : il la conjura de se fier à lui de tout ce qui regardoit l'exécution de son entreprise : il ne lui demanda que de consentir à ce que proposeroit un homme qui choisiroit deux ou trois cent mille morts plutôt que de l'offenser.

Il s'informa d'elle précisément où étoit l'écurie de Sonnante : il sut qu'on ne se donnoit pas la peine de la fermer, n'y ayant pas d'apparence qu'on pût voler une jument qui ne faisoit pas le moindre mouvement sans qu'on l'entendît, et dont l'harmonie devenoit bien plus éclatante dès qu'on la sortoit de l'écurie. Il n'en demanda pas davantage : elle n'osa rester plus long-temps ; et, lorsqu'ils se séparèrent, elle le regarda tout aussi long-temps qu'elle put.

Dès qu'il l'eut perdue de vue, il se recommanda sérieusement à une fortune qui ne l'avoit pas encore abandonné, à une industrie dont il avoit plus besoin que jamais, et à toute la fermeté de son courage. Il sentoit bien qu'il étoit inspiré par quelque chose au-dessus de l'adresse et du bon sens. Il s'imagina que c'étoit sa nouvelle passion; mais c'étoit tout autre chose. Cependant, bien résolu de suivre tous ces mouvements inconnus, il commença par souffleter de méchants petits coquins qu'il vit venir avec de la glu pour prendre les pauvres petits oiseaux : il leur ôta cette glu, de peur qu'ils ne s'en servissent en son absence; et, à l'entrée de la nuit, il s'achemina vers l'écurie de

Sonnante, portant son petit sac de sel et la glu qu'il avoit prise aux petits garçons. Bel équipage pour une entreprise comme la sienne ! belles armes pour se garantir du pouvoir redoutable d'une sorcière, à laquelle il vouloit ravir tous ses trésors !

Un bruit mélodieux le conduisit droit à la jument Sonnante ; il y arriva comme elle venoit de se coucher. C'étoit la plus belle, la plus douce et la meilleure bête du monde. Il la caressa doucement de la main en la saluant : elle en fut si touchée, qu'elle lui auroit donné sa vie ; car elle étoit accoutumée à ne voir que le fils de la sorcière qui lui donnoit à manger, et qui souvent la maltraitoit ; outre qu'il étoit si horrible, que bien souvent elle eût mieux aimé jeûner que de le voir.

Quand il la vit dans cette disposition, il remplit toutes ses sonnettes l'une après l'autre avec du fumier, et les couvrit de cette glu qu'il avoit apportée, pour les empêcher de se déboucher. Quand cela fut fait, la gentille Sonnante se leva d'elle-même pour voir s'il n'y avoit plus rien autour d'elle qui pût faire du bruit.

Tarare réitéra ses caresses, la sella, lui mit sa bride, et, la laissant à l'écurie, s'achemina vers la demeure de Dentue. Dès qu'il y fut, il se posta sur le toit avec les mêmes précautions que le jour d'auparavant. Il ne savoit pas pourquoi ce sac de sel étoit entre ses mains, quelque part qu'il pût aller ; mais il s'en aperçut bientôt. Il vit par la

même ouverture à peu près les mêmes objets, hors que la pauvre Fleur d'Epine lui parut encore plus malheureuse : car la première fois elle ne faisoit que laver les pieds de Dentillon ; mais alors le petit monstre, après lui avoir voulu faire quelques amitiés, sur le pied du prochain mariage, se mit à grogner comme un cochon de ce qu'elle avoit la hardiesse de rebuter ses familiarités.

La sorcière la força de s'asseoir au coin du feu, tandis que Dentillon, étendu auprès d'elle, mit sa tête sur ses genoux et s'endormit.

L'infortunée Fleur d'Epine n'osa témoigner l'horreur qu'elle en avoit ; mais elle ne put retenir des larmes qu'il fallut encore cacher à la sorcière.

Tarare sentoit toutes ses afflictions. Dentue, toujours attentive à ses sortiléges, en remuoit la composition avec sa grande dent jusqu'au fond de la chaudière. Elle y jetoit de temps en temps quelque nouveau poison, en répétant ce qu'elle avoit dit la nuit précédente. Tarare voulut y mettre quelque chose du sien, et par l'ouverture de la cheminée il y vuida son sac de sel. La sorcière ne s'en aperçut que lorsqu'elle voulut en goûter comme la première fois ; elle tressaillit, en goûta pour la seconde fois ; et, trouvant que le maléfice étoit gâté par un ingrédient qui n'y convenoit apparemment pas, elle fit un cri si affreux, qu'on eût dit que quinze mille chats-huants avoient crié à la fois.

Elle ôta promptement son chaudron de dessus

le feu, et donna un soufflet à l'innocente Fleur d'Epine, qui en pensa tomber à la renverse en réveillant Dentillon : celui-ci lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Tarare, qui en étoit témoin, crut avoir reçu cinquante soufflets et autant de coups de poignard dans le cœur. Sa colère prit le dessus de sa prudence ; il s'alloit perdre pour la venger, si Dentue, après avoir loué son fils d'un si noble ressentiment, ne lui eût ordonné d'aller chercher de l'eau du ruisseau. Va, mon mignon, disoit-elle ; cette vilaine bête prendra mon chapeau pour t'éclairer ; je l'y enverrois bien toute seule, si ce n'est qu'il n'a aucune vertu que quand il est sur la tête d'une fille, et qu'il ne faut pas que celle qui le porte porte autre chose : va, mon fils, prends la cruche, ne crains point les esprits ; ils n'oseroient approcher quand le chapeau luit ; et je te promets que tu épouseras cette gueuse, qui fait tant la difficile, dès que tu seras de retour.

Oui-dà, j'y consens, dit Tarare en descendant, pourvu que ce ne soit qu'à son retour : il ne s'avisa pas de dire cela tout haut. Dès qu'il fut à terre, il courut en toute diligence se poster entre la maison et le ruisseau. A peine y fut-il, qu'il vit tous les lieux d'alentour éclairés comme en plein midi ; la charmante Fleur d'Epine fut le premier objet qui s'offrit à ses yeux ; elle lui parut si brillante, malgré l'éclat de ce chapeau, qu'il sembloit que ce fût elle qui lui prêtât sa lumière. Le petit

monstre qui l'accompagnoit se traînoit à peine sous le poids d'une cruche vuide : le petit vilain ne se contentoit pas d'être bossu pour faire horreur, il étoit boiteux comme un chien, et si petit, qu'il avoit vainement essayé de prendre sa belle maîtresse sous le bras : jamais il n'avoit pu atteindre qu'à la hauteur de sa poche; il s'y étoit attaché, se traînant après elle du mieux qu'il pouvoit; car Dieu sait les enjambées qu'elle faisoit pour s'en dépêtrer : son cœur battoit si fort de crainte et d'espérance, qu'elle n'en pouvoit plus lorsqu'elle vint à l'endroit où Tarare l'attendoit. Sa vue la fit tressaillir; elle rougit et pâlit un moment après. Je ne sais s'il vit ces différentes agitations, ni comme il les expliqua, s'il s'en aperçut; mais, après l'avoir rassurée, se saisissant de Dentillon, il lui enveloppa toute la tête dans son mouchoir; et, après l'avoir chargé sous son bras comme on enleveroit un barbet, il donna la main à Fleur d'Epine, et s'avança vers l'écurie à grands pas.

Il y trouva Sonnante dans le même état qu'il l'avoit laissée. Il instruisit Fleur d'Epine de son dessein en peu de mots : elle étoit si éperdue, qu'elle approuva tout sans rien entendre. J'ai une frayeur, disoit-elle; je ne crains plus pour moi seule, et c'est avoir trop à craindre : vous avez déjà tant fait, que je devrois me rassurer sur ce que vous me dites; pour cela sauvons-nous en diligence, puisqu'il n'y a que cela qui nous puisse

sauver : mais que ferez-vous de ce petit monstre ? Je l'écorcherois tout vif, dit-il, pour la peur que vous avez eue de l'épouser, et pour le soufflet qu'il vous a donné, si ce n'est que sa mère ne seroit pas si affligée de cette douce mort qu'elle le sera de celle que je lui prépare.

La généreuse Fleur d'Epine, qui ne pouvoit consentir à d'autre cruauté qu'à celle des beautés sévères envers les tendres amants, se préparoit à demander grâce pour le misérable. Non, lui dit Tarare, ne soyez point alarmée; tout le mal que nous lui ferons n'ira qu'à être bien à son aise tandis que nous serons exposés à la fatigue. Je vous prie même de lui laisser quelque faveur pour se souvenir de nous, puisqu'il perd l'espérance de vous avoir pour femme : permettez qu'il porte votre coiffure en attendant l'honneur de vous revoir.

Fleur d'Epine ne savoit ce que cela vouloit dire; mais elle trouvoit qu'il n'étoit pas trop de saison de plaisanter dans une telle conjoncture. Pour le petit Dentillon, dès qu'il en fut coiffé, son visage parut plus détestable. Il avoit entendu la menace de l'écorcherie; et quand il vit qu'elle n'aboutissoit qu'à porter la coiffe de sa maîtresse, il se crut sauvé.

Mais Tarare, lui ayant lié les pieds et les mains, et fourré assez de foin dans la bouche pour l'empêcher de crier, couvrit tout son corps de foin, de manière qu'on ne lui voyoit que le derrière de la tête assez proprement coiffé.

Cette cérémonie achevée, après avoir caressé Sonnante, il monta dessus, prit Fleur d'Epine devant lui, se mit en campagne, et tourna le dos au palais de la sorcière.

Quoique Sonnante fût plus vite que le vent, elle étoit plus douce qu'un bateau. Tarare, voulant profiter de sa vitesse, lui mit la bride sur le cou pendant une heure; mais, jugeant qu'il avoit fait cinquante lieues, il se crut assez loin pour laisser un peu prendre haleine à la jument.

Il avoit raison d'être content après avoir mis à fin une si terrible aventure, en délivrant ce qu'il commençoit d'aimer : il respiroit sans alarmes, et ce qu'il aimoit étoit entre ses bras sans pouvoir s'en offenser : heureuse situation pour un homme qui, ayant tenté l'entreprise pour la gloire, venoit de l'achever pour l'amour! Il n'avoit plus que la crainte de ne pas plaire à ce qu'il aimoit, et c'étoit bien assez : il étoit trop éclairé sur son mérite, pour se flatter d'aucun espoir sur l'agrément de sa figure; il ne savoit que trop que, sans le secours de son esprit et de son amour, il n'y avoit rien en lui de fort engageant. Chaque vue de Fleur d'Epine avoit redoublé sa passion, et ce n'étoit pas la diminuer que de tenir cette beauté entre ses bras, quoique le plus respectueusement du monde.

Belle Fleur d'Epine, lui disoit-il, sentant qu'elle trembloit encore, vous n'avez plus rien à craindre de Dentue, et vous n'avez sans doute rien qui vous doive inquiéter auprès d'un homme dont les

sentiments pour vous sont tels qu'ils doivent être. Je connois tout votre mérite; car j'ose dire que personne ne s'y connoît mieux : mais je n'ose vous dire que je le sens jusqu'au fond du cœur; il seroit pourtant bien extraordinaire que cela fût autrement. Des raisons assez particulières m'ont fait quitter mon pays; quand j'en partis, je n'avois ni projet ni dessein arrêté; je ne savois pas trop ce que j'allois chercher par le monde; mais je ne connois que trop à présent que c'étoit vous : ayez agréable que je vous amuse pendant quelques moments par ce récit.

Fleur d'Epine, ne sachant que répondre à tant de choses qu'on lui disoit à la fois, se pencha doucement contre lui, comme pour se reposer. Il aimoit bien cette façon de répondre; et, sans en attendre d'autre, il continua de cette manière :

Je suis fils d'un petit prince dont les Etats sont des plus petits; mais, en récompense, les sujets y sont riches, contents et fidèles.

J'avois un frère (Dieu sait ce qu'il est devenu): nous n'avions pas plus de six ans quand mon père nous prit tous deux en particulier, et, nous parlant comme si nous avions eu de la raison : Mes enfants, dit-il, comme vous êtes jumeaux, le droit d'aînesse ne sauroit décider de la succession entre vous. Cependant, comme mes Etats sont trop petits pour être partagés, je prétends que l'un de vous deux cède ses droits à l'autre; et, afin que celui qui aura cédé ne s'en repente pas, j'ai deux

dons à vous accorder, dont le moindre pourra faire votre fortune ailleurs; et ces dons sont l'esprit et la beauté. Mais, comme il faut que ces avantages soient séparés, que chacun choisisse celui qu'il aime le mieux. Nous répondîmes tous deux à la fois; je demandai l'esprit, et mon frère la beauté.

Mon père, nous ayant embrassés, nous dit que chacun auroit avec le temps ce qu'il avoit choisi.

Mon frère s'appeloit Phénix, et moi Pinson; et, si nous avions eu d'autres frères, je ne doute pas qu'on ne les eût appelés, les uns Merle, les autres Sansonnet, Rossignol ou Serin, selon le nombre: car une des folies du bon petit prince étoit celle des oiseaux; l'autre, de vouloir que ses enfants l'appelassent monsieur mon père en parlant de lui; ce qu'il ne put jamais obtenir de moi: mais Phénix lui en donnoit plus qu'il n'en demandoit. Cela fut peut-être cause qu'on lui tint mieux parole qu'à moi; car, à l'âge de dix-huit ans, c'étoit ce qu'on avoit jamais vu de plus beau dans notre sexe. Mais, pour moi, quoiqu'on me flattât sur les gentillesses de mon esprit, je regardois cela comme ce qu'on dit de tous les enfants du monde, quand les pères et les mères vont fatiguant tous les gens de leurs bons mots, et je ne me sentois qu'autant d'esprit qu'il en falloit pour connoître que je n'en avois pas assez.

Quoique nos inclinations fussent différentes, jamais il n'y eut d'union égale à celle qui étoit entre mon frère et moi. Je passois mon temps à lire tous

les livres que je pouvois attraper, bons ou mauvais. Je distinguai bientôt les uns des autres; et, me trouvant réduit à un assez petit nombre, je fus presque fâché d'une délicatesse qui retranchoit beaucoup de ma lecture. Phénix ne songeoit qu'à se parer pour éblouir par sa figure.

Enfin notre père mourut, et parut aussi content qu'on le peut être quand on meurt, de ce qu'il nous laissoit dans une union si parfaite. Dès qu'il fut en terre, nous commençâmes, pour la première fois, à être de différents avis, et à vouloir contester l'un contre l'autre : mais, dans une dispute qui fut très opiniâtre, il ne s'agissoit que de vouloir céder chacun son droit. Phénix se tuoit de me dire que, comme j'étois plus capable de gouverner, je méritois mieux de succéder; que, pour lui, fait comme il étoit, Dieu merci, en quelque endroit du monde qu'il allât, il n'avoit pas peur de manquer. Ce fut en vain que je lui donnai d'aussi bonnes raisons pour se mettre en possession de notre petite principauté : je ne le persuadai pas. Ainsi, après un long débat, nous demeurâmes d'accord que nous partirions le même jour pour chercher fortune, chacun de son côté, à la charge que celui qui seroit établi le premier tâcheroit d'en informer l'autre, afin qu'il revînt se mettre en possession de notre commun héritage. Nous laissâmes des ministres fidèles pour gouverner en notre absence; et, Phénix s'étant mis en campagne avec tous les charmes du monde, je partis

avec le peu de bon sens qui m'étoit tombé en partage.

Nous prîmes différentes routes. La première aventure qui m'arriva dans celle que j'avois prise est assez singulière, quoique ce ne soit pas de ces événements périlleux ou éclatants qui signalent les héros. J'avois parcouru beaucoup de provinces sans rien trouver qui me donnât la moindre espérance de m'élever à quelque fortune considérable. Je ne laissois pas de m'instruire partout où je trouvois quelque chose digne de mon attention; j'appris des secrets de toutes les natures; je remarquai ce que chaque pays avoit de singulier: mais rien de tout cela ne contentoit ma curiosité.

Parvenu enfin au royaume de Circassie, qui est le pays des beautés, je m'étonnai de l'avoir presque traversé d'un bout à l'autre sans en trouver qui m'eût seulement donné de l'admiration. J'en attribuai la cause au changement de gouvernement qui étoit arrivé dans le royaume; et je crus que les troubles avoient pu disperser ces beautés que j'avois cru rencontrer à chaque bout de champ, de la manière qu'on m'en avoit parlé.

Je marchois un jour le long d'un fleuve qui bordoit une vaste plaine; au-delà de ce fleuve s'élevoit un bâtiment qui me parut assez superbe. La curiosité de le voir me prit; je la suivis, et en y arrivant, je vis les dehors d'un château qui me parut la demeure de quelque souverain. Le dedans m'en parut assez sombre, et les habitants tristes:

cependant j'y vis plus de beautés que dans le reste de la Circassie; mais jamais il n'y en eut de plus sauvages. Celles qui me voyoient de loin me fuyoient; et celles qui ne pouvoient m'éviter, au lieu de répondre aux honnêtetés que je leur disois en les abordant, ne tournoient pas seulement la tête de mon côté. Voilà, dis-je en moi-même, des figures auxquelles il ne manque que la parole, tant elles représentent naturellement de très belles femmes. Je traversai je ne sais combien de galeries sans rencontrer dans ce vaste château que des objets aussi ennuyants qu'ils paroissoient ennuyés, lorsque j'entendis de grands éclats de rire dans un appartement séparé de ces galeries. Je fus bien aise que tout ne fût pas abîmé dans la tristesse que ce lieu commençoit à m'inspirer. J'entrai dans cet appartement; et, dans la chambre où ces éclats de rire continuoient encore, je vis quatre pies, assises autour d'une table, qui jouoient aux cartes: elles ne furent point effarouchées de ma présence; au contraire, après m'avoir fait quelques civilités, elles continuèrent un jeu où je ne comprenois rien, moi qui sais tous les jeux du monde. Il y avoit une corneille de fort bonne mine assise auprès d'elles, qui faisoit des nœuds en les voyant jouer.

J'avoue que je fus assez surpris d'un spectacle si nouveau; je ne pouvois comprendre ce que c'étoit que cet enchantement. Elles mêloient, coupoient et donnoient, comme si elles n'avoient fait

autre chose de leur vie. Au fort de mon attention, une de ces pies, après avoir long-temps filé une de ses cartes, les jeta toutes sur la table avec transport, et se mit à crier Tarare de toute sa force.

Les autres y répondirent; la corneille même, qui n'étoit pas du jeu, cria Tarare! et, après cela, ce furent de nouveaux éclats de rire, mais si perçants, que je n'y pus tenir.

Je sortis de l'appartement des pies du sombre château, et trois jours après du royaume. Ce fut environ dans ce temps-là que le bruit de cette beauté de Luisante commençoit à se répandre partout : j'en appris des choses si merveilleuses que je ne les pus croire ; et, quelque danger qu'on me dit qu'il y avoit à la regarder, je résolus de m'éclaircir par moi-même si ce qu'on en disoit étoit véritable.

L'heureux royaume de Cachemire m'avoit dès long-temps inspiré la curiosité de le voir par les récits qu'on m'en avoit faits. L'envie de quitter mon nom me vint tout à coup : je ne sais si ce fut par l'usage introduit parmi les aventuriers qui se déguisent toujours, ou si le nom de Pinson ne me paroissoit pas assez noble pour un homme qui avoit envie de faire parler de lui chez la première beauté du monde : mais enfin je changeai mon nom; et, l'aventure des pies m'étant restée dans la tête, je pris Tarare pour mon nom. Tarare? dit Fleur d'Epine; Justement, poursuivit-il; et ce qu'il y a de singulier à ce nom, c'est qu'il

semble qu'on ne puisse l'entendre que l'envie de le répéter, comme vous venez de faire, ne prenne tout aussitôt.

A l'entrée du royaume de Cachemire, par la route que j'avois prise, la savante Serène a établi sa demeure enchantée. Le désir de connoître une personne que des connoissances surnaturelles, acquises par une longue étude, rendoient la plus illustre des mortelles, m'engageoit autant au voyage de Cachemire que tout ce qu'on m'avoit dit de Luisante. Mais la difficulté d'y parvenir pensa me rebuter : de mille et mille gens qui avoient eu le même dessein que moi, un très petit nombre avoit réussi. On savoit à peu près le lieu de sa résidence; mais c'étoit en vain qu'on le cherchoit. Il étoit impossible de le trouver, si la fortune, ou plutôt un aveu favorable de la magicienne, ne vous y guidoit. Je fus assez heureux pour être admis à sa présence; et apparemment je n'en fus digne que par l'extrême passion que j'avois de rendre mes hommages à ce génie supérieur à tous les autres.

Je ne veux point vous ennuyer par la description particulière d'un séjour dont les beautés se peuvent à peine imaginer. Tout ce que je vous dirai, c'est que cet endroit de Cachemire est à l'égard du reste ce que le délicieux royaume de Cachemire est à l'égard du reste de la terre. Le peu de temps qu'il me fut permis de rester auprès d'elle me valut assurément beaucoup plus que le

don d'esprit que mon père croyoit m'avoir laissé en partage : je crus m'apercevoir que mon admiration et mes respects m'avoient attiré sa protection ; elle me la fit espérer en la quittant, et je partis avec la résolution de m'en rendre aussi digne qu'il me seroit possible.

Je ne voulus pas me faire voir en arrivant où étoit la cour.

Je connus bientôt ce que c'étoit que le génie du bon calife. Je fus informé du caractère de son premier ministre. Comme il n'avoit pas la capacité qu'ont d'ordinaire ou que doivent avoir ceux qui gouvernent sous leur maître, il n'avoit pas aussi leur présomption, et moins encore leur rudesse ; c'étoit le ministre le plus affable qui fut jamais. Il avoit une femme qui n'étoit pas si simple, mais qui étoit encore plus accueillante. Je me mis à son service en qualité d'écuyer, et je m'aperçus bientôt que je ne déplaisois pas à madame la sénéchale. Quelle sorte de beauté étoit-ce ? dit Fleur d'Epine en l'interrompant. De celles qui la font comme il leur plaît, répondit-il. Et, continuant son discours : Comme le sénéchal, son époux, étoit tout des plus grossiers, je n'eus pas de peine à passer pour fort habile dans son esprit ; cela fit qu'on se servit de moi pour chercher un remède aux maux que faisoient chaque jour les yeux de la princesse.

Tarare alors lui conta de quelle manière il étoit venu à bout de la peindre. Vous l'avez donc souvent regardée ? dit Fleur d'Epine. Oui, dit-il,

tout autant que j'ai voulu et sans aucun danger, comme je viens de vous dire. L'avez-vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous avoit dit? poursuivit-elle. Plus belle mille fois, répondit-il. On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, si vous en êtes d'abord devenu passionnément amoureux; mais dites m'en la vérité.

Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'étoit passé entre lui et la princesse, pas même l'assurance qu'elle lui avoit donnée de l'épouser, en cas qu'il réussît dans son entreprise.

Fleur d'Epine ne l'eut pas plus tôt appris, que, repoussant les mains dont il la tenoit embrassée, elle se redressa, au lieu d'être penchée contre lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela vouloit dire; et, continuant son discours sans faire semblant de rien : Je ne sais, dit-il, quelle heureuse influence avoit disposé le premier penchant de la prineesse en ma faveur, mais je sentis bien que je n'en étois pas digne par les agréments de ma personne, et que je le méritois encore moins par les sentiments de mon cœur; car je ne me suis que trop aperçu depuis que l'amour que je croyois avoir pour elle n'étoit tout au plus que de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloignoit effaçoit insensiblement son idée de mon souvenir; et, dès le premier moment que je vous ai vue, je ne m'en suis plus souvenu du tout.

Il se tut; et la belle Fleur d'Epine, au lieu de parler, se laissa doucement aller vers lui comme

auparavant, et appuya ses mains sur celles qu'il remit autour d'elle pour la soutenir.

Ils en étoient là; le jour commençoit à paroître; et, Tarare ayant pris le Chapeau lumineux pour en soulager Fleur d'Epine, qui ne l'avoit point quitté durant l'obscurité, ils ne furent plus éclairés que du foible éclat de l'aurore naissante : sa fraicheur ranimoit les fleurs; et les larmes précieuses qu'elle répandoit, arrosant l'herbe des prairies, abattoient la poussière sur les grands chemins.

Mais dans le temps que la belle avant-courrière du jour ouvroit les portes de l'orient aux chevaux du soleil, la jument Sonnante se mit à hennir. Fleur d'Epine en tressaillit, et tremblante depuis les pieds jusqu'à la tête : Ah! dit-elle, nous sommes perdus, la sorcière nous suit. Tarare regarda derrière lui, et vit la terrible Dentue, montée sur une licorne couleur de feu, qui menoit en laisse deux tigres dont le plus petit étoit bien plus haut que Sonnante.

Tarare tâcha de rassurer Fleur d'Epine en lui disant que la jument alloit si vite, qu'ils autoient bientôt perdu de vue la sorcière et son équipage; et là-dessus il voulut pousser à toute bride; mais Sonnante demeura tout court. Ce fut en vain qu'il lui appuya les talons, et qu'il l'incita de toutes les manières; elle étoit immobile.

Fleur d'Epine s'évanouissoit entre ses bras, voyant la sorcière à cinquante pas d'eux : Tarare

avoit beau lui protester que, tant qu'il auroit une goutte de sang dans les veines, elle ne tomberoit ni entre ses mains, ni entre les griffes de ses tigres, tout cela n'avoit garde de la remettre.

Dentue approchoit toujours; et Tarare, ne sachant plus à quel saint se vouer, s'avisa d'essayer les voies de la douceur; et, caressant la jument : Quoi, ma bonne Sonnante! lui dit-il, voudrois-tu livrer ta belle maîtresse à cette vilaine sorcière qui la poursuit? N'as-tu donc commencé de si bonne grâce que pour nous trahir à la fin? Mais il avoit beau la piquer d'honneur par ces paroles, elle ne s'en ébranla pas; et la sorcière n'étoit plus qu'à vingt pas de lui quand Sonnante remua trois fois l'oreille gauche : il y mit vitement le doigt; et, y ayant trouvé une petite pierre, il la jeta par-dessus son épaule gauche : dans un instant s'éleva de terre une muraille entre la sorcière et lui. Cette muraille n'avoit que soixante pieds de haut; mais elle étoit si longue, qu'on n'en voyoit ni le commencement ni la fin.

Fleur d'Epine respira. Tarare remercia le ciel, et Sonnante partit comme un éclair.

Ils avoient déjà perdu de vue la nouvelle muraille, et Tarare, croyant Fleur d'Epine en sûreté, lui alloit dire quelque chose de tendre, et peut-être de joli, lorsque Sonnante s'arrêta tout court au milieu de sa course. Tarare tourna la tête, et vit l'éternelle Dentue qui les poursuivoit tout de nouveau. Quoi! s'écria-t-il, n'y a-t-il

donc aucune muraille qui soit à l'épreuve de sa licorne, de ses tigres, de sa longue dent et de son épouvantable griffe? Pendant ces réflexions, toutes les frayeurs de Fleur d'Épine la reprirent. La jument, plus rétive encore que la première fois, sembloit clouée à la terre. Tarare, ne perdant pas courage, se mit à haranguer Sonnante d'une manière plus touchante qu'il n'avoit fait auparavant. Hélas! lui disoit-il, vertueuse Sonnante, je vois bien que la sorcière a jeté sur vous quelque sort, et que, lorsqu'elle vous peut voir, vous ne sauriez plus remuer. Si cela n'étoit, ayant le cœur aussi bien fait que vous l'avez, je gage que vous aimeriez mieux mourir que de ne pas sauver votre jeune maîtresse, la belle Fleur d'Epine: mais, comme je vois par votre tristesse que vous n'avez plus de secours à nous offrir, je vous demande une grâce, qui est de sauver la charmante Fleur d'Epine. Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vais au-devant de la sorcière et des tigres; peut-être que la fortune secondera mon courage. Fuyez de toute votre force avec ma chère Fleur d'Epine, tandis que Dentue tiendra les yeux sur moi. Adieu, bonne Sonnante; sauvez Fleur d'Epine, ne l'abandonnez pas, je vous conjure; et, si vous ne me revoyez plus, faites-la quelquefois souvenir de l'homme du monde qui l'aimoit le plus tendrement. Il alloit mettre pied à terre en achevant; mais Fleur d'Epine lui serra les mains pour le retenir.

Pour la bonne Sonnante, elle fut si attendrie, qu'elle se mit à pleurer comme une folle : elle sanglottoit à fendre les rochers les plus durs, et des larmes plus grosses que le pouce couloient de ses beaux yeux jusqu'à terre. Pendant qu'elle menoit un deuil inutile, la sorcière approchoit. Ce fut alors qu'elle remua six fois l'oreille droite.

Tarare n'y trouva qu'une goutte d'eau qui pendoit au bout de son doigt; il la jeta par-dessus son épaule droite : cette goutte d'eau ne fut pas plus tôt à terre, que ce fut un fleuve, qui devint bientôt si large, qu'on l'eût pris pour un bras de mer : ses eaux étoient plus rapides que celles d'un torrent, et s'étendirent du côté que Dentue les avoit poursuivis; mais ce fut avec tant d'impétuosité, qu'elle, sa licorne et ses tigres, pensèrent s'y noyer.

Ce fut un plaisir pour Fleur d'Epine et Tarare de voir comme l'eau la poursuivoit à mesure qu'elle pressoit sa licorne pour la fuir.

Dès qu'on ne la vit plus, Sonnante fit un saut d'allégresse qui pensa faire tomber Fleur d'Epine. Cela donna occasion à Tarare de la serrer encore plus étroitement, comme pour la soutenir ; car, quoiqu'il ne se fût pas attendu à ce transport soudain de la jument, comme il étoit bon homme de cheval, il n'en fut que médiocrement ébranlé.

Les voilà donc une seconde fois délivrés des horreurs de la maudite Dentue. Tarare espéroit que ce seroit la dernière alarme qu'elle leur don-

neroit. La bonne Sonnante sembloit prendre part à la tranquillité qui succédoit à toutes les inquiétudes qu'ils venoient d'avoir, et elle couroit d'une légèreté inconcevable. Tarare, voyant qu'elle alloit toujours, s'avisa de l'arrêter au bout de quelque temps, pour l'informer de son dessein, ne sachant pas si la route qu'elle tenoit les conduiroit où ils vouloient aller. C'est pourquoi lui ayant remis la bride sur le cou : Sonnante, lui dit-il, je sais bien qu'on ne se peut égarer avec vous : nous voulons aller au pays de Cachemire; il est tout environné de montagnes et de précipices d'un côté, et c'est celui qui est auprès de la demeure de Serène; menez-nous-y par ce côté.

Et pourquoi au pays de Cachemire? lui dit Fleur d'Épine. N'est-ce pas celui de Luisante? C'est le royaume de son père, dit-il, et c'est à son père que j'ai promis de porter les dépouilles de la sorcière, telles que les demande Serène?

Eh quoi! lui-dit-elle un peu troublée, ne m'avez-vous pas dit que, quoique vous eussiez entrepris ce dangereux exploit pour Luisante, vous n'aviez songé qu'au plaisir de me délivrer en l'achevant? Que j'étois folle, poursuivit-elle, de me flatter un moment qu'on pût oublier la plus belle personne du monde pour songer à une créature comme Fleur d'Épine! Pourquoi me le disiez-vous, puisque vous ne le pensiez pas? Ah, Tarare! dit-elle en laissant tomber quelques larmes, je vois bien que votre seul empressement est

de paroître devant les beaux yeux qui vous charment encore, chargé des dépouilles que vous lui avez promises, et lui menant Fleur d'Épine en triomphe. Si vous ne m'aviez point trompée, vous ne l'iriez pas chercher : après avoir trouvé ce que vous sembliez craindre si fort de perdre, qui vous empêcheroit de me conduire en votre pays ? Pourquoi me faites-vous éprouver qu'il y a des maux plus grands que ceux dont vous m'avez délivrée ! Si vous ne m'aviez point flattée, mon cœur, toujours tranquille, ne me feroit point envisager comme le plus grand des malheurs celui d'être sacrifiée à Luisante ; elle ne vous aimera que trop sans ce nouveau témoignage de votre tendresse.

Tararé se désespéroit de son affliction ; mais il étoit charmé de ses alarmes ; et, voyant qu'elle ne cessoit de pleurer : Non, charmante Fleur d'Épine, lui dit-il avec transport, je ne vous ai point trompee en vous disant que je ne m'exposois que pour vous, et que vous me verriez plutôt mourir à vos yeux que de songer à vous sacrifier à Luisante. Votre première vue l'a chassée de mon cœur ; chaque moment vous y établit de plus en plus ; vos paroles, qui marquent si bien la délicatesse et la sincérité de vos sentiments, ont pénétré jusqu'au fond de mon âme : je voulois mourir pour vous sauver, jugez si c'est pour une autre que je veux vivre. Ayez donc l'esprit en repos sur mon dessein ; souffrez que je tienne ma parole, puisque je serois indigne de vous, si j'y manquois. Sachez

que nous ne saurions être en sûreté que sur les terres de Cachemire; et comptez que, s'il en est question, ce sera Luisante que je sacrifierai à l'aimable Fleur d'Épine au péril de mille vies.

Ce qu'on aime persuade, et l'on croit facilement ce qu'on souhaite. Tarare avoit ouvert son cœur avec un empressement trop sincère et trop naturel pour laisser aucune inquiétude à Fleur d'Épine sur ses intentions; et, dès qu'il la vit rassurée, il rendit la bride à Sonnante, qui tourna tout d'un coup sur la droite, et se mit à galoper comme ce qu'il y a de plus léger et de plus vite sur la terre. Ils arrivèrent en moins d'une demi-heure au pied d'une montagne qui paroissoit inaccessible, si quelque chose pouvoit l'être à la légèreté de Sonnante.

Tarare connut que c'étoit une de ces montagnes dont l'enceinte couvre les limites du bienheureux Cachemire. Sonnante y grimpa comme si elle eût marché en rase campagne, et ne fatigua pas plus ceux qu'elle portoit qu'elle n'avoit fait dans la plaine. Dès qu'ils furent au sommet, l'air leur parut embaumé de tous les parfums d'Arabie; et, de quelque côté que leur vue s'étendît, un parterre continuel sembloit s'offrir à leurs yeux avec tous les agréments d'une variété délicieuse. Fleur d'Epine fut bien aise de s'y arrêter un moment; et, tandis qu'elle se perdoit dans la contemplation de tant de merveilles, le démon de la jalousie, qui se fourre partout, vint troubler son attention.

Quoi! dit-elle, Luisante est héritière de tout ce que je vois! Luisante, plus précieuse encore que tous ces trésors, et plus brillante que toutes les beautés que la nature étale ici, les doit porter à celui qu'elle choisira pour époux! et il pourroit y avoir quelqu'un qui refusât sa main pour Fleur d'Epine! Ah, Tarare! s'il est vrai que votre constance, ou plutôt votre aveuglement pour moi soit à l'épreuve de ce que je crains, rassurez-moi, s'il est possible, avant que nous descendions dans ces lieux enchantés; ou laissez-moi chercher au travers des précipices d'où nous venons une destinée plus supportable que celle de vous voir à Luisante.

Un autre se seroit peut-être impatienté d'une inquiétude qui ne devoit pas sitôt la reprendre. après ce qu'il venoit de lui dire; mais Fleur d'Epine étoit encore plus charmante qu'elle n'étoit tendre et délicate, et Tarare l'aimoit passionnément. Il étoit si éloigné de s'en rebuter, que ces mouvements d'inquiétude auroient été la joie de son cœur, s'ils n'avoient un peu trop coûté au repos de ce qu'il aimoit; et, pour tâcher de l'en guérir: Belle Fleur d'Epine, dit-il, je ne sais que deux moyens de vous donner l'assurance de ma sincérité que vous souhaitez : l'un est de recevoir ici votre main en présence du ciel et de la terre, et d'unir dès ce moment mon cœur au vôtre pour jamais. Je prends à témoin les puissances invisibles qui nous écoutent, que je me croirois plus

heureux de passer ma vie avec vous au milieu des lieux affreux par où nous sommes montés que de régner avec Luisante dans ces climats fortunés où nous allions descendre. Je vous offre donc mon cœur et ma foi sans aller plus loin, et vais vous conduire au petit Etat où mon frère est peut-être de retour; mais je vous ai déjà dit que partout, hors du royaume de Cachemire, nous serions exposés à la fureur et à la poursuite de la cruelle Dentue ; mais, quand nous pourrions l'éviter, nous ne pourrions nous sauver du juste ressentiment de Serène, à qui j'ai promis de remettre sa fille avec le chapeau et la jument.

Fleur d'Epine témoigna sa surprise par un petit tressaillement. Oui, belle Fleur d'Epine, dit-il, vous êtes fille de la magicienne Serène, que sa vertu autant que son art rendent plus respectable que si elle tenoit le rang le plus élevé. Ce seroit chez elle que je serois d'avis que nous allassions, afin que, mettant à ses pieds les trésors qu'elle a demandés, et que j'ai heureusement enlevés à la sorcière, je fusse en droit de lui demander le plus précieux de tous pour récompense de ce que j'ai fait pour lui obéir.

Fleur d'Epine, un peu confuse de la jalousie qu'elle avoit témoignée, ne balança point sur cette dernière proposition. Ils descendirent donc dans ces plaines fertiles et riantes qui leur offroient de nouveaux charmes à mesure qu'ils en approchoient. Pour moi, j'avoue que je n'en suis point fâchée;

car je croyois qu'ils ne quitteroient jamais le sommet de cette montagne, où leurs sentiments, aussi bien que leurs incertitudes, m'ont un peu ennuyée, comme ils auront fait votre majesté sérénissime.

Nos amants se trouvèrent au bas de la montagne dans le temps que le soleil étoit encore dans toute son ardeur.

Quoique l'allure de Sonnante fût si aisée, qu'on n'en pouvoit être fatigué, les alarmes et les frayeurs que Fleur d'Epine avoit eues pendant une nuit où elle n'avoit pas fermé l'œil l'avoient fort abattue. Tarare, qui n'avoit plus d'attention que pour elle, s'en aperçut, et mit pied à terre au bord d'un ruisseau que deux rangs d'orangers ombrageoient de chaque côté. Fleur d'Epine n'y fut pas plus tôt assise, qu'elle s'endormit, quoi qu'elle eût pu faire pour s'en empêcher.

Tarare ôta la bride à Sonnante pour lui laisser prendre quelque rafraîchissement : mais, comme il ne vouloit pas qu'elle s'éloignât trop, et qu'il lui vouloit pourtant laisser la liberté de paître où bon lui sembleroit, il déboucha toutes ses sonnettes pour l'entendre en quelque endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle sentit que ses sonnettes n'étoient plus bouchées, au lieu de s'amuser à paître, elle faisoit des mouvements si gracieux et si mesurés, que rien n'égaloit l'harmonie qu'elle faisoit entendre autour d'elle.

Tarare, après l'avoir écoutée quelque temps, se mit à considérer sa charmante Fleur d'Epine.

C'étoit la taille la plus parfaite qu'on verra jamais; son visage, dans le doux sommeil qui fermoit ses paupières, brilloit de tous les agréments que la fraîcheur, la jeunesse et les grâces y pouvoient répandre. Le passionné Tarare ne se lassoit point de la considérer, et se laissoit entraîner aux plus tendres imaginations du monde, examinant tant de beautés en détail : mais il demeura dans un fidèle respect, quelque envie que cette contemplation pût inspirer d'en sortir.

Les amants de ces temps-là ne savoient ce que c'étoit que de surprendre ou de voler des faveurs, quand on s'en fioit à leur bonne foi. Il se contenta donc de repaître ses yeux des merveilles qu'il voyoit, et de promener son imagination sur celles qu'il ne voyoit pas.

Sonnante cependant, qui s'éloignoit insensiblement, faisoit aller ses sonnettes harmonieuses d'une manière si ravissante, qu'il choisit quelques-uns des airs nouveaux qu'elles composoient, et y fit des couplets tendres et galants à la louange de Fleur d'Épine endormie. Non, disoit-il dans ces vers, s'il ne tenoit qu'à moi de former une beauté selon ma fantaisie, je ne pourrois rien imaginer de plus aimable ni de plus engageant que ce que je vois; et, pour toucher mon cœur, il n'y auroit qu'à copier Fleur d'Épine.

Avec de telles imaginations, le seigneur Tarare n'avoit garde de s'endormir. Il loua le ciel du profond repos dont jouissoit sa divinité; mais il crut

qu'après avoir bien dormi, elle pourroit avoir besoin de manger. De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau pays, on ne voyoit que trop de quoi fournir le plus beau dessert du monde: chaque arbre et chaque buisson en offroient de reste; mais il n'y avoit pas moyen de commencer par le fruit quand on avoit bien faim. Il laissa ses tablettes et les vers qu'il y venoit d'écrire auprès de Fleur d'Épine, et s'en alla trouver Sonnante, dont la musique continuoit toujours, quoiqu'il ne la vît plus. Il ne savoit pas trop bien ce qu'il y alloit faire; mais il se mit en tête qu'une créature qui leur avoit été d'un si grand secours ne pouvoit manquer de ressource pour tous leurs besoins. Il la trouva, comme on peint Orphée, environnée de toutes sortes de bêtes et d'oiseaux que la douceur de son harmonie avoit rassemblés autour d'elle. Il en coûta la vie à une gélinotte, deux perdrix rouges et un faisan, qui se trouvèrent un peu trop attentifs. Il se mit à les accommoder pour le souper de Fleur d'Épine; car, quoique Pinson fût prince, Tarare étoit cuisinier quand il vouloit, et tout des meilleurs : il ne faut pas demander s'il fit de son mieux dans cette occasion.

A son retour, Fleur d'Épine s'éveilla; et à son réveil elle fut servie. Elle ne parut pas insensible à ses soins, et son empressement dans cette rencontre ne lui fut pas indifférent. Il lui conta comment le hasard lui avoit fourni de quoi lui faire ce

petit repas. Elle eut pitié des pauvres oiseaux que l'amour de la musique avoit trahis; mais elle ne laissoit pas d'en manger en les plaignant. Elle voulut savoir ce qu'il avoit fait tout le temps qu'elle avoit dormi. Ses tablettes étoient encore auprès d'elle; il ne fit que les ouvrir. Elle les prit; et, quoiqu'elle rougît, elle relut deux ou trois fois ce qu'elle y trouva. Elle lui dit qu'elle n'osoit louer, autant qu'ils le méritoient, des vers qui la louoient beaucoup trop : lui de protester qu'ils ne la louoient pas assez, et de prendre ses charmes à témoin qu'il en sentoit mille fois plus qu'il ne pourroit exprimer ni en prose, ni en vers.

Tarare, dit la modeste Fleur d'Épine, si je voulois me chagriner par de justes réflexions, je vous dirois que votre sincérité m'est un peu suspecte. Je me connois, et je sais que je n'ai qu'autant d'agréments qu'il en faut pour n'être pas absolument laide. Mais, puisqu'une prévention si favorable pour moi vous aveugle, je n'ai garde de vous ouvrir les yeux sur mille défauts que j'ai, et que je voudrois ne pas avoir pour être digne de ce que vous dites, et de ce que vous m'assurez que vous pensez.

Il se dit plusieurs choses fort tendres de part et d'autre sur cette contestation, dont se passera fort bien le lecteur, qui d'ordinaire saute autant de ces conversations qu'il en trouve pour arriver promptement à la fin du conte.

La nuit arriva bientôt après leur repas. Fleur d'Epine, qui n'avoit fait que dormir toute l'après-dînée, auroit bien voulu se remettre en chemin.

L'innocence de ses sentiments, le respect de celui qui l'accompagnoit, et la coutume, sembloient suffire pour lui mettre l'esprit en repos. Cependant, comme elle étoit délicate sur la bienséance, elle crut qu'il y en auroit plus à voyager tête à tête qu'à rester ensemble toute la nuit. Mais elle étoit embarrassée pour Tarare, qui vraisemblablement avoit besoin de repos. Il connut sa pensée, entra dans ses sentiments; et, l'ayant fort assurée qu'il n'étoit pas assez lâche pour dormir auprès d'elle, ils se remirent en chemin, dans l'espérance d'arriver chez l'illustre Serène à la pointe du jour.

L'harmonie de Sonnante surprit et charma tout ce qui se trouva sur leur passage. Dans les bois qu'ils traversoient, les oiseaux, trompés par l'éclat du chapeau, croyoient saluer le jour naissant lorsqu'ils répondoient au son agréable des sonnettes d'or. Les coqs des villages croyoient de même chanter pour l'aube du jour, et réveilloient les pauvres laboureurs qui venoient de s'endormir pour retourner vitement à leur travail. Mais Fleur d'Epine n'avoit qu'à ôter le chapeau de dessus sa tête, la nuit revenoit, et les bonnes gens se rendormoient.

Le véritable jour vint enfin, et Tarare promettoit à sa belle maitresse qu'elle salueroit bientôt

son illustre mère : mais il ne put tenir sa promesse. Comme il avoit été déjà deux fois chez la magicienne, il crut qu'il y parviendroit facilement la troisième : mais ce fut en vain qu'il s'obstina deux jours entiers à la chercher. Il savoit bien qu'il avoit cent fois passé tout auprès ; il ne pouvoit comprendre pourquoi Serène lui devenoit plus inaccessible cette fois que les autres, puisqu'il lui ramenoit une fille qu'elle devoit aimer tendrement, et qu'il étoit chargé du reste des trésors qu'elle avoit demandés. Il eut peur que Fleur d'Épine ne le soupçonnât de l'avoir trompée sur cet article : mais les dernières preuves qu'il lui avoit données de la sincérité de sa tendresse l'avoient entièrement guérie de toutes ses jalousies : elle n'avoit plus que l'inquiétude d'être dans la disgrâce d'une mère qu'elle n'avoit jamais vue et qui sembloit refuser de la voir.

Ils ne se rebutèrent pas ; et le troisième jour ils alloient recommencer leur recherche partout aux environs, sans s'aviser, comme Tarare avoit fait auparavant, de dire à Sonnante de les mener chez la magicienne ; car elle étoit douée du pouvoir d'arriver partout où l'on lui disoit d'aller, sans qu'aucun enchantement pût l'en empêcher. Tarare ne savoit pourtant pas cela ; mais, s'il avoit été inspiré quand il lui dit de le mener à Cachemire, il ne le fut pas tandis qu'il cherchoit inutilement la demeure de Serène.

Ce fut pendant ce temps-là que certain politique

de campagne, qui se mêloit d'entretenir des correspondances à la cour, y manda l'arrivée de Tarare : sur quoi, le calife lui ayant dépêché courrier sur courrier, avec ordre de se rendre incessamment à la cour, il fallut obéir malgré quelque légère alarme qui reprit à Fleur d'Epine et des pressentiments secrets qui menaçoient son cœur de quelque malheur. Elle fit ce qu'elle put pour les supprimer devant Tarare; et ce ne fut pas un médiocre effort que de paroître tranquille en approchant d'une ville où Luisante n'attendoit que Tarare pour en recevoir le remède à tant de maux, et peut-être pour lui en offrir la récompense.

Ils arrivèrent enfin, et furent reçus comme en triomphe : tout retentissoit d'acclamations; et ces acclamations élevoient la gloire de Tarare jusqu'aux cieux. On ne douta point qu'un homme qui venoit d'achever si glorieusement une entreprise commencée pour le bien public et pour le service de la princesse n'apportât le remède à tous leurs maux : et il en étoit temps. Le bon calife, depuis son départ, s'étant amusé trop long-temps un jour auprès de sa fille, avoit laissé tomber ses lunettes; et les beaux yeux qui tenoient de lui le jour lui en avoient ôté la lumière. Le sénéchal, de tous les ministres le plus loyal, en étoit mort d'affliction; sa femme s'en étoit consolée par sa nouvelle faveur auprès de la princesse : elle étoit si grande, qu'elle ne tuoit plus personne de ses regards que par son conseil.

Voilà bien du changement à la cour; mais ce n'étoit pas tout. Il étoit arrivé, par malheur, une certaine More depuis peu, qui gouvernoit la sénéchale par les charmes insinuants de son esprit, comme la sénéchale gouvernoit la princesse par les charmes d'un perroquet qui garantissoit ceux qui le tenoient du danger de ses yeux.

Le conseil fut assemblé sur l'arrivée de Tarare; et le calife, qui n'avoit jamais vu bien clair dans ses affaires, étoit moins en état de s'en mêler que jamais. Il voulut embrasser celui qu'il ne pouvoit voir. Les uns proposèrent de lui élever des statues; d'autres opinèrent pour le grand et le petit triomphe. Le calife consentoit à tout pour honorer tant de mérite; mais Tarare s'en défendant avec modestie : Ah, sire! s'écria-t-il, quels soins vous occupent, aussi-bien que votre sage conseil! Dans une conjoncture comme celle-ci, ce que j'ai fait pour vous et pour l'Etat ne demande point de pareilles récompenses : est-il temps d'en parler avant que ce service ait produit son effet? Je n'ose vous dire qu'il y a eu quelque peu d'imprudence dans l'empressement dont vos courriers m'ont fait venir ici : j'allois remettre entre les mains de Serène ce que je n'ai enlevé que pour elle. Je vous aurois apporté le remède tant désiré, au lieu qu'il faudra que j'y retourne et qu'on attende mon retour.

Le calife lui en demanda bien humblement pardon, et en attribua la faute à son conseil. Son conseil la rejeta sur les ordres de la princesse, qui

gouvernoit depuis l'aveuglement de son père, et que la sénéchale gouvernoit absolument.

Il fut résolu que Tarare partiroit dès le lendemain avec les trésors de la sorcière.

Le calife voulut absolument que Fleur d'Epine fût logée cette nuit chez la sénéchale, comme dans le lieu le plus honorable après son palais : Car, dit-il à Tarare, vous voyez, par mon exemple, qu'il ne fait pas bon auprès de Luisante. Tarare l'y conduisit; et la femme more étoit si empressée à la servir, et le faisoit avec tant d'adresse, qu'elle en fut charmée. Tarare ne voulut pas seulement aller au palais, de peur de renouveler ses alarmes. Il fallut pourtant quitter Fleur d'Epine, et mettre ordre à son départ pour le jour suivant. Son impatience lui fit bientôt dépêcher tout cela.

A son retour, il trouva Fleur d'Epine occupée à considérer le portrait de Luisante, qu'il devoit porter avec lui le lendemain.

Il s'aperçut que son admiration pour cette beauté merveilleuse étoit mêlée de quelque trouble ; il lui dit ce qu'il falloit pour la rassurer ; et elle compta pour beaucoup l'assurance qu'il lui donna de partir sans voir l'original de ce portrait.

La femme more eut bientôt démêlé les sentiments qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elle n'en cacha point sa pensée à la sénéchale, qu'elle fut chercher, et qui lui avoit fait confidence de sa bonne volonté pour Tarare.

Mais, avant qu'elle pût parler, la sénéchale s'é-

toit hâtée de lui apprendre que son cœur venoit d'être un peu déchiré d'un côté par la tendresse, et de l'autre par la gloire : que, quoiqu'elle eût éprouvé plus d'une fois que l'amour rend toutes les conditions égales, cependant, dans un poste où son élévation attiroit les yeux de tout le monde, elle avoit eu de la peine à se déterminer; mais, qu'après y avoir bien songé, elle trouvoit qu'une sénéchale pouvoit sans honte épouser son écuyer, principalement quand il revenoit couvert de gloire.

Ce fut apres cette harangue que sa confidente lui dit qu'elle trouveroit un peu de mécompte dans l'honneur qu'elle lui vouloit faire : elle lui apprit ensuite tout le détail de ses soupçons au sujet de cette jeune personne.

Voilà d'abord la jalousie qui s'empare de la veuve : elle étoit de toutes les veuves la plus violente dans ses passions; et, de toutes les Mores, sa confidente étoit la plus noire. C'étoit en leurs mains qu'on avoit mis la pauvre Fleur d'Epine : il y parut bientôt.

Tarare, qui la vint prendre le lendemain pour l'emmener, fut tout étonné du changement dont il la vit : elle sentoit des maux effroyables qu'elle s'efforçoit en vain de lui cacher; elle connut, par les transports de sa douleur, qu'il en sentoit toute la violence. Adieu son voyage, adieu le bien de l'Etat : il ne songea plus qu'à secourir Fleur d'Epine; et, voyant par le redoublement de ses maux

que tous ses soins étoient inutiles, il ne songea qu'à mourir avec elle.

La sénéchale, dans le désespoir de son amant et les tourments de sa rivale, goûtoit à longs traits le plaisir de sa vengeance.

Le conseil du calife fut terriblement alarmé de ce que Tarare ne vouloit plus partir. La More enfin, qui avoit fait le mal, s'avisa de le faire cesser, afin que Tarare partît. Les douleurs de Fleur d'Épine la quittèrent tout à coup comme elles l'avoient prise; mais il lui en resta tant de foiblesse et d'abattement, qu'elle conjura Tarare de céder aux importunités de toute la cour et de partir sans elle. Ce ne fut qu'à regret qu'il obéit; mais ce fut de tout son cœur qu'il lui recommanda de ne point voir Luisante avant son retour : il l'assura qu'il seroit très prompt, et partit après des adieux fort tendres de part et d'autre.

Mais ce fut en vain que Fleur d'Epine se flatta de se remettre après son départ. Elle tomba, malgré qu'elle en eût, dans une langueur dont elle se sentoit miner à vue d'œil. Elle n'avoit pas douté que, ses douleurs l'ayant quittée, son embonpoint ne revînt; mais, au lieu de cette fraîcheur dont elle souhaitoit ardemment le retour avant celui de son amant, une défaillance presque insensible la changeoit de jour en jour.

Enfin les plus belles couleurs du monde furent converties en une triste pâleur, à laquelle on vit succéder un jaune mêle de vert qui la rendoit mé-

connoissable à ses propres yeux : une maigreur universelle effaçant la plus belle gorge du monde, la taille la plus parfaite qui fut jamais fut changée en squelette.

Pendant que la pauvre Fleur d'Epine se voyoit dans un état si déplorable, la sénéchale en triomphoit. Sa confidente lui avoit fait concevoir que le plaisir de la voir méprisée pour sa figure seroit plus doux que de la voir pleurée au retour de son amant; et c'étoit ce supplice, qu'ils jugèrent plus grand pour elle, qui lui avoit sauvé la vie.

Cependant au palais on ne voyoit plus la princesse; car on ne la pouvoit regarder sans être muni de son perroquet : mais elle en étoit devenue si folle, qu'elle ne vouloit plus que personne le tînt. On disoit des merveilles de la beauté de cet oiseau, peu de chose de son esprit, car il ne parloit guère ; et, quand cela lui arrivoit, il répondoit tout de travers : mais il avoit de la grâce dans l'action et de la politesse dans les manières.

L'impatience de Tararc raccourcit son voyage; il revint, qu'on ne le croyoit pas encore à moitié chemin; et il rapportoit le remède aux maux que causoient les plus beaux yeux du monde.

Le peuple le suivit en foule jusqu'à l'appartement de Luisante; mais personne ne le suivit lorsqu'il y entra.

Il portoit une fiole grande comme les plus grands verres; elle étoit faite d'un seul diamant,

et contenoit une liqueur si brillante, que les yeux éblouissants de la princesse en furent eux-mêmes si éblouis, qu'elle les ferma.

Tarare prit ce temps pour lui en mouiller les tempes et les paupières. Dès que cela fut fait, elle les ouvrit; et, Tarare ayant fait ouvrir toutes les portes, le peuple fut témoin du miracle, et le célébra par mille acclamations. On voyoit ses yeux aussi brillants que jamais; mais on les voyoit avec si peu de danger, qu'un enfant d'un an l'auroit lorgnée tout un jour sans en sentir que du plaisir.

Tarare baisa le bas de sa robe pour lui en faire le premier compliment, et se retira sous prétexte d'en porter la nouvelle au calife : mais il suivoit les mouvements de son cœur qui l'entraînoit vers sa charmante Fleur d'Epine.

La nouvelle de son retour et du miracle qu'il avoit produit se répandant bientôt partout, il fallut céder à la nécessité de voir le calife avant sa maîtresse.

Le bon prince pensa devenir fou de joie quand il sut que les yeux de sa fille n'étoient plus méchants, quoiqu'ils fussent aussi beaux que jamais : mais, quand Tarare, après lui avoir mouillé les yeux, lui eut rendu la vue, il ne parut pas si aise de revoir la clarté du jour qu'il parut reconnoissant envers celui qui la lui rendoit. Il se mit à genoux devant lui, voulut lui baiser les pieds; et, après quelques autres transports qui convenoient moins à sa majesté qu'à sa reconnoissance, il vou-

loit sur-le-champ le ramener à sa fille, afin qu'elle le choisît pour époux, et que le mariage se fît dès ce jour, protestant devant son conseil qu'il ne seroit jamais content qu'il ne vît son palais tout plein de petits Tarares.

Oh! pour les petits Tarares, dit le sultan, je m'y rends; j'avois eu toutes les peines du monde à résister à l'autre; mais je n'y peux plus tenir. Vous avez vaincu, Dinarzade : je vous dois la vie de votre sœur, je vous la donne, et je lui donne toute ma tendresse qu'elle mérite par ses attraits et son érudition, mais dont elle est encore plus digne par la beauté des récits dont elle m'endort depuis si long-temps. Allez, Dinarzade, allez chercher le visir votre père; qu'il m'apporte au plus vite mon sceptre et le sceau de l'empire, afin de confirmer par les solennités requises la promesse que je viens de vous en faire.

Dinarzade ne se le fit pas dire deux fois; elle revint avec le grand visir, qui pleuroit à chaudes larmes en scellant la grâce de sa fille. Cela fait, il fit trois profondes révérences au pied du lit impérial, dont il leva respectueusement la couverture : la sultane se jeta du lit à terre; et, s'étant prosternée devant son seigneur, elle lui baisa le petit doigt du pied gauche, qu'il lui tendit le plus tendrement du monde; et, s'étant relevée, il lui mit trois fois son sceptre royal sur le bout du nez, selon l'usage du pays, en signe de grâce.

Ces cérémonies achevées, le visir et la sage

Dinarzade, après avoir recouché l'impératrice, tirèrent les rideaux, et, s'imaginant que leur présence étoit désormais inutile, ouvroient la porte pour s'en aller, lorsque le sultan, les ayant rappelés : Je ne me repens point, dit-il de la grâce que je fais à la sultane; mais, comme je prétends que la justice soit inséparable de la clémence dans toutes mes actions, demain, dès la pointe du jour, je ferai pendre le traître qui révèle mes conseils. Dinarzade n'a pu savoir ce qui s'y est passé au sujet de Tarare que par son père ou par son amant : ainsi mon visir et le prince de Trébizonde tireront au sort, et le coupable ou le malheureux sera justement sacrifié selon les ordonnances de cet Etat.

Le visir, qui connoissoit le naturel inhumain de son maître, devint plus pâle qu'un mort à cet arrêt; et, s'étant mis à deux genoux, il prenoit le ciel, la terre, le grand-prophète et son Alcoran à témoin de son innocence. Mais la courageuse Dinarzade, loin de s'alarmer de ces menaces : Vous êtes bien plus prompt, seigneur, à prendre des résolutions de cruauté que vous ne l'êtes à donner des marques de tendresse. Je devrois être intéressée plus qu'une autre à ce que vous venez de dire, s'il est vrai que le prince de Trébizonde ou le visir mon père soient coupables : cependant je les abandonne tous deux à votre colère en cas que je ne vous fasse pas convenir, avant la fin de mon récit, que c'est vous-même qui m'avez révélé

ce beau secret de votre conseil; et que, si c'est un crime capital d'en avoir parlé, votre redoutable majesté mérite mieux d'être pendue que votre visir ou le prince que vous appelez mon amant. Le visir s'évanouissoit de frayeur à ce discours téméraire de sa fille; mais l'équitable sultan, revenant comme d'un profond songe, joignit d'abord les mains, ôta son bonnet de nuit, et demanda pardon à Mahomet; et, ayant frotté trois fois le nez à Dinarzade de son sceptre royal, trois fois au visir, et trois fois à lui-même, il promit d'en faire le lendemain autant au beau Trébizonde : et, les cérémonies de cette amnistie générale achevées, il conjura la prudente Dinarzade de ne jamais révéler ce qui s'étoit passé entre elle et lui au sujet de Tarare; et, comme il n'étoit encore que minuit et trois quarts, il lui ordonna d'en achever l'histoire, ce qu'elle fit de cette manière;

Le conseil du calife fut sur le point de répéter les petits Tarares comme il avoit fait le grand; mais il se souvint qu'il l'avoit défendu dans un article de son précédent traité.

Tandis que le calife court chez sa fille, Tarare ne peut se dispenser de guérir tous ceux qu'elle avoit blessés. Le nombre en étoit grand; mais, comme l'effet du remède étoit prompt, il les eut bientôt expédiés. Tout retentissoit d'acclamations et de cris d'allégresse; et, dans une joie si universelle, il n'y avoit que la seule Fleur d'Épine de malheureuse.

Le bruit de l'arrivée de Tarare étant parvenu chez la sénéchale, elle se hâta d'en informer Fleur d'Épine ; et cette nouvelle qui, dans un autre temps, auroit mis le comble à sa joie, pensa la désespérer. Elle croyoit toujours que sa cruelle rivale et sa confidente étoient touchées de son malheur : elle se mit à genoux devant elles pour les conjurer que Tarare ne la vît point dans l'état où elle étoit. Elles lui en donnèrent leur parole ; mais elles lui dirent qu'elle ne pouvoit se défendre de recevoir la visite du calife, qui, dès qu'il avoit recouvré la vue, avoit voulu contenter sa curiosité sur une personne qu'on lui avoit peinte aussi belle que Luisante ; et, en disant cela, les maudites bêtes se mirent, malgré qu'elle en eût, à la parer depuis les pieds jusqu'à la tête, afin qu'elle en parût plus défigurée.

La pauvre créature n'avoit que la peau et les os ; un bleu pâle avoit pris la place du vif incarnat de son teint et de ses lèvres ; ses yeux étoient éteints, et ses joues décharnées paroissoient plus ternies sous la coiffure brillante qu'on venoit de lui mettre.

Elles l'étendirent sur un riche canapé dans cet étalage, où à peine fut-elle, qu'elles entendirent monter son amant. On l'assura que c'étoit le calife, et les cruelles se retirèrent.

Fleur d'Épine fit un effort pour se redresser, afin de le recevoir avec plus de respect : mais, quand au lieu du calife elle vit entrer Tarare, elle

fit un cri, et demeura penchée sur le dos du canapé. S'il fut surpris de cette action, il le fut bien plus d'une figure si extraordinaire : il ne laissa pas d'en approcher; et, dans le temps qu'elle reprenoit ses esprits, il lui demanda où étoit Fleur d'Épine. Ce fut le coup mortel pour son cœur; ses forces l'abandonnèrent; et, au lieu de lui répondre, cachant son visage dans un des coins du canapé, elle s'abîma dans le désespoir et les larmes.

Tarare, ne comprenant rien ni à sa douleur ni à sa figure, sortit pour chercher Fleur d'Épine par toute la maison. La sénéchale et la More se tuoient de lui dire en riant qu'il en venoit : il fut impatienté d'une plaisanterie si hors de saison; mais il fut encore plus choqué de l'air agréable et content dont elles sembloient se moquer de lui. Il les quitta brusquement; et, s'étant rendu au palais, il y trouva bien une autre scène.

Le beau perroquet s'étoit sauvé pendant que Tarare accommodoit les yeux de Luisante : il la vit à terre qui s'arrachoit les cheveux.

Le calife et tous ses courtisans, montés sur des échelles, cherchoient au-dessus des lits et au haut des planchers tous les endroits où il pouvoit s'être fourré.

Tarare, qui n'y comprenoit rien, demandoit à chacun des nouvelles de Fleur d'Epine : chacun lui en demandoit du perroquet de la princesse. Il les crut tous fous, et pensa le devenir. Dès que le calife l'aperçut, il courut à lui; et, se persua-

dant que tout lui étoit possible, il le conjura de calmer le désespoir de Luisante en lui rendant son perroquet.

Tarare, surpris de l'inquiétude du père et de l'entêtement de la fille, ne pouvoit comprendre qu'on eût d'autre inquiétude que la sienne ; et, au lieu de faire attention à ce que disoit le calife, il lui dit qu'ayant répondu de Fleur d'Epine à la magicienne Serène, il n'en avoit obtenu le remède à tant de maux qu'à cette condition ; qu'il falloit avant toutes choses revoir Fleur d'Epine, et qu'après cela il se faisoit fort de retrouver le perroquet.

Luisante entendit ces paroles de consolation, et les crut, dans la bouche d'un homme qui ne se vantoit de rien dont il ne pût venir à bout. Le calme qui revint dans son cœur lui rendit ses attraits que la douleur avoit troublés. Elle commença de se souvenir de Tarare, de ce qu'il avoit fait pour elle, et de ce qu'elle lui avoit promis. Elle y rêva quelque temps ; et le souvenir de son premier penchant, sa parole et sa reconnoissance s'étant offerts à la fois pour la déterminer, elle se mit à genoux devant le calife son père, et lui demanda permission de s'acquitter de tant d'engagements envers un homme qui avoit tout hasardé pour son service.

Quand le calife l'entendit, il fit un saut de joie qui étonna toute la cour ; et, au lieu de répondre à sa fille, il pensa l'étouffer à force de la baiser, lui

jura qu'elle lui auroit fait moins de plaisir par un choix qui eût ajouté à ses Etats quinze provinces comme Cachemire ; et, se retournant vers son nouveau gendre pour l'embrasser, en lui présentant la main de la plus belle princesse du monde, il ne le trouva plus. Ce fut inutilement qu'on le fit chercher par tout le palais; il n'avoit pas plus tôt imaginé la conclusion des réflexions que Luisante, après quelques regards, s'étoit mise à faire, que, s'étant perdu dans la foule, il étoit retourné chez la sénéchale. C'étoit là qu'il avoit laissé sa chère Fleur d'Epine en partant pour aller chez Serène, et c'étoit là qu'il étoit résolu de la retrouver, ou de savoir ce qu'elle étoit devenue. Il l'y trouva; mais, dieux! dans quel état!

Les réflexions qui avoient suspendu ses pleurs après qu'il l'eut quittée n'avoient garde de la remettre. Il lui avoit demandé à elle-même où étoit Fleur d'Épine. Dans quel affreux changement l'a-t-il trouvée, la malheureuse Fleur d'Epine! disoit-elle. Mais, hélas! s'il m'avoit jamais aimée, son cœur m'auroit-il méconnue? Il ne m'a que trop reconnue! poursuivit-elle; je lui ai fait horreur, et je ne le reverrai plus.

Un redoublement de douleur l'ayant saisie dans ce moment, elle avoit espéré que ce seroit le dernier de sa vie; et, comme elle avoit gardé sur elle les tablettes où Turare avoit écrit des choses si tendres et si passionnées, elle y avoit voulu laisser le portrait de son cœur en lui disant

les derniers adieux : il n'y eut jamais rien de si touchant.

Ce qu'on dit dans cet état funeste attendrit d'ordinaire; et la pauvre Fleur d'Epine, qui suivoit les mouvements d'un cœur sincère qui croit expirer, s'évanouit au dernier adieu qu'elle avoit écrit dans ces tablettes. Tarare les reconnut; mais ce ne fut qu'après avoir lu ce qu'elle venoit d'écrire qu'il la reconnut elle-même. Tout son sang se glaça dans ses veines à cette vue : il l'examina depuis la tête jusqu'aux pieds, sans pouvoir trouver rien d'elle dans cette étrange figure : il la crut morte; et, à la voir, on eût pu croire qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle l'étoit.

Sa tendresse prit la place de son étonnement; la compassion s'y joignit, en attendant le désespoir; et, portant sa bouche avec transport sur la main froide et décharnée de sa maîtresse, il l'arrosa d'un torrent de larmes.

Cette action retint une vie prête à s'échapper; elle ouvrit foiblement les yeux, et vit à ses pieds l'homme du monde qu'elle souhaitoit le plus ardemment et qu'elle craignoit le plus de voir, celui seul qui pouvoit lui faire regretter la vie ou souhaiter la mort.

Les choses qu'ils se dirent auroient attendri ce qu'il y avoit de plus sauvage. Il protestoit de tout son cœur qu'il ne l'aimoit pas moins qu'il avoit fait dans tout l'éclat de sa première fraîcheur; que, si sa figure toute charmante avoit

été le premier objet de son engagement, son esprit, sa douceur et toutes ses manières avoient fait une impression plus vive et plus durable dans son cœur que toutes celles des attraits les plus brillants, telle enfin que la mort seule pouvoit l'effacer.

Elle pleura de tendresse et de joie, lui serra la main pour la première fois de sa vie, parce qu'elle crut que ce seroit la dernière; et, si ce fut foiblement, ce fut au moins de tout son cœur. Elle lui témoigna qu'après tant de marques sincères d'une constance si rare, elle mouroit contente, et crut le faire comme elle le disoit.

L'impertinente sénéchale arriva pour interrompre une conversation si touchante : toute sa jalousie se réveilla lorsqu'elle vit Tarare aux pieds d'une créature qu'elle avoit cru lui devoir faire peur. Elle revenoit de la cour; elle y avoit été informée du dessein de la princesse pour Tarare, et des transports du calife en publiant ce mariage : elle ne manqua pas de lui en faire son compliment en présence de la mourante Fleur d'Epine.

C'étoit bien pour l'achever : cependant ce mouvement soudain de jalousie qui devoit l'accabler ranima ce qui lui restoit de force; mais ce fut pour la livrer à de nouveaux supplices.

La princesse, accompagnée du calife son père et de toute la cour, arriva dans ce moment. Sa surprise fut extrême à l'aspect d'une figure comme celle auprès de laquelle Tarare étoit à genoux :

mais l'étonnement de Fleur d'Epine fut encore plus grand à la vue d'une beauté qui lui parut surpasser tout ce qu'on lui en avoit dit. Ce fut alors que sa constance et ce qui lui restoit de force l'abandonnèrent à la fois : elle tint quelque temps les yeux attachés sur Luisante; elle les tourna ensuite vers son amant; et, un moment après, elle les ferma pour jamais.

Il en fit un cri qui fit tressaillir l'assemblée et donna quelque émotion à la princesse.

Le calife s'en aperçut; et, pour la rassurer : Ce n'est rien, ma fille, que ce cri de douleur; vous verrez que cette carcasse qu'il regrette étoit quelque vieille parente; et il faut bien donner quelque chose au sang. Puis, s'adressant à lui : Allons, Tarare, dit-il, qu'on se lève, et qu'on s'essuie les yeux; c'est se moquer de faire ici l'enfant pour une momie, quand on vient vous offrir le royaume de Cachemire avec la main de Luisante.

Je ne sais quelle réponse un autre auroit faite à une harangue comme celle-là : mais, Tarare n'y répondant d'aucune manière, l'assemblée le crut mort aussi-bien que Fleur d'Epine.

On en étoit là quand la More arriva; elle parut s'affliger de la mort de Fleur d'Epine, et entra dans la douleur de Tarare : mais, voyant l'embarras du calife, elle lui conseilla de faire enlever le corps et de le faire incessamment brûler, s'il vouloit avoir quelque raison de Tarare. Les conseils de cette femme avoient été suivis comme des oracles

depuis qu'elle gouvernoit la sénéchale; on n'eut garde de rejeter celui-là.

Ce fut en vain que les cris et toute la résistance de Tarare s'opposèrent à cette séparation. On l'arracha d'auprès de ce qu'il aimoit encore plus que sa vie : on éleva dans la cour du palais un bûcher où l'on étendit Fleur d'Epine, tandis qu'on entraînoit de force le désespéré Tarare.

Après quelques cérémonies lugubres, le calife, voulant honorer une personne pour qui son gendre prétendu s'étoit intéressé, fit distribuer des flambeaux composés de gommes précieuses, premièrement à sa fille et à son conseil, ensuite aux officiers de sa couronne et à ses courtisans : ensuite, levant un moment celui qu'il tenoit par dessus sa tête :

Plût aux dieux, dit-il, que mon fils Tarare fût témoin de la manière honorable dont je vais brûler le corps de celle qu'il regrette tant! Je m'assure que cela lui feroit plaisir.

A ces mots, il alloit mettre le feu aux quatre coins du bûcher, quand tout à coup on entendit retentir l'air d'un bruit harmonieux; et, quelques moments après, la redoutable Serène parut sur la jument Sonnante.

Sa présence causa dans l'assemblée des mouvements fort différents : elle suspendit l'empressement du calife, elle frappa ses courtisans de respect pour une personne dont l'air avoit quelque chose d'auguste : Luisante en poussoit des cris

de joie, car son perroquet étoit sur le poing de la magicienne : mais la sénéchale en fut si troublée, qu'on l'eût vue changer de couleur, si celles de son visage eussent été naturelles : pour sa confidente, ce fut en vain qu'elle tourna les yeux de tous côtés pour se sauver; elle sentit bientôt que cette espérance lui étoit interdite.

La savante Serène, mettant pied à terre, s'avança vers le bûcher : elle tenoit dans sa main droite la baguette de vérité. Cette baguette étoit d'un or si brillant, qu'elle éblouissoit la vue.

Elle fit semblant d'ignorer le sujet du spectacle qui s'offroit à ses yeux ; et, l'ayant demandé au calife : C'est, dit-il, la carcasse d'une certaine Fleur d'Epine que nous allions brûler.

Et que vous avoit-elle fait, lui dit-elle d'un ton sévère, que vous avoit-elle fait cette Fleur d'Epine pour la brûler toute vive ?

L'assemblée frémit d'étonnement ou de joie à ces paroles. Le calife, lui ayant demandé pardon d'avoir oublié que c'étoit sa fille, ne laissoit pas de soutenir qu'elle étoit morte, et, pour preuve de cela, qu'il avoit été sur le point de la brûler.

Serène, sans daigner lui répondre, ordonna qu'on descendît Fleur d'Epine du bûcher; et, l'ayant fait étendre sur un lit de repos qu'on apporta du palais, elle s'approcha d'elle, et se retournant vers le calife : Vous allez voir, dit-elle, qu'elle n'est pas morte; il y en a parmi vous qui ne le savent que trop.

En achevant de parler, elle toucha Fleur d'Epine au front du bout de sa baguette ; et, dans un instant, on la vit ranimée, et ses yeux s'ouvrirent : mais on lui vit l'étonnement d'une personne qui, sortant d'un long sommeil, se trouve dans des lieux inconnus.

L'auguste Serène parut surprise de l'affreux changement de sa figure. Elle demanda Tarare : on le fit venir ; car tout obéissoit dès qu'elle avoit parlé. Il ne fut pas plus-tôt arrivé, que le beau perroquet fit un grand cri et battit des ailes. Tarare le reconnut pour cet oiseau qu'il avoit rencontré en allant chercher la sorcière Dentue : mais, dans la douleur où il étoit encore abîmé, il n'y fit pas grande attention ; il ignoroit ce qui venoit de se passer. Ce fut alors que Serène, le regardant avec indignation : Malheureux ! lui dit-elle, comment oses-tu paroître devant mes yeux, toi qui m'avois, au péril de ta vie, répondu de celle de ma chère Fleur d'Epine ? C'étoit donc peu pour ta perfidie de consentir au venin cruel qui, après une langueur mortelle, l'avoit rendue effroyable ! Tu l'abandonnes lâchement à d'impitoyables ennemis et aux flammes toutes prêtes à dévorer ce qui restoit de l'innocente Fleur d'Epine ; et tu ne l'abandonnes d'une manière si barbare que pour signaler ta perfidie aux yeux pour qui tu l'as trahie !

Tarare fut aussi peu ému de cette longue tirade de reproches que si on les eût adressés à quelque

autre : il n'étoit rempli que de la mort de Fleur d'Épine, et son esprit apparemment étoit allé faire un tour où il croyoit trouver son ombre. Mais la magicienne, qui ne l'éprouvoit que pour le faire triompher, lui adressant encore la parole : Va, dit-elle, recevoir le prix que les destinées te réservent malgré la noirceur de ton infidélité; c'est une récompense que ton courage et ta fermeté méritent, pour avoir mis à fin la plus difficile et la plus téméraire des entreprises. Et vous, princesse, dit-elle à Luisante, choisissez, ou plutôt prenez maintenant votre époux : Tarare ne vous fut pas indifférent avant que d'avoir tant osé pour votre service; tout parle pour lui : je vous ordonne, de la part des destinées, de nommer votre époux.

Luisante regarda le beau perroquet, Tarare et Fleur d'Epine deux ou trois fois l'un après l'autre; et après quelques moments de rêverie : Qu'il choisisse lui-même, dit-elle, entre Fleur d'Épine et Luisante.

Tarare tressaillit à ces paroles; et, comme s'il fût sorti de quelque songe, s'adressant à elle : Belle Luisante, lui dit-il, je ne suis pas digne d'une gloire où je n'aspire plus, et à laquelle je n'ai seulement pas songé depuis la première vue de l'infortunée Fleur d'Épine. Elle n'est plus, et mon cœur me reproche tous les moments que je survis à cette perte : je ne vivois que pour elle, et le seul choix qui me reste est de la suivre..... Et si elle vivoit..... ? dit Serène. Ces trois mots le firent

un peu revenir à lui; quelque ombre d'espérance s'insinua dans son cœur : il connoissoit le pouvoir de Serène; et se jetant à ses pieds : Si elle vivoit! s'écria-t-il. Qu'elle vive! et, s'il ne faut que ma vie pour racheter la sienne, que Tarare meure, et que la belle Fleur d'Épine revoie la lumière du jour!

Quelque esprit qu'on ait, il est cent rencontres où l'on ne sait ce qu'on fait quand on aime passionnément : mais il est de la bienséance d'avoir la raison égarée dans un sujet d'affliction pareil à celui qu'il croyoit avoir. Il étoit donc si sot dans cette occasion, qu'il seroit resté jusqu'à la fin du monde aux pieds de Serène, attendant la résurrection de sa maîtresse, sans deviner qu'elle n'étoit pas morte.

La tendre Fleur d'Épine, qui ne perdoit pas la moindre parole de cette conversation, étoit sur son lit de repos, qui s'évanouissoit presque de reconnoissance et de joie.

Serène crut qu'il étoit temps de donner quelque soulagement à la douleur d'un amant si parfait. Elle le releva malgré lui, car il s'obstinoit à demeurer à genoux comme un criminel qui demande sa grâce; et, bannissant cette feinte sévérité dont elle avoit armé d'abord ses regards : Venez, lui dit-elle, venez revoir votre Fleur d'Épine; ; et, si votre constance est à l'épreuve du changement affreux de sa figure, vivez pour elle comme elle vivra pour vous.

Tarare, dans les premiers transports de sa joie, dit et fit mille choses, en la voyant, qui auroient fait mourir de rire des gens qui ne connoissent point l'amour. Ensuite il protesta devant toute la cour, et en prit le ciel avec la terre à témoin, qu'il n'auroit jamais d'autre femme que Fleur d'Epine. Ce fut à elle à combattre cette résolution par des sentiments de générosité capables de la vaincre. Elle se mit donc à protester qu'elle avoit tant de tendresse et de reconnoissance pour lui, qu'elle n'en vouloit point; qu'elle auroit conscience de lui faire perdre la plus brillante fortune et la plus belle princesse de l'univers pour se donner à elle, quand même elle se verroit les foibles appas qu'elle avoit perdus; mais que, dans l'affreuse laideur dont elle étoit, elle aimoit mille fois mieux mourir que d'y consentir.

La divine Luisante et le calife son père jouoient un rôle assez médiocre pendant cette généreuse contestation; il s'en aperçut, et s'adressant à Serène : Voilà, dit-il, qui seroit le plus beau du monde de part et d'autre, si ma fille n'y étoit intéressée : prétend-t-on, s'il vous plaît, que, belle et grande comme elle est, elle soit sans époux? ou faudra-t-il qu'elle s'amuse toute sa vie de cet oiseau que vous lui venez de rendre? C'est vraiment une belle ressource pour une jeune princesse qu'un perroquet!

Le bon prince étoit en train d'en dire bien d'autres, lorsque l'illustre Serène, imposant silence à

toute l'assemblée, demanda l'attention particulière du calife, de son conseil et de sa cour. Il parut quelque chose de si grand dans l'air dont elle avoit parlé, que tout resta dans un silence respectueux: mais la femme more se mit à trembler depuis la tête jusqu'aux pieds.

Serène prit le perroquet que tenoit la princesse, et le mit à terre à quelque distance d'elle : ensuite elle lui toucha le haut de la tête du bout de sa baguette; et, traçant un cercle assez spacieux autour de lui, on vit dans un instant une vapeur épaisse qui en déroboit la vue. Elle en fit de même autour du lit de repos, et toucha Fleur d'Epine au front : soudain on la vit enveloppée d'un semblable nuage.

Tandis qu'on étoit attentif à ce spectacle, Sonnante faisoit le manége autour des spectateurs; et l'agitation de ses sonnettes rendoit une harmonie tellement au-dessus de ce qu'elle avoit encore fait, qu'on en perdoit la respiration.

Oh! que les enchantements sont d'un grand secours pour le dénouement d'une intrigue et la fin d'un conte! Tant que Sonnante galopa, les nuages qui enveloppoient Fleur d'Épine et le perroquet subsistèrent. La magicienne, qui tenoit cette baguette éclatante, en frappa trois fois la terre; Sonnante s'arrêta, les nuages se dissipèrent; et, à la place où l'on avoit posé le perroquet, on vit l'homme du monde le plus charmant et le plus beau.

Tarare le reconnut d'abord pour le prince Phénix son frère : il en fit un cri d'étonnement. Mais, au moment que l'autre venoit se jeter dans ses bras, s'étant retourné vers l'endroit où il avoit vu Fleur d'Epine, elle s'offrit à ses yeux mille fois plus fraîche et plus belle qu'elle ne lui avoit paru la première fois au bord du ruisseau, ni qu'elle ne lui avoit semblé lorsqu'il l'avoit considérée avec tant de plaisir tandis qu'elle dormoit.

Le peuple témoignoit son étonnement par des cris redoublés et confus, les courtisans par des exagérations, et le calife par des larmes de joie.

Luisante considéroit avec attention une métamorphose qui sembloit ne lui pas déplaire; et Phénix tenoit les yeux attachés sur les siens.

Mais le passionné Tarare, dans les transports d'une joie immodérée, en alloit donner mille marques aux pieds de Fleur d'Epine, si Serène ne l'eût arrêté dans le moment qu'il s'y jetoit : et, le prenant par la main, elle le plaça auprès de son frère. Ce fut alors qu'ils s'embrassèrent le plus tendrement du monde; mais il fallut interrompre toutes ces amitiés pour Luisante, que la magicienne plaça vis-à-vis d'eux. Regardez bien ces frères, lui dit-elle; consultez les services de l'un; consultez les charmes de l'autre; mais surtout consultez votre cœur sur une décision que votre destinée rend irrévocable : lequel de ces princes que vous preniez pour époux, vous ne sauriez

faire un choix indigne, ni celui que vous choisirez ne peut refuser d'être à vous.

Tarare, que la présence de Phénix rassuroit un peu, ne laissa pas de trembler de peur que le diable ne la tentât de le nommer. Mais, comme il n'y avoit aucune comparaison de lui à Phénix pour la figure, Luisante ne balança point à choisir, et donna la main au plus beau.

Serène joignit celles de Fleur d'Epine et de Tarare. C'étoit toute la cérémonie des mariages de ces temps-là : et, depuis qu'il y a eu des mariages au monde, jamais princes ne furent si bien mariés, et jamais mariées ne parurent si contentes.

Le calife, qui ne l'étoit guère moins, ordonna qu'on tirât tout le canon, qu'on fît des feux de joie à chaque coin de rue, des feux d'artifice sur la rivière et dans les places publiques; qu'on fît des largesses au peuple, et que le vin coulât de toutes les fontaines au lieu d'eau. A l'égard des magnifiques réjouissances de sa cour, il vouloit s'en charger lui-même; c'étoit le premier prince du monde pour ordonner un festin. Mais, avant que de remonter au palais pour ces soins importants, Serène lui dit que la scène qu'elle venoit de commencer n'étoit encore finie que par la récompense que méritoit la vertu; qu'elle sentoit bien qu'il y avoit quelque chose à faire pour la baguette de vérité.

On avoit pensé oublier la sénéchale et sa con-

fidente, tant l'allégresse publique remplissoit tous les cœurs : mais l'équitable Serène, qui n'oublioit rien, les toucha au front de son infaillible baguette. Toute la métamorphose qu'en souffrit la sénéchale, fut de quatre doigts de fard qui lui tombèrent de chaque joue, autant du front, et deux fois autant de la gorge; ce ne fut plus qu'une vieille ridée qui faisoit mourir de rire dans la coiffure printanière qu'on lui avoit laissée.

Mais la figure entière de la femme more étant disparue, l'on vit celle de l'horrible Dentue, qui s'étoit cachée sous ce déguisement, animée par l'amour et la vengeance. Fleur d'Epine commençoit à ressentir les frayeurs qu'elle en avoit eues; mais Serène, finissant bientôt ses alarmes : Sire, dit-elle, s'adressant au calife, le sort de ces misérables est entre vos mains; c'est à vous à prononcer leur sentence.

Eh bien! dit-il, puisque cela est, je ne les ferai point languir : qu'on fasse venir mon grand-prévôt, qu'on allume ce bûcher, qu'on y mette la sorcière, et la sénéchale aux Petites-Maisons.

La douceur de Fleur d'Epine eut beau pencher vers la pitié, Tarare, qui se souvenoit des cruautés qu'elle avoit eues pour elle, et qui sentoit encore le soufflet qu'elle lui avoit injustement donné, fit confirmer la sentence de la maudite Dentue, et personne n'eut regret à celle de la sénéchale.

Cette illustre et charmante troupe se rendit au palais pendant qu'on en faisoit l'exécution.

Le calife donna d'abord tous les ordres nécessaires pour l'appareil d'une fête qui devoit être la plus magnifique qu'il eût jamais donnée, quoiqu'il en eût fait voir de merveilleuses; et, tandis que tout étoit en mouvement pour l'exécution de ses volontés, voulant lui-même faire les honneurs de sa cour à la respectable Serène, il lui faisoit voir les beautés d'un superbe salon, achevé peu de temps après la naissance de Luisante. Il ne pouvoit sans doute occuper plus dignement l'attention de la savante magicienne; car à peine avoit-elle rien de si merveilleux ou de plus éclatant dans cette demeure inaccessible qu'elle s'étoit faite. Le calife, voyant qu'elle en témoignoit de l'admiration : N'allez pas croire, lui dit-il, que ce soit moi qui aie imaginé tout cela. Vous saurez que, pendant la grossesse de la feue reine, j'eus un songe dans lequel il me parut qu'elle accouchoit d'un méchant petit dragon qui se mit à me manger le blanc des yeux dès qu'il fut au monde. Je consultai les savants sur un songe qui me donnoit beaucoup d'inquiétude : les uns dirent que j'aurois un fils qui me déposséderoit après m'avoir fait crever les yeux; d'autres assurèrent qu'il ne feroit qu'obscurcir ma gloire, soit par les armes, soit par la vivacité d'un esprit qui devoit effacer les lumières du mien. Je ne fus en peine que de la première explicatiou. Enfin, celui qui se vantoit d'être le plus habile m'assura que ce fils menaçoit la tranquillité de mes jours ou de

mon État, à moins que je ne pusse élever ce bâtiment avant sa naissance : il m'en donna le dessin tel que vous le voyez, et il l'entreprit. Mais, quelque diligence qu'il pût faire, la calife, mon épouse, accoucha de Luisante avant qu'il pût être achevé. Toutes mes alarmes cessèrent, quand, au lieu de ce maudit dragon de fils que m'annonçoient leurs prédictions, je me vis la plus jolie fille qui vint jamais au monde : la vérité est qu'elle n'y vint que trop belle, comme nous avons éprouvé depuis; car, si vous et Tarare n'y eussiez mis la main, à l'heure que je vous parle on ne verroit que des Quinze-Vingts dans ma cour. Mais vous qui savez tout, poursuivit-il, que vouloit dire cette interprétation d'un fils au lieu d'une fille? à quelle fin ce salon avec tous ces ornements? et enfin que vouloit dire mon songe? car il faut bien qu'il ait quelque rapport à Luisante, puisqu'il étoit question d'yeux.

Le voulez-vous savoir? dit Serène; en voici l'éclaircissement : Votre songe étoit purement un songe, vos interprètes des imposteurs ou des ignorants, et celui qui vous a conseillé ce salon, un architecte qui vouloit profiter de l'avis qu'il vous donnoit. Mais allons rejoindre nos amants, ce sera là que vous apprendrez quelque chose de plus particulier sur ce que les yeux de Luisante ont eu de fatal pendant un temps.

Les deux frères ne s'étoient point ennuyés pendant tout ceci; ils étoient passionnément amou-

reux, et favorablement écoutés des deux plus charmantes personnes du monde. Il est vrai que c'étoient des beautés différentes : celle de Luisante surprenoit davantage ; mais celle de Fleur d'Epine étoit plus touchante : l'une éblouissoit, et l'autre s'insinuoit jusqu'au fond du cœur, à mesure que l'on examinoit mille charmes qui n'ont point de nom, et qu'on sent bien mieux qu'on ne peut exprimer.

Le beau Phénix, après avoir renouvelé ses caresses à un frère qu'il aimoit tendrement, étoit sur le point de satisfaire au désir qu'il avoit d'apprendre ses aventures depuis leur séparation, quand le calife les rejoignit avec l'illustre Serène.

Tarare les ayant suppliés de trouver bon que ce récit se fît en leur présence, Phénix le commença de cette manière :

HISTOIRE DE PHÉNIX.

En nous séparant, le prince Pinson et moi, pour chercher les aventures..... Et qui est, s'il vous plaît, le prince Pinson ? dit le calife. Moi, sire, dit Tarare ; et ce fut sans savoir pourquoi que j'ai quitté ce nom pour prendre celui que je porte, et que je suis résolu de porter toute ma vie, puisque, sous ce nom, je me suis fait connoître à la belle Fleur d'Epine.

Tarare leur apprit alors ce qu'ils ne savoient pas de ses aventures, jusqu'à cette séparation dont son frère venoit de parler ; et Phénix reprenant

la parole : Nous étions convenus, dit-il, comme il vient de vous dire, que celui qui n'auroit pas réussi dans le projet de s'établir reviendroit se mettre en possession de nos États, en cas que l'autre eût fait fortune ailleurs. Pour moi, j'y renonçai dès ce moment; et, fier des avantages que je croyois avoir, je ne songeai qu'à promener ma figure par le monde pour la faire admirer. Mais les cœurs qui se rendirent d'abord n'ayant pas de quoi m'engager, ni du côté des charmes, ni de celui de la fortune, je crus que je trouverois mieux mon compte en Circassie, pays de tout temps fameux pour les beautés.

Une reine le gouvernoit depuis la mort du roi, son époux, qui lui avoit laissé quatre filles, dont l'aînée devoit régner quand elle en auroit atteint l'âge.

Ce fut sur cela que je formai le projet de mon établissement : mais la fortune, qui me réservoit un bien infiniment plus précieux, en disposa tout autrement; car, avant que d'y arriver, j'appris le désastre de la famille royale par une révolution toute surprenante.

Un certain petit prince, s'étant prévalu de quelques prétentions mal fondées pour émouvoir un peuple inquiet et changeant, après avoir corrompu la fidélité des grands du royaume, avoit trouvé moyen de s'emparer de la souveraineté si soudainement, que la reine avoit à peine eu le temps de se sauver avec ses filles.

Je traversois ce royaume à la hâte, ne voulant point faire de séjour chez une nation si perfide, lorsqu'on m'arrêta par ordre du tyran, à qui tous les étrangers étoient suspects, comme il arrive d'ordinaire dans une usurpation mal affermie. . . .

Lorsque je fus en sa présence, je ne lui cachai ni mon nom, ni ma qualité; j'en reçus un accueil auquel je ne m'attendois pas. Je ne sais ce qui prévint en ma faveur un prince qui ne devoit pas faire profession de générosité ni de courtoisie : mais enfin, après m'avoir retenu plus long-temps que je n'eusse voulu dans une cour où l'on me rendoit les mêmes honneurs qu'à lui, il fit ce qu'il put pour m'arrêter par celui de son alliance, en m'offrant sa fille unique, princesse qui paroissoit avoir autant de penchant pour le mariage que sa figure en donnoit d'éloignement. Sa personne étoit toute contrefaite, et ses petits yeux m'avoient annoncé sa bonne volonté long-temps avant la proposition de son père : mais j'eus en horreur l'alliance d'un usurpateur; et, sans me vanter, ce fut avec assez de hauteur que je rejetai son offre et que j'envoyai promener sa petite bossue.

Je sortois de la Circassie, lorsque le hasard me conduisit dans un vieux château, superbe à la vérité, mais que je crus d'abord inhabité; car je fus long-temps sans y rencontrer personne. Ceux qui demeuroient dans ce sombre séjour se renfermoient chacun dans son particulier, et sembloient s'éviter avec soin lorsqu'ils en sortoient. Je fus sur-

pris d'une coutume si sauvage; car il me parut qu'il n'auroit tenu qu'à eux de se désennuyer en s'humanisant les uns avec les autres.

Je cherchois à qui parler pour m'en rendre raison, lorsque j'entrai dans un appartement assez propre. Il n'y avoit pas une âme; cependant j'y vis une table, des cartes, des jetons et des chaises rangées autour.

Un moment après arrivèrent quatre pies, chacune suivie d'un sansonnet qui lui portoit la queue; une corneille assez sérieuse les accompagnoit.

Les pies, après m'avoir salué fort civilement, se mirent à jouer, et la corneille à travailler.

Fleur d'Epine et Tarare, qui n'avoient cessé de se regarder pendant ce récit, se poussèrent à l'endroit des pies. Luisante, qui n'avoit pas ôté les yeux de dessus le beau Phénix depuis qu'il avoit commencé son récit, parut douter s'il parloit sérieusement. Serène sourit d'une aventure qui ne lui étoit pas inconnue; mais le calife se tenoit les côtés de rire. Oh! pour celui-là, disoit-il, mon gendre, vous êtes un peu voyageur: pour des pies à qui on porte la queue et qui font la révérence, passe; mais des pies qui jouent aux cartes, on n'en a guère vu.

Phénix, après avoir protesté de la vérité de son récit: Je fus long-temps, poursuivit-il, à regarder un jeu où apparemment il n'y a jamais eu que des pies qui aient joué: pour moi, je les aurois regar-

dées jusqu'à ce moment sans y rien comprendre. Enfin je vis tout à coup une petite pie assez éveillée, qui, après avoir dit un certain mot, dont je ne me souviens plus, sauta sur la table. Je ne sais comment j'ai pu oublier ce mot, car les autres pies s'égosillèrent à force de le répéter : la sérieuse corneille le prononça gravement, et jusqu'aux petits sansonnets qui mouchoient les bougies, tout se mêloit de le répéter en concert. J'en fus tellement étourdi, que je les quittai brusquement, ne sachant pas trop bien si je rêvois, ou si tout ce que je venois de voir étoit réel.

Au sortir de ce royaume, j'entendis parler de Cachemire. J'appris que dans le plus beau séjour de l'univers étoit la plus belle princesse du monde. Je ne songeai plus qu'à m'y rendre en diligence. On eut beau m'étaler tous les dangers où l'on s'exposoit auprès de ses yeux : Quel danger, disois-je, que celui d'en être épris, et de mourir en les adorant, si on ne peut trouver grâce devant eux? car je traitois de fable le poison mortel de ces regards éblouissants dont on me faisoit une description si merveilleuse, et dont on contoit tant d'événements tragiques. Ce n'est point à Phénix, disois-je (flatté d'une vanité ridicule), ce n'est point à Phénix que l'éclat excessif de la beauté doit être fatal. Allons la chercher au travers de tous les périls chimériques qui l'environnent; et, si les charmes ont un poison si redoutable, qu'elle en partage au moins la fatalité en voyant Phénix. Je ne vous fais

ici, belle Luisante, l'aveu d'une vanité si ridicule que pour m'en punir par la honte que j'en ai.

L'intérêt secret qui m'entraînoit vers vous me fit négliger les précautions que demandoient tous les périls dont on me menaça si je faisois choix d'une mauvaise route. Je me moquai de tout ce qu'on me dit de celle où la sorcière Dentue avoit établi la scène de ses enchantements; et, comme c'étoit la plus courte, je m'y embarquai témérairement, et m'en repentis bientôt.

Je ne vous parlerai point des avis qu'on me donnoit à mesure que j'avançois dans ce chemin. Je traversai des campagnes désertes, des rochers affreux; et, après mille incommodités, je m'enfournai dans un bois où mille monstres s'offrirent à mon passage pour me boucher le chemin.

Je voulus faire le brave contre des griffons qui voltigeoient au-dessus de ma tête, tandis que des hydres et des léopards m'environnoient de tous côtés. Je mis l'épée à la main; je crus avoir blessé quelques-uns de mes ennemis : mais, après un long combat où mes forces s'épuisèrent, et où je m'aperçus qu'on aimoit mieux me prendre prisonnier que me tuer, je me sentis enlever sans savoir comment, et on me descendit au milieu d'un assez beau jardin où la sorcière cueilloit quelques herbes.

De ces herbes elle avoit dessein de composer quelque horrible sortilége; car il y falloit mêler le sang tout chaud d'un homme nouvellement

égorgé. C'est ce que j'ai su depuis pendant ma métamorphose; et c'est pour cela que ces griffons me mirent tout en vie à ses pieds. Sa figure me parut horrible; mais la mienne trouva grâce dans le cœur le plus impitoyable qui fut jamais : je m'en aperçus, et je sus bientôt à quel prix je pouvois me racheter. Elle me dit que, si je voulois l'épouser, elle me rendroit maître d'un trésor inestimable, outre ceux de sa personne, sinon que je ne serois pas en vie quand les premiers rayons du soleil éclaireroient la terre : et, pour me donner le temps de rêver à ce choix, elle me quitta sans attendre de réponse.

Je n'avois pas trop d'envie de mourir : cependant ce parti me parut plus honnête et moins difficile à prendre que l'autre.

Si je refuse sa détestable main, disois-je, je vais faire ici une illustre fin; et, si je l'accepte, ce sera un glorieux établissement que je me serai fait, après être venu de si loin le chercher! Je me serai flatté du vain espoir de plaire à la divine Luisante, elle, dont aucun mortel n'a pu soutenir les regards; j'aurai aspiré même à la gloire d'être à elle pour me voir à la fin réduit au choix d'être le mari d'une sorcière effroyable, ou de mourir obscurément dans une retraite affreuse, où personne ne pourra seulement s'imaginer que je sois venu.

Ces réflexions étoient désagréables, de quelque manière qu'on les pût tourner; cependant l'en-

droit où je les faisois me parut enchanté. J'y vis les plus beaux fruits du monde, et surtout des figues qui me parurent délicieuses. C'étoit le fruit qui étoit alors le plus à mon goût; j'en choisis une parmi les plus belles : je ne l'eus pas plus tôt cueillie, que j'oubliai mon inquiétude; et, dès que je l'eus mangée, je m'endormis.

A mon réveil je me trouvai changé en oiseau; la sorcière, dont les cris m'avoient éveillé, étoit auprès de moi qui se désespéroit d'une métamorphose qui ne convenoit pas à ses desseins.

Elle soupçonna Fleur d'Epine d'y avoir contribué, sans s'imaginer pourtant de quelle manière; et elle jura qu'elle l'en puniroit. J'entendois toutes ses plaintes et toutes ses menaces; mais la vérité est que cette aventure me paroissoit si surprenante, que je me flattois que c'étoit un songe; et j'attendois avec impatience qu'un favorable réveil me délivrât de ces horreurs. Je l'attendis en vain.

La sorcière me prit sur le poing, me fit toutes les caresses qu'on peut faire à un oiseau, et me dit qu'il falloit avoir patience; que dans huit ou dix jours elle auroit achevé certaine composition qui me rendroit ma première forme; mais que je me gardasse bien de manger du sel, si par hasard j'en voyois. Elle me laissa dans ce beau jardin après ce discours, et après y avoir cueilli beaucoup d'herbes qui m'étoient inconnues.

Jugez du désordre et de la consternation où cette aventure m'avoit mis; je voulus déplorer

mon malheur : mais, au lieu de m'écrier : Infortuné Phénix ! je me mis à dire : Perroquet mignon ; et, pour toutes les plaintes et les exclamations que j'avois au bout de la langue, je dis toutes les impertinences qu'on apprend aux perroquets, et que les perroquets les plus importuns disent tout de suite : j'en fus si confus, que je résolus de ne plus rien dire.

Comme il m'étoit permis de voltiger par tout le jardin, je voyois souvent, du haut de quelque arbre, la maison de la sorcière : mais toutes les fois que je voulus voler de ce côté-là, mes ailes refusèrent de me soutenir ; et je jugeai qu'il étoit inutile de tenter ce voyage à pied.

A l'égard de tous les autres lieux aux environs, il m'étoit permis d'y voler. Ce fut dans une de ces promenades que je vis un jour une femme qui sortoit d'une méchante cabane couverte de paille : elle avoit un petit sac sous son bras ; elle s'assit au bord d'un petit ruisseau, y lava quelques poissons qu'elle avoit dans un panier, et se mit à les saler. Je me souvins de la défense qu'on m'avoit faite : je m'imaginai qu'on ne m'avoit défendu le sel que de peur que sa vertu ne me rendît ma première forme.

Je me mis à terre auprès de cette femme : ma beauté la charma ; et, comme je lui parus fort apprivoisé, quand elle eut couru quelque temps après moi, je m'élevai soudainement en l'air ; et, ayant enlevé le sac de cette pauvre femme, je fus

le cacher dans un buisson détourné. Je regagnai promptement le jardin de la sorcière après cet exploit, n'osant rester plus long-temps dehors pour l'épreuve que je méditois : mais le lendemain le soleil n'étoit pas encore levé, que j'étois en campagne.

Ce fut ce jour que je vis mon cher frère ; ma surprise, à cette rencontre, fut égale à ma joie. Je mourois d'envie qu'il me prît : mais, au lieu de cela, il s'amusa à me considérer. Je me hâtai d'essayer l'effet du sel que j'avois caché : mais il eut peur qu'il ne me fît mal. Je voulus l'avertir du danger où il étoit si près de la sorcière, et je fis un éclat de rire au lieu de parler. Ce fut alors que, dans l'admiration de ma figure et de mon plumage, il prononça par hasard mon nom en voulant me flatter. Je voulus lui dire : Oui, mon cher frère, je suis Phénix : mais, au lieu de cela, je ne pus prononcer que Tarare ; et je me sentis contraint de m'envoler, quoique j'en fusse au désespoir.

Deux jours après, au milieu des inquiétudes où j'étois pour la destinée de Pinson, j'entendis du jardin les hurlements effroyables de la sorcière.

C'étoit vous, pour qui je craignois tant, mon cher frère, qui causiez son désespoir. Vous veniez d'enlever ses trésors et de désarmer sa fureur; car la force de ses enchantements consistoit dans sa jument et le chapeau dont vous étiez en possession. Ce fut alors qu'il me fut permis de voler vers

sa demeure; je ne pus y parvenir que dans le temps qu'elle revenoit de vous poursuivre. Je fus témoin de sa rage et de ses regrets, dans un vieux chêne auprès de l'écurie, où je m'étois caché. Au moins, s'écria-t-elle, ai-je le plaisir d'être à moitié vengée de la trahison de l'infâme Fleur d'Epine; le voleur qui l'a séduite pour me trahir, après l'avoir abusée, la laisse au lieu de Sonnante presque étouffée sous ce même foin où elle s'est abandonnée. Achevons-en la vengeance.

A ces mots, elle entra dans l'écurie, où elle avoit été trompée par la coiffure de Fleur d'Epine que le misérable Dentillon portoit, sans pouvoir avertir sa mère que c'étoit lui. Dentue, sans y regarder de plus près, mit le feu au foin, et ferma la porte de l'écurie en sortant; tant elle avoit peur que la misérable victime n'échappât!

Elle courut ensuite chez elle pour revoir les seules consolations qui lui restoient dans son malheur. Mais elle n'avoit garde de les y trouver; car j'étois dans le chêne où je me tenois clos et couvert, tandis que j'entendois les hurlements de son fils unique, à qui les flammes avoient rendu l'usage de la voix, en brûlant le foin dont on lui avoit rempli la bouche.

Cependant la sorcière, qui n'avoit rien trouvé chez elle, se doutant de quelque nouveau malheur, revint à l'écurie, qu'elle trouva tout en feu: elle ne laissa pas d'en ouvrir la porte, et vit au travers des flammes et de la fumée ses chères es-

pérances qui finissoient leurs jours par le même genre de mort que le ciel avoit réservé pour la mère.

Le vilain crapaud fut grillé qu'il n'y manquoit rien.

Le cri qu'elle en poussa fut si terrible, que j'en frémis d'horreur, et le chêne où j'étois en fut ébranlé : il fut si violent, que cette longue dent qui lui sortoit de la bouche sauta plus de cinquante pas loin d'elle, brisée en mille morceaux. Une autre n'auroit pas regretté cette perte; mais, pour elle, sa furie en augmenta. C'en est fait, s'écria-t-elle, tous mes charmes m'abandonnent : recourons à l'artifice. Ce fut en achevant ces mots qu'elle courut à sa demeure, et que je sortis de mon trou pour me sauver pendant son absence. Je volai tant que je pus : à l'entrée de la nuit, je rencontrai le buisson où j'avois caché mon sac de sel; je commençai d'espérer que la sorcière ne me trouveroit pas. Grâces au ciel, disois-je, me voilà délivré de la cruelle nécessité de choisir entre la mort et cette ragoûtante épouse : mais aussi me voilà perroquet pour le reste de mes jours.

Je ne vous dirai point tout ce que j'eus à souffrir avant que de parvenir au climat heureux qui devoit finir mes misères : je pensai mourir de faim dans des lieux déserts où je ne trouvois point de fruits : d'ailleurs, comme je n'étois point accoutumé à voler, je ne faisois que de très petites traites. Tous ceux qui me voyoient couroient

après moi pour me prendre : je n'avois de retraite que le haut des arbres, où je n'étois pas trop en sûreté contre de maudits petits garçons qui m'attaquoient à coups de pierres, ou qui grimpoient après moi.

Je me remis enfin de toutes mes fatigues dès que je fus dans ce séjour enchanté. L'infernale Dentue m'avoit suivi sans que je m'en fusse aperçu : je n'avois garde de la reconnoître sous la figure qu'elle avoit prise. Elle arriva bientôt après moi sur les confins de Cachemire; elle me côtoyoit partout sans faire semblant de rien. J'étois assez accoutumé à me voir admirer de tous ceux qui me voyoient ; ainsi je ne fus point surpris de son attention ; je savois me mettre hors d'atteinte quand on m'approchoit de trop près.

Comme j'étois assez embarrassé de ce que je deviendrois, quoique je fusse dans un pays où cent millions de perroquets eussent pu vivre en rois, j'étois de temps en temps fort rêveur. Elle s'en aperçut; et me regardant avec affection au haut de l'arbre où j'étois : Quel dommage, dit-elle, qu'un si beau perroquet soit égaré ! Sans doute il est à quelque roi ou à quelque beauté qui se désespère à l'heure qu'il est de l'avoir perdu. Que sais-je s'il n'est pas à la plus belle des belles ? mais, s'il avoit été à Luisante, jamais il n'auroit préféré sa liberté au plaisir de la voir. S'il n'étoit pas trop sauvage, continua-t-elle, voyant que je descendois de branche en branche pour l'écouter, s'il

n'étoit pas trop sauvage, il se laisseroit prendre, et je ferois à la belle Luisante le plus beau présent que puisse fournir le royaume de son père en lui donnant le plus bel oiseau du monde. Qu'il seroit heureux, continua la flatteuse sorcière, de faire les délices de ce qu'il y a de plus beau dans l'univers! et, parmi les mortels, qui ne changeroit de condition avec un perroquet qui seroit chaque jour à portée de voir des trésors que des belles ne cachent point à des oiseaux?

Qu'elle savoit bien à qui elle parloit, l'insinuante Dentue! J'en étois si transporté, qu'elle n'eut qu'à me tendre le poing en achevant de parler : j'y sautai le plus légèrement que je pus.

Il ne s'en fallut rien que cet empressement ne me fût aussi funeste qu'il étoit grand. Je vis ses regards changer dans le moment qu'elle m'eut en sa puissance; ses yeux parurent étinceler; elle me serra les pattes d'une main, et me porta deux fois l'autre au cou pour me le tordre. Je ne comprenois rien à ce transport; mais je n'ai pas eu de peine à l'entendre quand la baguette de Serène nous a fait voir l'horrible Dentue cachée sous cette figure.

Elle résista donc, heureusement pour moi, aux premiers mouvements que la vengeance ou la fureur lui avoit inspirés. Il convenoit à ses desseins de m'épargner; cependant elle mit bon ordre que je ne pusse échapper jusqu'à notre arrivée dans cette cour.

Ce jour fut le commencement de mon bonheur : mes yeux de perroquet soutinrent l'éclat fatal de ceux de l'adorable Luisante ; et, par un charme qui m'étoit inconnu, des gens qui n'auroient osé la voir à cinquante pas n'avoient qu'à me prendre pour la regarder tout à leur aise. Je ne veux point ici parler des transports de joie que je sentois aux innocentes caresses qu'elle me faisoit. Mille occasions dont je tairai les circonstances me tinrent ce que la sorcière m'avoit promis Ce fut sous ma figure de perroquet que je fus trop payé auprès de Luisante des horreurs que la tendresse de la sorcière m'avoit inspirées. Enfin j'ai commencé sous cette figure à plaire aux plus beaux yeux du monde : trop heureux si celle que j'ai reprise lui pouvoit être aussi agréable !

Le beau Phénix cessa de parler ; et, quoique Luisante eût rougi plus d'une fois sur la fin de son discours, ses beaux yeux ne laissèrent pas de l'assurer qu'il ne perdoit rien à n'être plus perroquet.

Le calife trouva les aventures de son gendre assez divertissantes : il lui sut bon gré de n'avoir point voulu de la princesse bossue qu'on lui avoit offerte en Circassie. Mais, seigneur Phénix, lui dit-il, mettez la main à la conscience ; si par bonheur on ne vous eût changé en perroquet, n'eussiez-vous pas plutôt épousé la sorcière, sa mère, sa grand'mère, et toutes les Dentues du monde, que de vous laisser égorger comme un sot? Pour

moi, je suis peut-être aussi délicat qu'un autre ; mais, après tout, il n'est que de vivre. Ne parlons plus de ce que vous eussiez fait ; j'espère au moins que le royaume de Cachemire, que vous aurez quand je n'en voudrai plus, et la main de Luisante que vous avez dès à présent, vous dédommageront un peu du refus que vous avez fait de l'infante de Circassie.

A l'égard de votre frère Pinson, quoiqu'il ne soit pas si richement marié, il me paroît si content de sa femme et de sa belle-mère Serène, qu'il ne vous portera point d'envie ; car, avec son savoir-faire, ses petits Etats, et ce que Serène lui pourra laisser un jour, il ne laissera pas d'être à son aise.

La modeste Fleur d'Epine, qui, sans ambition, eût souhaité d'être héritière de l'univers, rougit de ce que le calife venoit de dire : elle n'eut point de honte qu'une personne aussi merveilleuse que Serène lui eût donné le jour ; mais ce ne fut pas sans confusion pour elle qu'on venoit de marquer tous les avantages dont Luisante faisoit le bonheur de son époux, et que Tarare avoit tout refusé pour elle.

L'équitable Serène vit son embarras, et connut sa pensée. Ce fut alors que, demandant un peu d'audience à son tour : Calife de Cachemire, dit-elle, vous qui sans doute avez quelques obligations à Tarare, sachez qu'il n'aura pas lieu d'envier l'établissement de son frère. Vous avez vu la

préférence qu'il a faite de Fleur d'Epine mourante, de Fleur d'Epine effroyable, et, pour tout dire, de la mémoire de Fleur d'Epine, à la possession de Luisante dans tout l'éclat de sa gloire. Jugez, si dans l'état où vous la voyez maintenant, il ne doit pas être content de sa fortune. Mais sachez que Serène n'est point sœur de l'infâme Dentue, ni Fleur d'Epine fille de Serène. Voici son histoire et la mienne.

HISTOIRE DE SERENE.

Entre le Tigre et l'Euphrate se trouve une vaste étendue de plaine dont rien n'égale l'heureuse fertilité, si ce n'est le royaume de Cachemire. Mon père en étoit souverain; c'étoit de tous les mortels celui qui avoit le plus pénétré dans les secrets les moins pénétrables de la nature : mais, comme il se livroit tout entier à la spéculation, il négligea le gouvernement de ses Etats pour s'informer comment les étoiles se gouvernent là-haut.

Son pays, arrosé par les deux plus grands fleuves de l'univers, étoit si riche, que ses sujets le devinrent trop. Les plus puissants sentirent leur force et connurent sa foiblesse. Chacun s'établit comme il voulut, tandis que leur prince, loin de s'en mettre en peine, parut ravi d'être débarrassé d'un pays sans montagnes : il lui en falloit pour se perfectionner dans des connoissances qui lui coû-

toient tant. Il quitta donc ses Etats pour en chercher; et, tandis que de montagne en montagne il s'entretenoit avec les mouvements des cieux, on se mit paisiblement en possession de ce qu'il abandonnoit sur la terre.

Cette nouvelle ne l'émut point : l'amour seul en fut capable; et ce ne fut pas le moindre effort de sa puissance que de triompher d'un génie qui s'abîmoit dans les méditations abstraites de ce qu'il y a de plus relevé.

Je ne sais par quel hasard il quitta le sommet de ces montagnes pour descendre en Circassie; mais ce fut là qu'un penchant plus vif que celui qui l'avoit entraîné jusqu'alors lui donna du goût pour les beautés mortelles. Il devint amoureux; et la plus belle des Circassiennes ne dédaigna pas la main d'un prince dépouillé de ses Etats.

Je ne sais si elle ne s'en repentit point; car, au lieu de songer à son établissement, il se hâta de regrimper sur ses montagnes. Quelque choquée que fût son épouse d'un empressement qui ne devoit pas se mêler aux charmes nouveaux d'un mariage d'inclination, elle voulut le suivre; et ce fut sur cette montagne que Tarare et Fleur d'Epine ont passé pour venir ici, que mon père fixa ses spéculations errantes.

Il choisit pour sa retraite cette partie de la montagne que des rochers et des précipices rendent affreuse. Ce fut là qu'il se mit à fouiller dans les entrailles de la terre, après avoir puisé dans les

régions célestes tout ce que l'esprit humain est capable d'en apprendre.

Bientôt il eut atteint la perfection presque inaccessible de ce travail merveilleux où les races suivantes virent tant d'esprits solides devenir visionnaires, et tant de solides trésors dissipés pour courir après un bien imaginaire.

L'accomplissement de cet ouvrage ne lui laissa rien à souhaiter : il convertissoit à son gré tous les métaux en or ; et les puissances invisibles répandues dans les airs obéissoient à ses commandements. Il se fit, par leur ministère, un palais dans le milieu de cette montagne, où les choses même du plus vil usage éclatoient par l'or, ou brilloient par les pierreries.

Ce fut dans cette nouvelle habitation que je vins au monde. L'année d'après, ma mère y mit au jour une seconde fille. J'eus l'inclination de mon père pour les sciences, ma sœur eut celle de ma mère avec sa beauté. Mais, toute merveilleuse que fût la retraite où nous étions, ma mère, aussi-bien que ma sœur, s'ennuyèrent de la solitude : l'une vouloit revoir un pays qui lui avoit donné le jour; l'autre souhaitoit de faire un tour dans ces plaines délicieuses situées entre le Tigre et l'Euphrate, que son père avoit abandonnées pour le désert où elle séchoit d'ennui.

Il s'en aperçut; et, malgré toutes les façons qu'elles firent pour ne le pas quitter, ma mère partit pour la Circassie, où ma sœur l'accompagna,

beaucoup plus contente qu'elle ne le parut en nous disant adieu.

L'argent ne coûtoit rien à un homme qui possédoit le secret dont il étoit maître; et l'équipage magnifique avec lequel elles arrivèrent dans le pays de ma mère étoit digne de la première fortune de son époux.

Le roi de Circassie n'eut pas plustôt vu ma sœur, qu'il la trouva digne d'une préférence glorieuse sur toutes les Circassiennes. Les plus belles furent au désespoir de voir qu'une étrangère venoit leur enlever un cœur qu'elles s'étoient vainement disputé : les unes en séchèrent d'envie, les autres en crevèrent de dépit; mais ma pauvre mère en mourut de joie.

Mon père apprit ces deux nouvelles à la fois, et les reçut en vrai philosophe. Pour moi, j'avoue que la joie de l'une m'aida beaucoup à me consoler de la douleur de l'autre. Je ne songeai plus qu'à me perfectionner dans les sciences, où je faisois assez de progrès, et dont je sentois augmenter le goût à mesure que je me sentois acquérir de nouvelles lumières.

Enfin mon père, après m'avoir communiqué toutes celles dont mon esprit étoit capable, voulut bien se laisser mourir, pour chercher dans l'autre monde ce qu'il n'avoit pu découvrir dans celui-ci : il se laissa, dis-je, mourir; car, avec les secrets qu'il avoit, il n'auroit tenu qu'à lui de vivre tant qu'il eût voulu.

J'héritai de ses trésors et d'une partie de ses connoissances; mais, de tous ses dons, cette baguette que vous voyez est infiniment le plus précieux. Elle est composée de l'assemblage de toutes les vertus secrètes des minéraux et des talismans : par elle je commande aux éléments, je découvre la vérité de tout, une partie de l'avenir m'est présente, et je rappelle tout le passé. Mon père m'avoit défendu de monter jusqu'au haut de la montagne que nous habitions : cette curiosité, que je n'avois jamais eue avant, me vint tourmenter au moment qu'il me l'eut défendue; et, dès qu'il eut les yeux fermés, je la satisfis.

Ce fut de là que, contemplant avec étonnement les plaines enchantées du bienheureux Cachemire, je fis transporter ce que je voulus des trésors immenses dont mon père avoit enrichi les cavernes de cette montagne; et, de peur que l'affluence de ceux qui viendroient me consulter n'interrompît les heures de repos ou d'étude dont je voulois être la maîtresse, je rendis ma demeure inaccessible à tout ce que je ne voulois pas y recevoir.

J'y goûtai tout ce que la tranquillité d'esprit a de plus aimable pour les mortels; et, loin d'envier l'établissement de ma sœur sur le trône de Circassie, rien ne troubla la paix dont mon cœur jouissoit, que mon inquiétude pour elle.

Comme elle avoit eu trois filles de suite, je consultai mes livres sur leur destinée et la sienne. J'appris qu'elle n'auroit plus d'enfants, et que le

roi son époux la laisseroit bientôt veuve et régente de ses Etats. Je trouvai dans l'horoscope de l'aînée de ses filles qu'elle étoit menacée de quelque désastre; mais ce fut en vain que je mis tout en usage pour en savoir les particularités : je connus seulement qu'une puissance ennemie, presque égale à la mienne, la devoit persécuter. J'eus recours à ma baguette; et, en ayant passé le bout sur une peau de parchemin que j'ouvris sur la table, elle y traça d'elle-même l'horrible figure de Dentue, elle décrivit la situation de sa demeure, ses sortiléges et ses inclinations. J'eus horreur d'apprendre que la plus horrible des créatures avoit encore plus de penchant à l'amour qu'à la haine ou à la cruauté, que son art n'étoit employé qu'à faire tomber les hommes dans ses piéges, et que la mort étoit la seule ressource de ceux qui dédaignoient de s'en garantir par une complaisance encore plus funeste. Cependant je découvris avec douleur que, tant qu'elle seroit maîtresse de la jument Sonnante et du chapeau lumineux, mon pouvoir ni mes enchantements ne pourroient rien contre les siens.

J'appris par ma baguette qu'elle avoit un fils à peu près de l'âge de l'aînée des filles de ma sœur, et je ne doutai point que son dessein ne fût d'enlever l'héritière de Circassie pour la donner à ce fils : c'est pourquoi je voulus la prendre sous ma protection. Ma sœur me l'envoya secrètement; mais cette précaution pensa la perdre : la sorcière

trouva le moyen de l'enlever presque d'entre mes bras dans le moment qu'elle venoit de m'être remise. J'avois eu beau la faire passer pour ma fille, la cruelle Dentue ne s'y laissa pas tromper; et toute ma vigilance fut inutile pour défendre la pauvre petite Fleur d'Épine contre l'inhumaine sorcière. Oui, calife de Cachemire, cette même Fleur d'Epine que vous voyez, et que vous aviez si hâte de brûler, est héritière du royaume de Circassie. Elle me fut donc enlevée sans que je susse de quelle manière; mais ni mon art, ni toutes les puissances du monde ne l'auroient pu délivrer de celle de la sorcière, si Tarare ne l'avoit entrepris. Cette gloire étoit réservée par les destins à l'amant le plus ingénieux, aussi-bien qu'au plus fidèle. Je connus qu'il falloit ces deux qualités à celui qui enleveroit la jument et le chapeau de la sorcière; mais je ne savois où trouver un homme de ce caractère.

Dans ce temps-là Luisante vint au monde; et mes livres, que je consultai sur sa naissance, m'ayant appris ce que ce devoit être un jour que cette beauté, je fis répandre une contagion secrète sur l'éclat naissant de ses yeux, bien assurée qu'on auroit recours à moi pour y remédier, et fort résolue de ne le faire qu'à condition qu'on me livreroit Fleur d'Epine avec les trésors de la sorcière.

La curiosité de Tarare l'avoit heureusement conduit chez moi avant que de se rendre à la

cour; et ce que je découvris de son esprit et de ses sentiments me fit espérer que, s'il osoit tenter l'aventure, il ne seroit pas indigne d'y réussir. J'en eus encore meilleure opinion lorsque je le vis revenir à quelque temps de là pour me consulter: je ne le vis point embarrassé des choses que je proposai pour prix du secours qu'on me demandoit, quoique j'en eusse étalé tout le danger. Et, lui ayant demandé s'il connoissoit quelqu'un d'assez téméraire à votre cour pour rendre service à la belle Luisante à ce prix : Il ne faut, dit-il, que beaucoup d'ambition ou beaucoup d'amour pour l'entreprendre; et l'espérance seule d'en être avoué de vous suffit pour tout oser, sans autre motif que celui de la gloire.

Je ne vous dirai point la joie que me donna cette réponse d'un homme que je commençois à beaucoup estimer : je ne doutai point que ce ne fût lui que les destinées avoient marqué pour le libérateur de Fleur d'Épine.

Je lui fis espérer que je ne lui serois pas contraire, s'il entreprenoit ce que je lui peignis encore plus dangereux que je n'avois fait : il n'en fut point ébranlé. Je lui tins parole; et, quoiqu'il ne me fût pas permis de l'assister toujours, mon génie a souvent inspiré le sien dans l'exécution. Mais, après tout, c'est à son esprit, à sa fermeté, mais plus que tout à sa constance, que la gloire en est due.

Tandis qu'il étoit en chemin pour aller chez la sorcière, j'employai ma baguette pour satisfaire la

curiosité que j'avois sur Fleur d'Epine; elle m'en traça la figure et les souffrances dans les tristes occupations de sa vie. Je trouvai sa figure digne de récompenser ce qu'on entreprenoit pour elle. Je ne crus pas qu'il fût nécessaire de toucher le cœur de Tarare pour elle, si son esprit et ses sentiments répondoient aux charmes de sa personne; mais j'avoue que j'inspirai pour lui à Fleur d'Epine des mouvements favorables, qu'une première vue n'auroit pas attirés, mais qu'il n'auroit que trop mérités, sans mon secours, avec un peu de temps.

Ma joie fut extrême quand je les sus arrivés dans ce royaume; et, quoiqu'il y eût un peu de cruauté à rendre ma demeure inaccessible lorsqu'il y voulut mener Fleur d'Epine, je le fis pour éprouver sa constance pour elle jusqu'au bout, et pour connoître s'il en étoit digne. Vous avez vu triompher cette constance par des épreuves qui méritent qu'il monte sur le trône d'une princesse qui règne si parfaitement dans son cœur.

J'avois dès long-temps prévu la révolution qui devoit arriver en Circassie; mais, en la prévoyant, il ne me fut pas permis de la prévenir: tout ce que je pus faire, fut de sauver la reine, ma sœur, et les trois filles qui lui restoient, dans l'extrémité qui les exposoit à la fureur du tyran; et, pour les dérober à sa poursuite, je leur choisis une retraite presque inconnue vers les confins du royaume.

Ce fut là que, craignant toujours la recherche qu'on en pouvoit faire, je fis un enchantement par lequel la reine paroissoit changée en corneille dès que le hasard y conduisoit quelque étranger; et ses filles avec leurs compagnes paroissoient changées en pies, sans qu'elles parussent les unes aux autres avoir changé de forme.

Voilà, princes, l'illusion qui vous a causé tant de surprise lorsque le hasard vous a conduits l'un après l'autre où elles étoient.

Tandis que Tarare me cherchoit inutilement avec Fleur d'Epine, je savois sous quel déguisement Dentue étoit arrivée ici; je savois ses desseins; mais je savois que sa puissance étoit si bornée depuis qu'elle n'avoit plus la jument et le chapeau, qu'il me seroit facile de prévenir tous ses attentats contre la vie de ma nièce.

Je livrai donc Fleur d'Epine pour un temps aux cruautés qui l'attendoient à son arrivée, par le moyen de l'impertinente sénéchale et de l'inhumaine Dentue. Fleur d'Epine ne devoit être qu'au plus fidèle des amants. Quelle plus grande épreuve de sa constance que de l'exposer à ses yeux dans la laideur affreuse où les maléfices de la sorcière l'avoient réduite, dans le temps que la main de Luisante avec le trône de Cachemire lui seroient offerts!

Je ne le retins pas long-temps lorsqu'il revint avec le chapeau lumineux et la jument. Je tins pourtant parole dans le remède que j'avois promis

pour les beaux yeux qui causoient tant de ravages : mais, quoique Tarare retournât auprès de sa chère Fleur d'Epine, je savois bien que, dans l'état où il la trouveroit, elle auroit besoin d'un secours plus puissant que le sien.

J'employai tous les génies que mon art soumet à mes volontés pour veiller à la sûreté de sa vie jusqu'à mon arrivée, résolue de le suivre de bien près. Je différai mon départ jusqu'à la dernière extrémité, et je pensai m'en repentir; car, dans le moment que je venois de monter sur Sonnante, le plus agréable et le plus désiré des obstacles vint s'opposer à mon départ.

Trois courriers de Circassie arrivèrent à une heure l'un de l'autre, qui m'apportèrent les nouvelles surprenantes du rétablissement de ma sœur. Le premier m'apprit que l'usurpateur avoit péri par un soulèvement aussi soudain que la révolution qui l'avoit placé sur le trône : l'autre confirma cette nouvelle, et ajouta que la populace émue n'avoit pas même épargné sa pauvre bossue de fille.

Le dernier enfin me fit un ample détail des acclamations, de l'allégresse et des transports d'impatience dont la reine et ses filles étoient attendues dans la capitale de Circassie; et ce dernier courrier m'étoit dépêché par elle-même, au-devant de laquelle le conseil et les grands du royaume étoient allés.

Ainsi, Seigneur, Tarare n'est pas si mal ma-

rié que vous l'avez cru : car, quelque empressement que Fleur d'Epine ait de voir régner un homme que l'amour parfait et l'inviolable fidélité en rendent digne, elle trouvera ses États paisibles à son arrivée, sa mère et ses sœurs moins tranquilles par l'impatience de recevoir une fille et une souveraine qu'elles avoient crue perdue; et tout le peuple, à son ordinaire, avide de changement, n'aura pas de peine à combler de souhaits et de bénédictions une reine faite comme Fleur d'Epine.

Le récit de Serène ne fut pas plus tôt fini, que le calife s'étant embarrassé dans quelques compliments à Serène, et quelques excuses à Fleur d'Epine, on vint l'en dégager en lui disant qu'on avoit servi.

Le festin fut le plus superbe qu'on verra jamais; mais il parut d'une ennuyeuse longueur à deux princes qui ne se repaissoient que de tendres regards.

Enfin l'heure tant souhaitée arriva : le dieu de l'hymen alluma tous ses flambeaux pour éclairer Phénix à l'appartement de Luisante, où le calife leur donna le bonsoir; et, dans celui qu'on avoit préparé pour Fleur d'Epine, il ne tint qu'au plus fidèle de tous les amants d'être le plus heureux de tous les hommes.

L'aurore étoit arrivée long-temps avant la fin de ce conte; mais Dinarzade s'étoit moquée de son éclat naissant; et le sultan, moins pressé cette

fois de prendre sa place au conseil, avoit trouvé bon que le soleil se levât avant lui. La sultane étoit, comme on a vu dans le commencement de ces récits, la plus belle sultane qui fut jamais : il tournoit passionnément les yeux vers elle tandis que le premier visir s'en alloit avec son sceptre. On eût dit qu'il ne l'avoit jamais vue, tant il paroissoit éperdu en examinant tous les charmes de son visage; et, considérant qu'avec toutes ses beautés elle avoit l'esprit orné de contes arabes, il se leva d'auprès d'elle, et prit sa robe de chambre pour lui marquer sa tendresse et ses empressements.

Trop heureux, s'écria-t-il, trop heureux les bergers de nos campagnes qui peuvent sans contrainte passer les jours à soupirer auprès de leurs bergères! Quel plaisir d'employer tous les moments de la vie à regarder les beaux yeux qui m'éclairent! Dinarzade, qui ne comprenoit rien à ces exclamations ni à cette cérémonie, prit la liberté de lui demander ce qu'il vouloit dire avec ses bergers. Recouchez-vous, seigneur, dit-elle, au lieu de dire toutes ces pauvretés à une déesse à qui vous venez de faire baiser l'ongle de votre pied gauche : et, à ces mots, elle voulut lui ôter sa robe de chambre; mais il n'y voulut jamais consentir qu'elle ne lui eût apporté son luth, dont il joua si long-temps, que la sultane n'en pouvoit plus d'ennui, et sa sœur d'impatience. Après ce galant exploit, il passa dans son appar-

tement, et de son appartement au conseil, pour ordonner le magnifique appareil de cette grande journée, en attendant la bienheureuse nuit qui devoit mettre en sa possession la plus parfaite des beautés. Il attendit cette nuit avec impatience, comme on peut croire; et, dès qu'elle fut venue, il se rendit à l'appartement de la sultane, suivi des officiers de la couronne: mais, au lieu de leur donner le bonsoir, après être déshabillé, il se tourna vers le prince de Trébizonde pour lui ordonner de conter toutes les aventures qui lui étoient arrivées depuis celle de la Pyramide et du Cheval d'or jusqu'à celle où pour la première fois il avoit vu les beaux yeux de Dinarzade au fond de la mer. L'amoureux prince auroit bien voulu se dispenser d'un récit qui devoit durer tout le reste de la nuit: mais, comme il savoit que le sultan son maître n'entendoit pas raillerie quand il étoit question de contes, il commença le sien, comme on verra dans la suite de ce recueil.

FIN DE L'HISTOIRE DE FLEUR D'ÉPINE.

L'ENCHANTEUR FAUSTUS,

CONTE.

Belle Daphné, je me repens
De la petite confidence
Que je vous fis vers le printemps,
En parlant des amusements
Que le loisir et l'indolence,
Ou plutôt que votre présence
M'inspiroit dans ces lieux charmants
Où les Grâces et les *Sorans*
Ont établi leur résidence.
Je sais de quelle indifférence
Le ciel vous fit pour tout encens,
S'il s'adresse à vos agréments,
Car j'en ai quelque expérience.
Il est même certains moments
Où malheur à qui vous encense,
Et, dans ses discours ou ses chants,
Vous va donnant la préférence
Sur les beautés de notre temps.
Pourquoi donc, avec ce mérite
Si rare chez d'autres beautés,
Voulez-vous tant que je m'acquitte?
Pourquoi faut-il qu'on vous irrite
En vous disant vos verités?

Cela veut dire en peu de mots, mademoiselle, qu'il y a je ne sais combien que vous me persécutez pour un misérable écrit, indigne de vous et de moi. Vous le voulez voir, quoique je vous aie dit que j'ai tâché d'y mettre quelque chose qui vous ressemble; et cependant vous ne voulez pas que ce qu'on fait pour vous ait de votre air; tant vous avez peur que ce ne soit vous flatter que d'attraper votre ressemblance! Il n'y a pas de peintre que cela n'embarrasse; mais, pour dépayser votre délicatesse sur les louanges, il faut vous conter une historiette où vous serez mise tout au long sans pouvoir y trouver à redire.

L'A reine Elisabeth, dont fut autrefois grand-amiral en Irlande un grand grand-père ou trisaïeul de madame votre mère, étoit une merveilleuse princesse pour la sagesse, le savoir, la magnificence et la grandeur d'âme : tout cela étoit beau; mais elle étoit envieuse comme un chien, jalouse et cruelle; et cela gâtoit tout:

Je n'entends pas, en parlant d'elle,
Parler de cette cruauté
Dont une farouche beauté
Martyrise un amant fidèle ;
Car, entre nous, de ce côté,
La reine n'étoit point cruelle;
Et dans l'histoire on a douté
Si sa pudique majesté,
Qui fut au dieu d'hymen rebelle,

L'avoit été par chasteté,
Ou par une incommodité
D'espèce bizarre et nouvelle;
Mais, en fait de virginité,
Ce fut une étrange pucelle.

Quoi qu'il en soit, la Renommée, qui dit le bien et le mal, avoit porté son caractère jusqu'au fond des Allemagnes, d'où certain personnage partit en poste pour se rendre à sa cour. Il s'appeloit Fauste; peut-être le nommerons-nous quelquefois Faustus, pour la commodité de la rime, en cas que la fantaisie nous prenne de le mettre en vers. Ce Fauste donc, grand magicien de profession, eut envie de s'informer par lui-même si cette Elisabeth dont on parloit tant étoit aussi merveilleuse en belles qualités qu'elle étoit endiablée sur les autres. Il en pouvoit être juge compétent; tout ce qui se passoit là-haut au pays des étoiles et des planètes lui étoit connu, et Satan lui obéissoit comme son chien. Il savoit tout plein de petits secrets pour rire, et un million de tours de passe-passe qui ne faisoient ni bien ni mal: comme, par exemple, quand il vouloit, une duchesse couroit les champs après son cocher; et un archevêque passoit les jours à faire des vers pour sa servante de cuisine, et les nuits à lui donner des sérénades: c'étoit lui qui le premier, en Angleterre, avoit enseigné à mettre, dans certains jours de l'année, du romarin, du pissenlit, des os de bécasse, et autres curiosités de cette nature

sous les chevets des jeunes pucelles, pour leur faire voir, la nuit en songe, celui par qui elles ne le seroient plus. La reine, charmée des gentillesses qu'on en disoit, voulut le voir; et, dès qu'elle le connut, elle devint presque folle de son savoir et de ses manières. Elle croyoit bien avoir elle-même tout l'esprit du monde, et n'avoit pas tort : elle se flattoit aussi d'être la plus belle personne de son royaume; mais il n'en étoit rien.

Un jour qu'elle s'étoit extraordinairement parée pour une audience d'ambassadeurs, elle se retira dans son cabinet après la cérémonie, et elle y fit venir notre docteur. Après s'être admirée quelque temps dans deux ou trois grands miroirs, elle parut fort contente d'elle-même :

Elle avoit cet air qu'au matin
Du soleil a l'avant-courrière :
Rien n'étoit si frais que son teint;
C'étoit tout lis et tout jasmin
Mêlés de rose printanière;
Car, dès qu'on a force or en main,
Les plus beaux teints ne manquent guère.
Court étoit son vertugadin,
Et montroit depuis l'escarpin
Sa jambe presque tout entière :
Et, s'étant assise à la fin,
Le dos penché contre sa chaise,
Comme qui diroit sans dessein,
Ce penchement montroit son sein,
Ayant fait regrimper sa fraise;
Tandis que sur sa blanche main

Rubis et diamants sans fin
Alloient brillant tout à leur aise.

Ce fut dans cet état que l'enchanteur Faustus la trouva : c'étoit bien le courtisan le plus adroit, pour un sorcier, qu'on pût voir au monde; et, connoissant le foible de la reine sur sa beauté imaginaire, il n'eut garde de manquer une si belle occasion de lui faire sa cour. Ainsi, choisissant le rôle d'Esther interdite, il fit trois pas en arrière comme pour tomber en foiblesse. La reine lui ayant demandé s'il se trouvoit mal, il dit que non, Dieu merci; mais que la gloire d'Assuérus l'avoit ébloui. Elle, qui savoit l'ancien et le nouveau Testament par cœur, trouva l'application juste et ingénieuse; mais, n'ayant pas alors son sceptre sur elle pour lui en faire baiser le bout en signe de grâce, elle se contenta de tirer un rubis de ses doigts d'ivoire, dont il se contenta aussi. Vous nous trouvez donc assez passable pour une reine, lui dit-elle en repassant ses lèvres du bout de la langue, comme sans y songer. A cela il se donna au diable (le présent n'étoit pas nouveau): il se donna donc au diable que non-seulement il n'y avoit ni souveraine ni particulière qui l'égalât, mais même qu'il n'y en avoit jamais eu. O Fauste, mon ami! lui dit-elle, si ces fameuses beautés des siècles passés pouvoient revenir, il seroit aisé de voir que vous nous flattez. Votre majesté les veut-elle voir? dit-il: elle n'a qu'à dire, elle en aura bientôt le cœur net. Notre homme ne

manqua pas d'être pris au mot, soit qu'elle eût envie de l'éprouver dans un effet si merveilleux de science magique, ou qu'elle voulût satisfaire une curiosité qu'elle avoit eue depuis assez long-temps.

Au reste, mademoiselle, n'allez pas vous imaginer que ce que je vais dire soit une fable de ma façon. L'événement est tiré des mémoires d'un des beaux esprits de ce temps-là : c'étoit le chevalier Sydney, espèce de favori de la reine, qui, parmi quelques faits particuliers de sa vie, a mis cette aventure tout au long; et c'est du feu duc d'Ormond, votre grand-oncle, qui m'en a souvent fait le récit, que je tiens ce passage d'histoire.

Elle dit donc que notre magicien pria la reine de vouloir bien passer dans une petite galerie qui étoit près de son appartement, tandis qu'il iroit chercher son livre, sa baguette et sa grande robe noire. Il ne fut pas long-temps à revenir avec son équipage et ses talismans. Il y avoit une porte à chaque bout de la galerie, par une desquelles les personnages que sa majesté souhaiteroit entreroient, et sortiroient par l'autre. Il n'y eut que deux personnes, sans plus, d'admises avec la reine au spectacle : l'une desquelles fut le comte d'Essex, et l'autre le Sydney, auteur de nos mémoires.

La reine étoit placée devers le milieu de la galerie, ses deux favoris à droite et à gauche auprès de son fauteuil, autour desquels, aussi-bien que

de leur maîtresse l'enchanteur ne manqua pas de tracer des cercles mystérieux avec toutes les façons et cérémonies en pareil cas usitées : il en traça un autre vis-à-vis, où il se mit lui-même, laissant un espace au milieu pour le passage des acteurs. Cela fait, il supplia la reine de ne pas dire un mot tant qu'il seroit sur la scène, et surtout de ne se point effrayer, quelque chose qu'elle pût voir. Cette dernière précaution étoit assez inutile à son égard; car la bonne dame ne craignoit ni Dieu ni diable. Après ce mot d'avis, il lui demanda laquelle des beautés trépassées elle souhaitoit de voir la première. Elle dit que, pour suivre l'ordre des temps, il falloit commencer par la belle Hélène. Sur quoi le négromancien, dont le visage parut un peu changé, leur dit : Tenez-vous bien! Le chevalier Sydney, dans son récit, avoue que, sur le point de cette opération magique, le cœur lui battit un peu; que le brave comte d'Essex en devint pâle comme un mort; mais qu'il ne parut pas la moindre petite émotion à la reine. Ce fut alors

Qu'en suite de quelque orémus
Et de quelque autre momerie
Que font gens de la confrérie,
Dans les vieux contes rebattus
D'esprits et de sorcellerie,
Le révérend docteur Faustus,
Voyant trembler la galerie,
Et nos deux héros éperdus,

Dit, criant comme une furie,
Paroissez, fille de Léda,
Et d'une prompte obéissance
Offrez-vous à notre présence
Telle que vous étiez quand, sur le mont Ida,
Vénus au beau Pâris jadis vous accorda,
En faveur de la préférence
Dont vous fûtes la récompense
Dans le procès qu'il décida.

Après cette invocation, la belle Hélène n'eut garde de se faire attendre; elle parut au bout de la galerie sans qu'on se fût aperçu comme elle y étoit entrée. Elle étoit habillée à la grecque; et, suivant les mémoires de notre auteur, son habillement ne différoit en rien de celui de nos déesses d'opéra. Sa coiffure étoit composée de quantité de plumes flottantes sur sa tête et surmontées d'une belle aigrette; des boucles de cheveux noirs lui descendoient jusqu'à la ceinture par devant, et jusqu'au croupion par derrière; ses engageantes lui battoient agréablement les genoux en marchant; et la queue, qu'elle traînoit à la lacédémonienne, avoit pour le moins quatre aunes d'un riche brocard de Corinthe. Cette figure s'arrêta quelque temps devant la compagnie; et, s'étant tournée face à face devers la reine pour en être mieux observée, elle en prit congé avec un certain sourire, entre doux et hagard, et sortit par l'autre porte.

Dès qu'elle disparut : Quoi! dit la reine, c'est

là cette belle Hélène ? Je ne me pique pas de beauté, poursuivit-elle ; mais je veux bien mourir si je changeois de figure avec elle, quand même cela se pourroit. Je le disois bien à votre majesté, répondit l'enchanteur ; et cependant voilà justement comme elle étoit dans sa plus grande beauté. Je trouve pourtant, dit le comte d'Essex, qu'elle ne laisse pas d'avoir les yeux assez beaux. Oui, dit Sydney, ils sont grands, noblement fendus, noirs et brillants ; mais, après tout, ses regards disent-ils quelque chose ? Pas un mot, répondit le favori. La reine, qui ce jour-là s'étoit fait le visage rouge comme un coq, demanda, en parlant du visage d'Hélène, comment on trouvoit son teint de porcelaine. De porcelaine ! s'écria le comte ; c'est tout au plus de la faïence. Peut-être, poursuivit-elle, qu'ils étoient à la mode de son temps ; mais vous avouerez que, dans aucun siècle, il n'a été permis d'avoir les pieds tournés comme elle.

Je ne hais pas son habit, poursuivit la reine, et je ne sais si je ne le mettrai point à la mode, au lieu de ces impertinents vertugadins dont les femmes ne savent que faire en quelques occasions, et où l'on ne sait que faire des femmes en quelques autres. Pour l'habit, passe, dit le comte d'Essex ; mais, ma foi, ce n'est pas grand'chose que la figure que nous venons de voir. Le chevalier Sydney, topant à la remarque, s'écria :

O Pâris ! quel amour fatal
Te fit dans Ilion renfermer une proie

Dont nous venons de voir le piètre original!
Si cet exploit d'abord te donna quelque joie,
Sa présence y fit plus de mal
Que ce grand diable de cheval
Qui fit périr l'antique Troie.

Cette bénigne critique sur la figure et les prétendus défauts d'Hélène étant finie, la reine eut envie de voir cette belle et infortunée Mariamne, dont l'histoire fait une si belle mention. L'enchanteur ne se le fit pas dire deux fois; mais il ne jugea pas à propos d'évoquer une princesse qui avoit connu le vrai Dieu de la même manière qu'il avoit appelé la beauté païenne. C'est pourquoi, s'étant tourné quatre fois vers l'orient, trois au midi, deux au couchant, et une seule du côté du septentrion, il dit en hébreu, mais d'une manière fort honnête: Mariamne, fille d'Hircan, montrez-vous, s'il vous plaît, vêtue comme vous aviez coutume de l'être pendant la fête des Tabernacles. A peine eut-il fini, que l'épouse d'Hérode parut, et s'avança gravement jusqu'au milieu de la galerie, où elle s'arrêta comme avoit fait la première. Quant à son habit et à son ajustement, ils sembloient répandre sur toute sa personne un air de noblesse et de dignité qui la rendoit respectable. Elle étoit mise à peu près comme on représente le grand sacrificateur des Juifs, excepté qu'il ne lui paroissoit point de barbe, et qu'au lieu de cette tiare en croissant que portoient les grands-prêtres, un voile de gaze, qui prenoit depuis la tête et qui étoit rattaché

vers la ceinture, traînoit bien loin derrière elle. Après s'être long-temps arrêtée devant la compagnie, elle poursuivit son chemin, mais sans faire la moindre honnêteté à la fière Elisabeth. Est-il possible, dit cette reine, dès qu'on ne la vit plus, que cette célèbre Mariamne fût faite comme cela? Quoi! c'étoit une grande idole, pâle, maigre et sérieuse; et depuis tant de siècles elle a passé pour une merveille! Ma foi, dit le comte d'Essex, si j'avois été à la place d'Hérode, je ne me serois jamais brouillé avec un chat sauvage comme cela, sur le refus de ses caresses. Je lui ai pourtant trouvé, dit Sydney, une certaine langueur touchante dans les regards, un grand air et quelque chose de noble et de naturel dans toute l'action. Fi! répondit l'autre; la grandeur de son air est impertinente; la grâce qu'elle a dans ces manières aisées que vous admirez est pleine de présomption, et je lui trouve de l'insolence jusque dans la taille. La reine, ayant approuvé tout cela, condamna principalement la pauvre princesse sur le mépris et l'aversion qu'elle avoit eus pour la personne de son mari, et sur la résistance continuelle qu'elle avoit faite à ses plus tendres empressements; qu'elle avoit beau dire que c'étoit parce qu'il avoit égorgé toute sa famille, ce n'étoit pas une raison pour lui refuser les droits de l'hymen, quand il les auroit exigé vingt fois par jour; et conclut que, pour cette rébellion, Hérode avoit bien fait de lui couper la tête.

Le docteur Fauste, pour paroître savant en tout, assura que ce n'étoit point pour cette raison qu'Hérode s'étoit défait de la chaste Mariamne; que tous les historiens s'y étoient mépris; mais qu'une certaine Salomé, sœur du roi, et maudite de Dieu, avoit rapporté à son frère qu'étant à un sacrifice auprès de la reine, elle l'avoit entendue, de ses propres oreilles, qui prioit bien dévotement le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, de la délivrer de son vieux cocu de mari. Si ce trait anecdote ne fut pas cru, au moins parut-il nouveau. Un moment après, la reine ordonna qu'on fît venir Cléopâtre, du même air qu'elle auroit pu demander une de ses femmes de chambre.

Pas n'y manqua le savant Fauste;
Et, pour n'être point ennuyeux,
Il fit partir devant ses yeux
Un petit diablotin en poste
Pour la transporter dans ces lieux.

Peut-être serez-vous bien aise d'apprendre la manière dont ce courrier fut dépêché? La voici. Il ne fit que prendre un grand bonnet fourré qu'il portoit, et en trois coups de baguette l'ayant métamorphosé en haquenée blanche, la plus jolie du monde, il lui mit un bout de sa baguette dans le derrière; et, après avoir soufflé dans l'autre, la haquenée partit comme un éclair, et en sept minutes revint avec l'illustre Cléopâtre, qui mit pied à terre au bout de la galerie. La reine comp-

toit bien que cette apparition dédommageroit sa curiosité du peu de satisfaction que les charmes tant vantés des autres lui avoient donné. Nous allons voir ce qui en arriva.

La reine d'Egypte avoit fait de grands apprêts, ayant appris par sa monture le sujet de son voyage, et le peu de cas qu'on avoit fait de la belle Hélène et de l'infortunée Mariamne. Dès qu'elle parut, la galerie fut embaumée des parfums les plus précieux de l'Arabie Heureuse; car elle s'en étoit mis partout, tant à cause qu'il y avoit du temps qu'elle étoit morte, que pour laisser au moins sa mémoire en bonne odeur, en cas qu'on ne fût pas content de sa figure après son départ. Elle avoit la gorge fort découverte; une attache de rubis et de gros diamants retroussoit ses jupes beaucoup au-dessus du genou gauche. Ce qui n'étoit pas découvert de sa personne paroissoit très distinctement au travers d'une gaze transparente qui composoit son habillement. Dans cet équipage galant et léger, elle fit au milieu de la galerie le même manége qu'avoient fait avant elle les deux autres.

Dès qu'elle eut le dos tourné, on ne manqua pas de tomber sur sa personne et sur sa friperie. La reine crioit comme une possédée qu'on lui brûlât du papier sous le nez, à cause des vapeurs que l'onguent dont cette momie s'étoit frottée lui avoit causées. Elle la trouva moins supportable que la femme d'Hérode et que la fille de Léda : elle se moqua fort de ce qu'elle s'étoit troussée en

Diane pour montrer la plus vilaine jambe du monde; et dit qu'elle auroit mieux fait de paroître en robe fourrée que dans ce petit habillement d'été, qui exposoit à la vue des trésors qui n'étoient faits que pour être éternellement cachés. En effet, dit le comte d'Essex, voilà un corps plaisamment bâti pour aller aussi débraillée qu'elle fait! Il est vrai qu'elle a la peau assez blanche pour une Egyptienne; mais c'est l'apanage de toutes les rousses, dont elle a sans doute été l'archidoyenne en son temps. Le chevalier Sydney, qui, outre ces défauts, trouvoit qu'elle avoit trop de ventre et trop peu de derrière, s'écria :

Fauste, par cette vision,
Combien de choses à rabattre
Dans la riante fiction
Que l'histoire nous fait, à sa confusion,
De la fameuse Cléopâtre !
Ah ! dans le combat d'Actium,
Antoine, pour elle poltron,
Devoit cent fois plutôt se battre,
Ou se faire tenir à quatre,
Que de suivre cette guenon.

Guenon, tant qu'il vous plaira, dit le docteur! Voilà pourtant celle qui mit dans ses fers le héros qui s'étoit rendu maître du monde; et c'est cette même guenon qui tourna la tête à cet autre héros que vous venez de dire. Mais, madame, dit-il à la reine, puisque ces fameuses étrangères ne sont pas

de votre goût, n'en cherchons plus hors de vos Etats; l'Angleterre, qui a toujours été en possession de produire des beautés parfaites, comme nous le voyons par votre majesté, nous fournira peut-être un objet plus digne de votre attention dans l'apparition de la belle et malheureuse Rosemonde. Votre grandeur, qui sait tout, n'en ignore apparemment pas l'histoire. J'en ai quelque idée, dit-elle; mais, comme mes grandes occupations l'ont presque effacée de ma mémoire, je ne serai pas fâchée qu'on l'y retrace par une petite répétition de ses aventures.

Il n'y a pas encore trois jours, dit le chevalier Sydney, que je lisois cet endroit de la vie de Henri II, un de vos plus illustres prédécesseurs. Ce grand roi avoit le cœur du monde le plus tendre, mais rien moins que scrupuleux sur l'inconstance; cependant il y avoit quelques années qu'une certaine Jeanne Shoar en étoit en paisible possession: elle avoit de la beauté; mais il s'en falloit bien qu'elle en eût assez pour fixer une légèreté comme la sienne, si le diable ne s'en étoit mêlé; car, en ces temps-là, tout le monde tenoit pour constant que c'étoit par sortilége et pure magie qu'elle s'étoit fait aimer, et qu'elle conservoit sa conquête. C'est à Faustus à nous dire ce qu'il en pense, lui qui est versé dans ces innocentes petites rubriques. Quoi qu'il en soit, voici comme l'enchantement de dame Jeanne se rompit, si tant est qu'il y en ait eu à son fait.

Le roi, s'étant un jour égaré à la chasse dans une vaste forêt, fit tant en tournoyant et retournoyant de côté et d'autre, qu'il se trouva au bord d'un ruisseau dont l'eau étoit belle et claire; il en suivit quelque temps le cours, et cela le mena dans un endroit où le ruisseau, s'élargissant, faisoit une espèce de bassin bordé d'un gazon vert et frais, ombragé de grands arbres extrêmement touffus. Or, comme ces sortes d'endroits sont d'ordinaire les scènes de quelque aventure, celle qui lui arriva fut de trouver d'abord des habits de femme au pied d'un de ces arbres; ce qui l'obligea de mettre pied à terre avec quelque emotion; et, s'étant avancé trois ou quatre pas, il vit les personnes à qui ces habits appartenoient : c'étoient deux nymphes qui étoient jusqu'au cou dans cette fontaine, et qui poussèrent en même temps deux cris des plus aigus, voyant un homme de cette apparence qui venoit droit à elles. Le visage de la plus jeune le frappa d'un si grand étonnement, qu'il en demeura quelque-temps immobile, et parut tout éperdu; il ne prit pas garde à l'autre, quoiqu'elle fût sortie de l'eau comme une étourdie, pour courir à ses habits. Sa compagne, qui avoit bien autant de peur, et qui n'avoit pas été moins surprise qu'elle, ne jugea pas à propos de l'imiter. Elle étoit fort embarrassée; mais, voyant que le roi ne l'étoit pas moins, elle se rassura un peu, et lui dit que, comme tout ce qui paroissoit en sa personne lui faisoit juger qu'il avoit été armé che-

valier, elle le supplioit de lui accorder un don : c'étoit la grande manière en ces temps-là. Ainsi le roi, qui lui avoit déjà donné sa personne, sa liberté, son cœur et son âme, jura qu'il ne lui refuseroit rien de ce qu'elle lui feroit l'honneur de lui demander, quand ce seroit la moitié de son royaume. A ce mot, la belle tressaillit, et pensa se lever pour lui faire la révérence; mais, supprimant ce premier mouvement que le respect et le devoir lui avoient inspiré, la grâce qu'elle lui demanda fut d'avoir la bonté de se retirer jusqu'à ce qu'elle fût sortie de l'eau et qu'elle eût repris ses habits. Il obéit comme un enfant, quoique dans ces sortes d'occasions il fût d'ordinaire aventureux; mais le pauvre prince l'aimoit déjà à la fureur. Il n'en faut pas davantage pour que l'homme du monde le plus délibéré devienne plus soumis et plus timide qu'une pucelle auprès de l'objet aimé. Il se retira donc; mais ce ne fut pas avec intention de tenir tout-à-fait sa parole. Dès qu'il se vit couvert de quelques buissons, il donna un coup de fouet à son cheval, qui se mit à galoper par le bois; et sa majesté se mit à quatre pattes; et, s'étant traînée vers l'endroit d'où elle venoit, elle écartoit doucement les branches qui lui fermoient la vue de la fontaine, justement comme la belle inconnue en sortoit sans aucune précaution, et sans se douter de cette supercherie de la part d'un chevalier errant, qui de plus étoit roi. Dieu sait si le prince, qui étoit devenu éperdûment amoureux à ne lui

voir, pour ainsi dire, que le bout du nez, trouva de quoi achever de s'enflammer dans la contemplation de tout le reste. L'histoire dit que, quoiqu'il fût à quatre pattes, il y auroit bien resté trois jours sans boire ni manger, tant les objets lui plaisoient! Mais on ne lui en donna pas le temps : la nymphe fut s'habiller; et son nouvel adorateur, après un petit détour, se présenta devant elle. La première chose qu'il fit, ce fut de se jeter à ses pieds pour lui jurer qu'il l'adoroit sans s'informer qui elle étoit. La surprise, le respect, l'émotion et la rougeur, qui s'étoient emparés tout à la fois de la charmante étrangère, auroient sans doute désorienté les appas de toute autre; mais les siens n'en firent que croître et embellir; si bien que le pauvre roi.... Chevalier, dit la reine, abrégeons, s'il vous plaît. Tant qu'il vous plaira, madame, reprit-il. On entendit un grand bruit de chevaux : c'étoient les gens de la suite du roi, qui, l'ayant cherché pendant une grosse demi-heure, lui ramenoient son cheval par la bride. Il remonta dessus, après avoir appris que sa nouvelle divinité s'appeloit Rosemonde, fille d'un baron dont le château n'étoit qu'à cinquante pas de cette forêt. Il revint tout rêveur et tout refroidi pour sa maîtresse Jeanne. Elle s'en aperçut bientôt; il ne s'en mit guère en peine; il alloit plus souvent à la chasse, et en revenoit toujours plus refroidi pour elle. Cela fit naître les soupçons; et les soupçons mirent force espions en campagne;

un desquels informa qu'on avoit trouvé le roi à deux genoux devant une jeune personne belle comme un ange, le jour qu'il s'étoit égaré ; et que toutes les chasses qu'il avoit faites depuis n'avoient été qu'à son intention. A cette découverte, la dame Jeanne, qui, sauf le respect de votre majesté, étoit la plus méchante carogne de l'univers, jeta feu et flammes, gourmanda le roi comme elle auroit fait son laquais ; et, comme elle avoit un ascendant diabolique sur son esprit, elle l'obligea par ses menaces et ses vacarmes de consentir, comme un grand benêt qu'il étoit, qu'on enlevât la pauvre Rosemonde et qu'on l'enfermât dans un vieux château au milieu d'un désert qui s'appelle encore de nos jours la prison de Rosemonde. Ce fut dans cette prison qu'au bout de quelques années la détestable Shoar fit étrangler sa rivale pendant un voyage que le roi fut obligé de faire en France.

Voilà, dit la reine, une fin bien déplorable ! Ce qu'il y eut de plus triste, dit l'enchanteur, c'est qu'elle fut enlevée, et qu'elle mourut sans que ce roi si passionné eût jamais mis d'autre fin à une aventure qui avoit eu de si tendres commencements. La bonne Elisabeth, après un certain branlement de tête et un petit sourire d'incrédulité, témoigna beaucoup d'impatience de voir celle dont on venoit d'abréger l'histoire. Il y a, dit Faustus, un instinct secret dans cet empressement, puisque, suivant la tradition et quelques mémoires

de ces vieux temps, la belle Rosemonde avoit beaucoup de votre air, et ressembloit passablement à votre majesté, quoique ce fût en laid, comme on peut croire. Voyons-la, dit la reine. Mais, dès qu'elle paroîtra, chevalier Sydney, je vous ordonne de l'observer avec la dernière exactitude, afin que, si nous trouvons qu'elle en vaille la peine, vous en puissiez faire une description ressemblante. Cet ordre donné, et quelques petites conjurations finies, comme l'endroit où la belle étoit enterrée n'étoit qu'à trente lieues de Londres, elle parut au bout d'un moment. Dès la porte de la galerie son air et sa figure plurent extrêmement. A mesure qu'elle avançoit, ses attraits sembloient briller d'une nouvelle lumière; et, sitôt qu'elle fut à portée d'être mieux examinée, l'approbation de la compagnie parut à certains airs de plaisir et d'admiration que chacun témoignoit en la regardant; et chacun sembloit approuver en soi-même le goût de Henri II pour elle, en détestant la foiblesse dont il l'avoit immolée. Le docteur ne lui avoit point donné d'autre habit que celui qu'elle avoit repris en sortant du bain; ce n'étoient que des cornettes unies, rattachées au haut de sa tête, une robe de chambre de taffetas, un jupon de toile jaune assez court, et légèrement brodé de soie. C'étoit pourtant dans cet extrême négligé qu'elle effaçoit l'éclat du jour au gré des spectateurs. Elle s'arrêta beaucoup plus long-temps devant eux que n'avoient fait les

autres ; et comme si elle avoit su les ordres qu'on avoit donnés au chevalier, elle se tourna deux ou trois fois vers lui en le regardant assez agréablement. On eût dit qu'à chacun de ces regards le cœur lui fondoit dans l'estomac, tant il en avoit la mine niaise et déconfite. Il fallut enfin qu'elle prît congé de la compagnie ; et dès qu'elle fut sortie : Mon Dieu ! s'écria la reine, la jolie créature ! non, je n'ai rien vu de ma vie qui plaise tant. Quelle taille ! quelle noblesse d'air sans affectation ! et quel éclat sans artifice ! et l'on me viendra dire que je lui ressemble ! Qu'en dites-vous, comte ? poursuivit-elle. Il étoit alors si pensif, qu'il ne lui répondit rien tout haut ; mais il disoit à part soi : Plût à Dieu ! Babet, ma reine et ma maîtresse ; j'en donnerois le meilleur cheval de mon écurie, quand ce ne seroit qu'en laid que tu lui ressemblerois ! Et puis il lui dit tout haut : Si vous lui ressemblez ! votre majesté n'auroit qu'à faire un tour de galerie en robe de chambre flottante et en jupon brodé de soie, et si notre sorcier lui-même ne s'y méprenoit, tenez-moi pour un faquin.

Pendant toutes ces fadeurs et quantité de misères de cette nature dont le favori flattoit la vanité de la bonne dame, le poëte Sydney, un crayon à la main, achevoit de mettre au net le portrait de la belle Rosemonde. Dès qu'il y eut mis la dernière main, il eut ordre d'en faire la lecture ; et voici par où il commença :

Allons, mes vers, obéissons,
Puisque ma reine me l'ordonne;
Et du plus beau de mes crayons
Traçons et l'air et la personne
D'un objet dont l'éclat de mille feux rayonne,
Et qui du dieu des vers mérite les chansons.
Loin d'ici, flatteuse imposture,
De fictions, de faux brillants
Dont on embellit la peinture
Quand les objets sont indigents!
Pour mettre à fin mon aventure,
D'une main, et fidèle et sûre,
Peignons l'original sans fard et sans encens:
Il suffira des ornements
Que fournit l'aimable nature;
Il faut, en traçant la beauté
De la divine Rosemonde,
Dans le plus beau portrait du monde
N'employer que la vérité.

Voilà parler en honnête homme, et qui, pour un faiseur de vers et de romans, semble avoir quelque conscience. Voici comme il poursuit dans le détail des charmes qu'il décrit:

De grâces et d'attraits un brillant assemblage
Accompagnoit mille agréments
Inséparables des beaux ans,
De la jeunesse heureux partage;
Tout plaisoit dans son beau visage;
De Flore les trésors naissants
Y paroissoient en étalage,
Mais purs, naturels, innocents,
Et tels qu'on les voit au printemps,

Quand Zéphire les sèche après un prompt orage.
Sa bouche couronnoit l'ouvrage;
Elle étoit faite pour ses dents.
Heureux, parmi tous les vivants,
Qui jouiroit de l'avantage,
Après mille et mille tourments,
D'y pouvoir offrir son hommage!
Ses yeux n'étoient pas des plus grands;
Mais, ciel! quel étoit le langage
De leurs traits vifs et séduisants,
Puisque, par leurs regards les plus indifférents,
Jusques au fond du cœur ils s'ouvroient un passage!
Rien n'étoit si beau que son nez,
D'Hébé c'étoit le nez céleste;
Et ses deux pieds étoient tournés
De manière que, pour le reste
De ses attraits, toujours moins vus que devinés,
On n'avoit pas besoin d'un autre manifeste;
Sa taille avoit de ces appas
Qu'on sent, mais qu'on n'exprime pas:
La noblesse en étoit suprême;
Dans toute sa figure, et jusque dans ses pas,
C'étoit un certain air digne du diadème;
Mais c'étoit de ces airs qu'on aime,
Et qu'on aime jusqu'au trépas;
Bref, à l'examiner du haut jusques en bas,
Belle Daphné, c'étoit vous-même
Qu'on peignoit sur ce canevas.

Du moins en aurois-je juré, tant la description vous convient, excepté pourtant la gorge qu'on a oubliée; et certainement, si l'on prenoit la liberté de vous copier, ce ne seroit pas un article à sup-

primer. Certaine forme, certain éclat et certaine situation dont la nature a doué le peu que vous en laissez voir, offriroient d'assez agréables idées à mettre en prose ou en vers, sans la moindre exagération, pour rendre la chose plus touchante. Je ne suis guère plus content de ce qu'il dit de la bouche de son original. On diroit que c'est celle de quelque sibylle; tant il craint d'y toucher! il est bien vrai que dire qu'elle est faite pour assortir les plus belles dents du monde, c'est quelque chose; mais ce n'étoit pas assez; et, s'il avoit eu connoissance de la vôtre, il auroit dépeint en vers aussi gracieux vos lèvres fraîches et vermeilles ; il auroit dit qu'autour de ces lèvres, quand il vous plaît de sourire, le ciel a placé certains agréments qu'il oublie, ou qu'il ne se donne pas la peine de placer autour des autres.

Revenons à notre galerie. On y délibéroit sur le choix de l'apparition qui devoit succéder à celle de Rosemonde. L'enchanteur fut d'avis de ne plus sortir d'Angleterre pour chercher des beautés de réputation, et proposa cette célèbre comtesse de Salisbury, qui avoit donné lieu à l'institution de l'ordre de la Jarretière, comme une certaine beauté flamande avoit été cause de l'invention de celui de la Toison d'Or. On trouva la proposition bien imaginée; mais la reine dit qu'avant toutes choses elle vouloit voir encore une fois sa chère Rosemonde. Le docteur s'en défendit fort et ferme en disant que la chose n'étoit guère praticable dans l'ordre des conjurations, outre que la

rétrogradation des fantômes irritoit les puissances soumises à ses premiers enchantements. Mais il eut beau dire, on crut qu'il ne faisoit ces façons que pour se faire valoir; et la reine lui parla d'un ton si sérieux, qu'il fut obligé de s'y rendre. Il l'assura pourtant que, si Rosemonde faisoit tant que de revenir, ce ne seroit ni par où elle étoit entrée, ni par où elle étoit sortie la première fois; et que chacun prît garde à soi, car il ne répondoit plus de rien. La reine, comme on a dit, ne savoit ce que c'étoit que la peur, et nos deux messieurs étoient un peu aguerris sur les apparitions; ainsi les paroles du docteur ne leur causèrent pas grande émotion.

Cependant il avoit commencé. Jamais conjuration ne lui avoit donné tant de peine; car, après avoir marmotté quelque temps en faisant des grimaces et des contorsions qui n'étoient ni belles ni honnêtes, il mit son livre à terre au milieu de la galerie, en fit trois fois le tour à cloche-pied; ensuite de quoi il fit l'arbre fourchu contre la muraille, la tête en bas et les jambes en haut : mais, voyant que rien ne paroissoit, il eut recours au dernier et au plus puissant de ses prestiges; et ce fut de faire trois sauts en arrière, le petit doigt de la main droite dans l'oreille gauche, et de se donner trois claques sur les fesses en criant trois fois : Rosemonde ! à pleine tête.

A la dernière de ces claques magiques, un vent soudain ouvrit avec impétuosité la fenêtre d'une grande croisée, par où la charmante Rosemonde

mit pied à terre au milieu de la galerie, comme si elle ne fût descendue que d'une berline. Le docteur étoit tout en eau; et, pendant qu'il s'essuyoit, la reine, qui la trouva incomparablement plus aimable qu'à son premier voyage, laissa pour le coup endormir sa prudence ordinaire par un transport d'empressement, et sortit de son cercle, les bras ouverts, aussi étourdiment qu'auroit pu faire la dame à la pièce jaune, en s'écriant : Ah! ma chère Rosemonde! Dès qu'elle eut lâché la parole, un violent éclat de tonnerre ébranla tout le palais; une vapeur épaisse et noire emplit la galerie, et plusieurs petits éclairs nouveau-nés serpentoient à droite et à gauche autour de leurs oreilles et faisoient transir les spectateurs. L'obscurité s'étant enfin dissipée petit à petit, on vit le magicien Faustus, les quatre fers en l'air, écumant comme un sanglier, son bonnet d'un côté, sa baguette de l'autre, et son alcoran magique entre les jambes : personne, dans cette aventure, n'en fut quitte pour la peur.

Les éclairs redoubloient avec vivacité, le comte d'Essex en avoit perdu le sourcil droit, Sydney la moustache gauche. On ne sait s'il en coûta quelque chose à la reine : mais notre auteur dit dans ses Mémoires, que la fraise de sa majesté sentoit le soufre, et le bas de son vertugadin le rissolé, que c'étoit une pitié d'en approcher. Vous jugez bien, charmante Daphné, qu'après une telle déroute parmi nos curieux, le désir de voir la comtesse de Salisbury fut remis à un autre jour; je ne

trouve pas même dans les Mémoires du chevalier Sydney qu'il en ait jamais été question depuis. Je me flatte de mon côté que cette longue rapsodie vous aura tellement excédée, que vous ne vous aviserez plus de me prier de mon déshonneur en m'obligeant à retomber dans ces sortes de récits.

Ainsi chantoit par nos vallons,
Par nos bois, et par nos prairies,
Ou bien sur les rives fleuries
De quelque onde des environs
Un certain berger sans moutons,
S'occupant de ses rêveries,
Ou décrivant dans ses chansons
Sans y mêler de flatteries,
De vrais appas sous de faux noms.
Mais c'en est fait! et ce langage,
Dont il sut parfois enchanter
Quelques bergères du village,
Du temps qu'il aimoit à chanter,
Ne lui paroît qu'un sot ramage
Qui n'a plus de quoi le tenter.
Adieu, dit-il, célèbre rive,
Où tant de fois mes chalumeaux
Accompagnoient ma voix plaintive
Lorsque je racontois mes maux
Au cours de votre eau fugitive!
Adieu, vous dis, célèbre rive!
Je vous consacre mes pipeaux.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.



